BnF Gallica

Stanley au secours d'Émin-Pacha, par A. J. Wauters,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Wauters, Alphonse-Jules (1845-1916). Auteur du texte. Stanley au secours d'Émin-Pacha, par A. J. Wauters,.... 1890.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

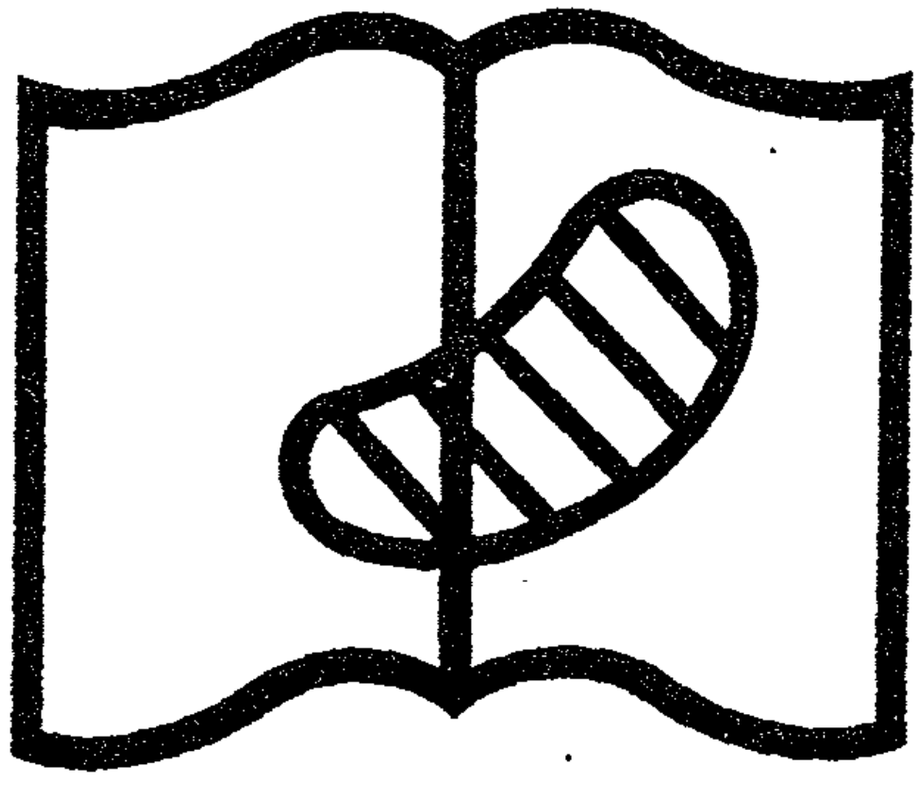
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

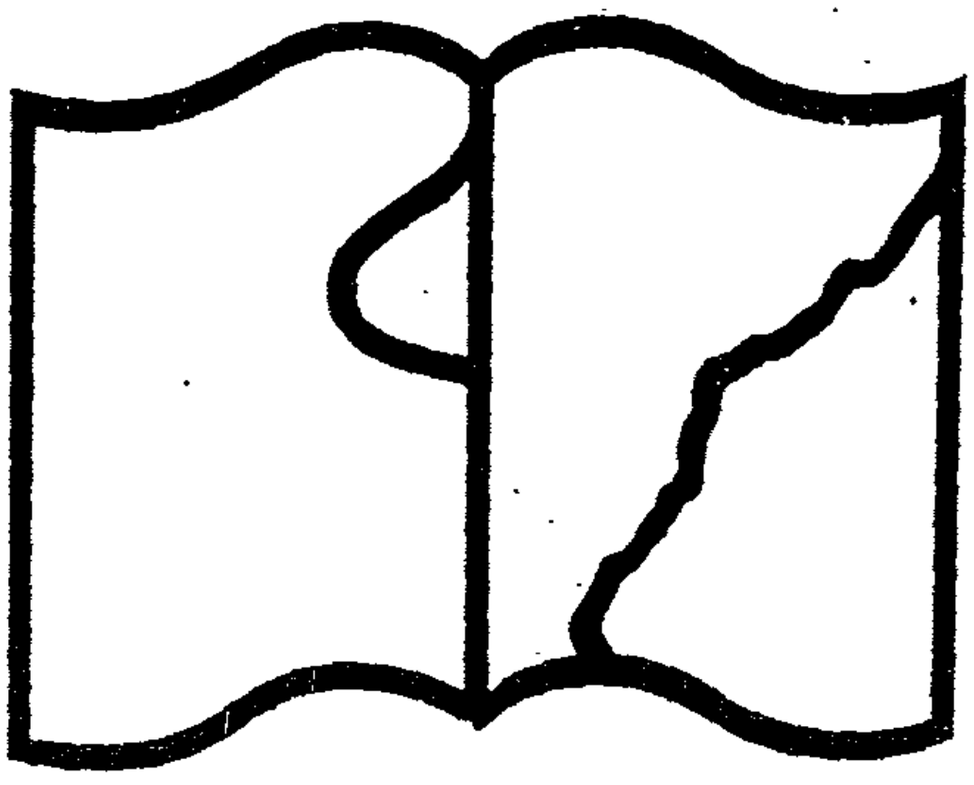
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Original illisible

NF Z 43-120-10



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

"VALABLE POUR TOUT OU PARTIE
DU DOCUMENT REPRODUIT".

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

8904

STANLEY

AU SECOURS

D'ÉMIN-PACHA

PAR

A.-J. WAUTERS

RÉDACTEUR EN CHEF DU « MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE »

Carte de l'itinéraire suivi par Stanley

ET NOMBREUSES VIGNETTES D'APRÈS NATURE

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît

1890

STANLEY

AU SECOURS

D'ÉMIN-PACHA

8° O³
743

TOUS DROITS RÉSERVÉS

STANLEY

AU SECOURS

D'ÉMIN-PACHA

PAR

A. J. WAUTERS

RÉDACTEUR EN CHEF DU « MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE »

BIBLIOTECA

Carte de l'itinéraire suivi par Stanley

ET NOMBREUSES VIGNETTES D'APRÈS NATURE

DÉPOT LÉGAL
Seine
n.° 7161
1890

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît

1890

A

M. le Docteur JUNKER

C'est à votre appel que Stanley a répondu en allant à Émin.

C'est à votre initiative que les derniers défenseurs du Soudan doivent leur délivrance.

Laissez-moi donc, cher ami, inscrire votre nom en tête du premier récit de cette expédition mémorable, en même temps que l'expression de mon admiration pour vos belles découvertes et pour vos savants travaux.

A.-J. Wauters.

INTRODUCTION

Dans le courant du mois de février 1883, le docteur Junker se trouvait au cœur de l'Afrique, sur les bords de l'Ouellé-Makoua, à la zériba d'Ali-Kobo, dans une région où, jamais avant lui, aucun Européen n'avait pénétré.

Depuis trois ans qu'il se trouvait en Afrique, l'infatigable explorateur parcourait du nord au sud, de l'est à l'ouest, les contrées arrosées par l'Ouellé, cherchant à résoudre, d'une manière définitive, l'important problème géographique posé treize ans auparavant par son ami le docteur Schweinfurth, à savoir si l'Ouellé se rattachait au Chari, et

par suite au lac Tchad, ou s'il allait se déverser dans le Congo.

Encore quelques semaines de persévérantes et courageuses recherches vers l'ouest, et le voyageur touchait au but, se voyait récompensé de ses longs efforts. A peine se trouvait-il à quelques jours de marche du Congo. Anxieux, il allait pousser plus avant ses découvertes, lorsque des lettres de Lupton-bey, lui apportant les plus fâcheuses nouvelles, vinrent arrêter ses investigations.

Déjà, depuis quelque temps, il savait que le pays autour de Khartoum était troublé par les menées révolutionnaires d'un agitateur se faisant passer pour *mâhdi*, c'est-à-dire pour un sauveur investi d'une mission surnaturelle. Il avait appris aussi que la puissante tribu des Dinka avait pris les armes et menaçait les postes militaires et les zéribas du Bahr-el-Ghazâl. Lupton-bey, qui gouvernait cette province pour l'Égypte, lui faisait savoir que la route qui menait du pays des Niam-Niam

à l'embarcadère de Rek, sur le Bahr-el-Ghazâl, était complètement interceptée par les révoltés, que les mâhdistes faisaient des progrès inquiétants et il l'engageait vivement à tâcher de regagner l'Égypte.

Les nouvelles lettres que Junker trouva à sa station de Sémio dans le pays des Niam-Niam, celles qu'il reçut quelques semaines après son arrivée, loin de lui présenter la situation sous un jour plus rassurant, lui montrèrent, au contraire, l'horizon s'assombrissant de plus en plus; les Dinka, autour de Mechra-er-Rêk, et les mâhdistes, autour de Khartoum, gagnant toujours du terrain; bref, la route du nord de moins en moins praticable. Pour ce qui le concernait personnellement, il comprit, dès lors, qu'il lui faudrait attendre, dans le sud, la répression des deux révoltes, avant de pouvoir, comme il en avait l'intention, regagner l'Égypte par le Nil et rentrer en Europe.

Déjà même, à cette époque reculée

comme un vague pressentiment des jours difficiles qui allaient venir.

« Toutes mes espérances — écrit-il dans son journal, à la date du 1er août 1883 — de revoir, cette année encore, la patrie s'envolent. Grâce aux rapports fréquents de Lupton, j'ai été tenu au courant des événements dans le Bahr-el-Ghazâl. Nous avons nos regards tournés vers le nord, d'où nous attendons des secours avec la plus vive anxiété. Le vapeur de Khartoum se fait attendre. Les derniers avertissements de Lupton sont pressants; Hassan-Mussa a été tué et, de nouveau, soixante fusils sont tombés entre les mains des rebelles. La route de Mechra-er-Rêk est de nouveau fermée; 900 soldats vont tenter de la rouvrir.

« Mes craintes au sujet de la population du Rohl et de la station de Roumbêk se sont justifiées, car Lupton m'écrit : « Roumbêk est détruit, six soldats seulement sont parvenus à s'échapper. » Il m'annonce aussi la

désertion d'une trentaine de Dongolaouis, qui, sous le commandement de quelques fakirs, sont passés au Mâhdi.

« Si les choses désastreuses que je redoute devaient finalement se produire ; si les Arabes, descendant du nord, envahissaient le Bahr-el-Ghazâl, il ne nous resterait plus d'autre alternative que la retraite par le sud. Puissent des secours arriver, enfin, de Khartoum! »

Vaines espérances! Aucun secours ne devait plus venir du nord. Mechra ni Lado ne devaient plus revoir les steamers de Khartoum. La route du nord était irrévocablement fermée. La situation dans le Soudan était autrement grave que le docteur Junker, dans sa station lointaine du pays des Niam-Niam, ne pouvait le supposer.

Dans le Kordofan et le Bahr-el-Ghazâl, les tribus arabes et nègres continuaient à se soulever et à s'unir aux rebelles. Sennar et El-Obeïd étaient menacés. Le corps égyr

du Darfour, commandé par Slatin-bey, comme ceux de Lupton et d'Émin, était absolument coupé du reste du Soudan. Le Mâhdi, dont le prestige et l'audace allaient croissant, disposait d'une armée de plus de cent mille hommes. Les troupes du gouvernement avaient déjà subi de sanglants échecs. Elles étaient terrifiées. Des symptômes graves de rébellion se manifestaient même dans ses rangs. Le gouverneur général, Abd-el-Kader-pacha, allait être débordé. Ce n'était plus quelques bataillons qu'il réclamait maintenant, à grands cris, du Caire pour faire face à l'orage qui grondait en grandissant; c'était une armée. La situation n'était pas seulement compromise, elle était désespérée.

Elle l'était tellement, que le gouvernement anglais, sortant de sa trop longue réserve, se décida enfin à substituer son action à celle du khédive impuissant et à enrôler dix mille soldats qui, à marches forcées, partirent pour Souakin pour aller rétablir l'ordre dans

le Kordofan soulevé. Ils allaient à la mort!

Et pendant ce temps, à Lado, à Mechra, à Sémio, les yeux tournés vers Khartoum, on attendait toujours des secours. Vaines espérances! Le drame soudanais était commencé.

Sur un théâtre dont la scène immense allait s'étendre depuis la mer Rouge jusqu'au lac Victoria, depuis la frontière d'Abyssinie jusqu'aux confins reculés du Darfour, ses péripéties allaient se dérouler, sanglantes et sauvages. En face du Mâhdi triomphant et de son farouche lieutenant Osman-Digna allaient successivement apparaître : Hicks-pacha, Baker-pacha, le général Graham et l'amiral Hewett; puis Gordon, le héros sans peur et sans reproche; enfin, une seconde armée anglaise, sous les ordres du meilleur général de la Grande-Bretagne, lord Wolseley, le vainqueur de Tel-el-Kébir.

Pendant trois ans, ce fut, sur le Nil, une suite de luttes terribles, de brillants, sanglants, mais inutiles combats, dont les consé-

quences finales, au double point de vue de la civilisation et du prestige de l'Angleterre, furent désastreuses.

Le drame fini, Baker battu, Khartoum pris, Gordon tué, Wolseley en retraite, le Soudan abandonné et retombé sans contrôle aux mains du musulman et du chasseur d'esclaves, dans toute cette vaste région sur laquelle, quelques années auparavant, la civilisation fondait tant d'espérances, il ne resta plus personne pour faire entendre les conseils de l'Europe. Le khamsîn, qui à la voix fanatique d'un aventurier s'était élevé du désert, avait tout balayé. La région où le Nil a ses sources était retombée dans la nuit.

On le crut longtemps; jusqu'au jour où, par delà l'empire du sanguinaire tyran de l'Ouganda, de la rive méridionale du lac Victoria, près de la mission chrétienne de Msalala, s'éleva tout à coup l'appel de Junker.

Il était sauf!... Et il annonçait qu'Émin, à la tête de ses soldats restés fidèles, tenait

toujours à Wadelaï, et que près de lui, sauf aussi, se trouvait l'explorateur italien Casati. A trois, ils avaient réussi à rester debout et libres au milieu de la débâcle et parmi les ruines du Soudan d'Égypte.

« Si les choses incroyables que je redoute, avait écrit au mois d'août 1883 le docteur Junker, devaient finalement se produire, il ne nous resterait plus d'autre alternative que la route du sud. »

Après deux ans et demi d'attente, de luttes et de privations, cette retraite par le sud, l'explorateur s'était décidé à la tenter, afin de révéler à l'Égypte et à l'Europe l'existence de ses compagnons et la situation critique des derniers défenseurs du Soudan perdu.

Après une nouvelle année d'efforts et de périls, il réussit à atteindre Zanzibar. A sa voix, l'Europe s'émut, et sans retard, cette fois, sans calcul et sans hésitation, l'Angleterre se mit à organiser l'expédition de secours. Seulement, pour traverser le cercle

d'obstacles qui bloquaient Émin dans sa province, de quelle force allait-il falloir disposer?

Pour atteindre Wadelaï le plus rapidement et le plus sûrement, quelle route fallait-il choisir? Les hordes victorieuses des mâhdistes barraient celle du nord; les belliqueux Massaï et les guerriers de l'Ouganda gardaient celles de l'est et du sud; à l'ouest s'étendaient des régions inconnues.

Enfin, qui allait oser assumer la mission de conduire, à marches forcées, jusqu'au cœur du continent mystérieux, par monts et par vaux, à travers les solitudes, les forêts vierges, les marécages et les tribus sauvages, sous l'implacable soleil de l'équateur, une troupe nombreuse, toujours prêt à la lutte, soit contre la nature, soit contre les hommes et traînant à sa suite, le long d'une route interminable, une double cargaison de vivres, de munitions et d'approvisionnements?

Alors, pour la cinquième fois, l'Afrique centrale revit l'homme héroïque qui, jadis,

avait retrouvé et sauvé Livingstone. Il prit la route du Congo que lui-même, quelques années auparavant, il ouvrait aux entreprises de l'Europe, pendant que le Mâhdi leur fermait celle du Nil.

Plus heureux que Wolseley, qui n'atteignit son but que pour enregistrer la chute de Khartoum et le massacre de ses défenseurs, Stanley, après trois années d'efforts, ramène triomphant à Zanzibar Émin, Casati et leurs soldats fidèles.

C'est la relation de cette expédition de secours à jamais mémorable, ainsi que l'exposé des événements dramatiques qui l'ont motivée et des découvertes géographiques considérables qu'elle a eues pour résultat que résument les pages suivantes.

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU SOUDAN D'ÉGYPTE

Les projets de Méhémet-Ali. — Khartoum. — La rencontre de Speke, Grant et Samuel Baker à Gondokoro. — Les premiers explorateurs du haut Nil. — Ismaïla et l'expédition de Baker-pacha contre les négriers de Fatiko. — L'exploration du Bahr-el-Ghazâl et la découverte de l'Ouellé par le docteur Schweinfurth. — Les zéribas du Bahr-el-Ghazâl : la traite de l'ivoire et la chasse à l'homme. — Le gouvernement de Gordon-pacha. — Les Européens à la cour du roi d'Ouganda. — Gessi-pacha sur le lac Albert. — La conquête du Darfour, du Chekka et du Dar-Fertit. — La révolte de Souleiman-Zeber. — Le Soudan égyptien. — La déposition d'Ismaïl-pacha et le rappel de Gordon. — Réouf-pacha à Khartoum.

A l'époque où se produisirent les premiers événements dont ce livre entreprend de raconter la suite, M. Louis Vossion, alors vice-consul de France à Khartoum, fit de cette ville la description suivante :

« Sur la rive gauche du Nil bleu, juste à son confluent avec le Nil blanc, s'élève Khartoum, capitale du Soudan d'Égypte.

« Le voyageur qui, pour la première fois, arrive à Khartoum, éprouve une réelle surprise. Après avoir dépassé le confluent des deux Nil, appelé Raz-el-Khartoum, terrain d'alluvion bas, couvert d'herbes épaisses, d'où émergent çà et là quelques bouquets de palmiers, la barque entre dans le Nil bleu, toutes voiles dehors, et après quelques minutes de marche, au milieu des cris des bateliers nubiens, heureux de voir le terme de leur voyage, la ville apparaît soudainement aux yeux, avec ses palmiers, ses maisonnettes alignées sur le bord, et ses blanches mosquées dont les minarets aigus tranchent sur le bleu du ciel. Les barques massives appelées *nuggers,* chargées de grains de dourah, de bois, de gommes arabiques, sont rangées côte à côte contre la rive, sur plus d'un kilomètre de longueur. Les bâtiments en pierre de la mission catholique de Vérone, de la factorerie Marquet, alignent leurs constructions régulières auprès des maisons en boue du Nil.

« En descendant à terre, au milieu des nègres curieux qui se pressent pour voir de près l'étranger, l'étonnement du voyageur ne fait qu'augmenter à chaque pas. C'est qu'en effet Khartoum offre une collection complète de tous les types des diffé-

rentes tribus nègres du Soudan. On y rencontre pêle-mêle : Dinkas, Chillouks du Fleuve-Blanc, Baris de Gondokoro, gens de l'Ounyoro, Niam-Niam du Makraka, Monbouttous du sultan Gambari, Nouers, Diours, Bongos, Fertits du Bahr-el-Ghazâl, Gallas, Abyssins, nègres du Djebel-Nouba, de Dongola, du Darfour et du Kordofan. Joignez-y les Arabes des différentes tribus semi-indépendantes, Bicharrines, Hadendouas, Choukryes, Kababiches, Bagharas; des Juifs, des Syriens, des Grecs, et l'on comprendra quel aspect étrange, peut-être unique au monde, présente une pareille agglomération de races, qui conservent chacune leurs traditions et leurs coutumes.

« L'impression est d'autant plus vive que l'on se trouve dans le dernier poste avancé du monde civilisé, à la porte même de cette Afrique mystérieuse qui recèle encore dans son sein tant de secrets. »

Lorsque Méhémet-Ali fit, en 1838, le voyage du Soudan, Khartoum n'était qu'un simple village de pêcheurs; mais le célèbre vice-roi, appréciant immédiatement toute l'importance de cette position géographique, décida d'y construire une ville, destinée

à devenir la capitale de la nouvelle province équatoriale dont il rêvait la conquête.

Chacun des successeurs de Méhémet-Ali apporta sa pierre à l'édifice, agrandissant autour et en amont de la nouvelle cité le territoire que des trafiquants venus d'Égypte et même d'Europe se mirent immédiatement à exploiter.

Si, sous le rapport de la population, Khartoum s'accrut assez vite, sous le rapport de l'installation et des bâtisses, elle ne se développa que fort lentement. Sir Samuel Baker, qui y arriva pour la première fois au mois de juin 1862, déclare qu'à cette époque, on ne pouvait se figurer un endroit plus misérable, plus sale et plus malsain. La ville, construite en briques cuites au soleil, s'élevait sur un terrain plat, quelquefois complètement inondé à l'époque des crues. Malgré une population de 30,000 âmes accumulée sur un petit espace, il n'y avait ni égouts ni autre moyen de salubrité. Les rues étaient pleines d'immondices de toute nature; des cadavres d'animaux abandonnés formaient partout des foyers de peste et de corruption. L'aspect général était celui de la misère.

Au point de vue administratif, c'était pis encore. Le Soudan avait alors pour gouverneur général

Mousa-pacha, dont la déplorable administration ruinait le pays. Depuis le premier de ses employés jusqu'au dernier, l'improbité et la fraude étaient la règle générale; chacun volait en raison directe de son grade. L'abominable traite de l'homme était la grande affaire des gens de Khartoum; Baker et Schweinfurth qui, à différentes reprises, l'ont étudiée sur le théâtre même de ses crimes, nous ont pleinement édifié à ce sujet.

Le noble désir de parvenir aux sources du Nil conduisit Baker dans les régions quasi inconnues alors, qui s'étendaient au sud de Khartoum. Avec sa courageuse femme, il arriva le 2 février 1863 à Gondokoro, misérable groupe de cabanes, construites en gazon et habitées, pendant deux mois de l'année, par les traitants de Khartoum, dont les *dâhabiéhs* n'allaient pas au delà. Il y débarqua juste pour recevoir Speke et Grant qui, harassés, déguenillés, à bout de tout, arrivaient de l'intérieur, longeant le Nil, dont ils venaient de découvrir les sources si longtemps mystérieuses.

Cette rencontre est une date mémorable dans l'histoire du Soudan. Elle marque une nouvelle étape dans la marche de la découverte de l'Afrique équatoriale, en même temps qu'elle annonce une

nouvelle extension de la domination égyptienne vers le sud.

Baker, dans la relation de son voyage, l'a décrite d'émouvante façon :

« Coups de feu au loin. Les porteurs d'ivoire que j'attendais sont arrivés. Mes gens se précipitent vers mon bateau comme des fous, disant que deux hommes blancs venus de la mer sont avec eux. Est-il possible que ces deux hommes soient Speke et Grant? Je pars... Oui, les voilà! Hurrah pour la vieille Angleterre! Ils sont revenus du Victoria-Nyanza, d'où sort le Nil..... le mystère des siècles est découvert! Au plaisir de les voir se mêle un sentiment de désappointement. J'aurais voulu les rencontrer plus loin; cependant j'ai la satisfaction de savoir que, d'après mes arrangements, j'étais sûr de les trouver s'ils eussent été dans l'embarras. Mon chemin projeté m'aurait conduit droit à eux, car ils sont venus du lac par le chemin que je m'étais proposé de suivre... Tous mes compagnons sont fous de joie; en déchargeant une salve à balles, ils ont tué un de mes ânes : triste offrande pour célébrer l'achèvement de cette découverte géographique.

« Au moment où je les aperçus, ils se dirigeaient

vers mes bateaux le long de la rivière. A une distance d'environ cent verges, je reconnus mon vieil ami Speke, et, le cœur battant de joie, j'ôtai mon bonnet et criai hurrah! de toute ma force en courant vers lui. Il ne me reconnut pas tout de suite. Une barbe et une moustache de dix ans m'avaient changé, et comme il ne s'attendait pas à me rencontrer, mon apparition soudaine dans le centre de l'Afrique lui semblait incroyable. Il était presque inutile pour lui de me présenter à son camarade, car nous nous sentions déjà amis intimes. Après les transports de cette heureuse rencontre, nous nous dirigeâmes vers mon dâhabié, au milieu des nuages de fumée provenant des salves de mes gens. »

Un an après la reconnaissance du lac Victoria par Speke et Grant, Baker, à son tour, assurait l'illustration à son nom par la découverte du lac Albert. Dès lors, l'attention fut attirée sur ces parages, et Gondokoro, de simple halte qu'il était à l'époque où les trois explorateurs anglais s'y rencontrèrent, fut bientôt, pour les trafiquants de Khartoum, un nouveau centre d'activité commerciale et le point de départ de nombreuses reconnaissances scientifiques.

A partir de cette époque, l'histoire du Soudan est intimement liée à l'histoire des découvertes, et ce sont les relations de voyage qui enregistrent ses faits les plus marquants.

Déjà, avant les grands voyageurs anglais, des expéditions semi-scientifiques et semi-commerciales avaient entr'ouvert le voile qui dérobait ces régions centrales à la curiosité de l'Europe. Guillaume Lejean et Petherick avaient visité le Nil supérieur; Piaggia avait exploré le pays des Diours et le Bahr-el-Ghazâl; le docteur Peney avait atteint le mont Gniri; le docteur Cuny avait pénétré dans le Darfour, Poncet dans le Dar-Fertit et Munziger dans le Kordofan.

Les troupes égyptiennes et les fonctionnaires du gouvernement, plus voraces que les hyènes et les vautours du désert, avaient suivi les explorateurs et les trafiquants et, petit à petit, les limites politiques de la nouvelle province s'étaient élargies, en même temps que les populations indigènes subissaient, non sans révoltes aussitôt étouffées dans le sang, le joug des conquérants.

L'expansion territoriale de l'Égypte vers le sud reçut une extension plus grande et plus rapide encore, à partir de 1870. En cette année, le khédive

Ismaïl-pacha, effrayé sans doute par les rapports qui lui arrivaient du Soudan, livré sans contrôle aux appétits de la nuée de bachi-bouzoucks qui s'y étaient abattus, fit appel aux Européens pour achever, en son nom, la conquête du centre de l'Afrique. Samuel Baker fut placé à la tête d'une armée de 1,200 hommes, munie de canons et de chaloupes à vapeur, et reçut le titre de pacha et de gouverneur général des provinces nouvelles qu'il allait conquérir. Il installa son administration à Gondokoro, auquel il donna le nom d'Ismaïla, soumit les Bari, puis, s'avançant vers le sud, aborda le pays de Doufilé et de Fatiko, région salubre, heureusement douée par la nature de vallées fertiles et de rivières limpides, mais que, depuis quelques années, les chasseurs d'esclaves, qui y étaient établis, avaient transformée en une région infernale.

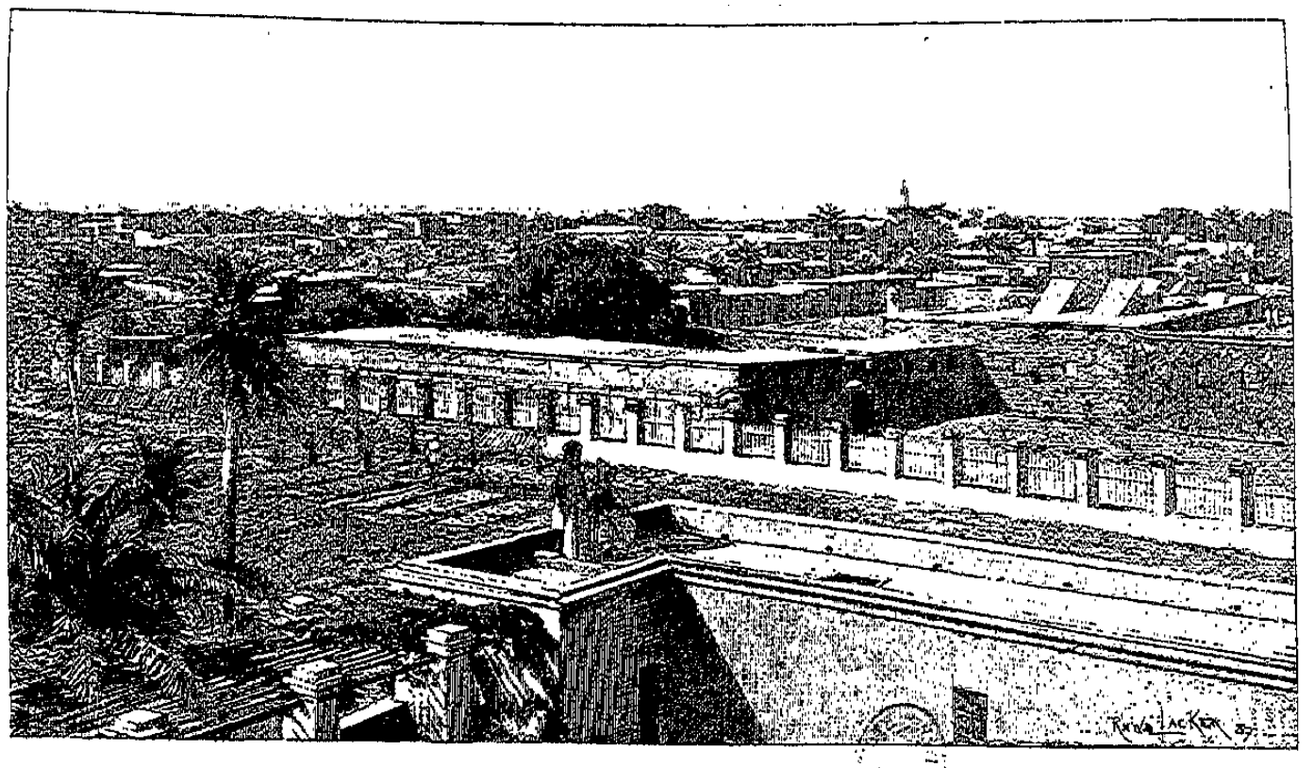
Baker délivra le pays de ces bandits, triompha, à force d'énergie et d'adresse, de la méfiance et de l'hostilité des chefs indigènes, et fonda sur leur territoire un certain nombre de petits postes militaires, destinés à maintenir le pays sous l'autorité de l'Égypte et à y assurer les communications.

Cette expédition, qui avait débuté sous les plus

heureux auspices et à laquelle prit part, en qualité d'attaché scientifique, M. de Bizemont, lieutenant de la marine française, n'eut cependant pas les conséquences que la civilisation et la science en attendaient. Baker avait annoncé trop haut qu'il se rendait sur le haut Nil pour y détruire le commerce des esclaves, et dès le début de son entreprise il eut, par ce fait, pour adversaires les propres fonctionnaires du vice-roi, qui, tous plus ou moins intéressés dans la traite des noirs, conspirèrent pour entraver les intentions de l'étranger et entraver les progrès de son œuvre. Il ne put donc, comme il en avait l'intention, aller jusqu'au lac Albert, et Masindi, résidence de Kamrasi, roi de l'Ounyoro, fut le terme de son expédition vers le sud.

A son retour en Europe, Baker se flatta d'avoir mis fin au fléau de la traite. Sur le haut Nil, quelques repaires de négriers avaient été détruits, un certain nombre de brigands avaient été fusillés, et quelques milliers de malheureux esclaves avaient été mis en liberté, mais c'était tout; le libérateur disparu, l'odieux trafic reprit de plus belle dans toute la région au sud de Gondokoro.

Cette région n'était du reste qu'un des terrains de la chasse à l'homme; ce n'était pas le plus



VUE GÉNÉRALE DE KHARTOUM.

D'après une photographie de M. Robert Buchta.

exploité. A l'ouest, le bassin du Bahr-el-Ghazâl était bien autrement infesté. Nulle part, dans le Soudan, la traite des nègres n'a été plus hideuse, n'a fait plus de désastres que dans ces plaines fertiles et populeuses, habitées par les nations des Denka, des Diours, des Bongos et des Niam-Niam.

A l'époque où Baker-pacha organisait au Caire sa deuxième expédition, le docteur Schweinfurth explorait cette belle et curieuse région, poussant vers le sud jusqu'au pays des Momboutou, où il découvrait la grande rivière Ouellé. La relation de son voyage, qui restera l'un des documents scientifiques les plus considérables qui ait été écrit sur l'Afrique équatoriale, a fait la lumière sur ces pays où, depuis un quart de siècle, les traitants de Khartoum avaient, déjà à cette époque, établi une chaîne de comptoirs fortifiés.

Ainsi que l'a écrit l'éminent explorateur, c'est au commerce de l'ivoire que ces comptoirs doivent leur existence première, au centre du pays des éléphants, au milieu de populations paisibles, vouées à l'agriculture et à l'élevage du bétail.

Chaque année, les Khartoumiens y envoyaient des expéditions armées, dans le but d'aller à la recherche de l'ivoire. Ces expéditions, composées le

plus souvent du rebut des hommes, remontaient le Nil jusqu'au lac No et s'engageaient, de là, dans les méandres que forment en amont de ce lac le Bahr-el-Ghazâl, le Bahr-el-Arab et leurs affluents. Elles s'installaient dans le pays, s'en partageaient le sol, réduisaient les natifs à l'état de vasselage, et, pour assurer une base à leurs opérations, en même temps que le libre parcours de la région qu'elles exploraient, elles établissaient, de distance en distance, des postes entourés de palissades et de haies épineuses, d'où leur nom de *zéribas*.

Tout le bassin du Bahr-el-Ghazâl fut bientôt parsemé de ces zéribas, échelonnées le long des cours d'eau et portant généralement le nom du traitant auquel elles appartenaient, nom sous lequel elles figurent sur les cartes géographiques.

Ce sont ces postes, primitivement établis dans un but purement commercial, qui se transformèrent petit à petit, en foyers de la chasse à l'homme. C'est de là que partirent et que partent encore, quoique dans des proportions moindres, ces expéditions de brigands armés, tombant à l'improviste sur les villages nègres qu'ils incendient, réduisant en esclavage leurs populations affolées, emmenant, avec les femmes et les enfants, l'ivoire et le bétail.

Des négriers troquaient contre de l'argent et des marchandises les malheureux captifs qui, liés deux par deux, étaient finalement conduits en longues caravanes à quelque port d'embarquement, entassés à fond de cale des dâhabiehs et dirigés vers les marchés de la côte ou de l'intérieur.

C'est ainsi que la malheureuse population qui habite les provinces du Soudan égyptien, et plus particulièrement le Bahr-el-Ghazâl, le Darfour, le Kordofan et le Dar-Nouba, est devenue la pépinière d'où plus de 30,000 esclaves sont tirés chaque année par les traitants de Khartoum et d'El-Obéid, pour le service de la paresse et de la débauche orientales.

Sous l'irrésistible pression de l'Europe, à laquelle les récits des voyageurs avaient ouvert les yeux sur les monstruosités qui, au seuil du XXe siècle, se pratiquaient au Soudan, à la connaissance et souvent avec le complaisant concours des autorités égyptiennes, le khédive Ismaïl s'engagea à mettre tout en œuvre pour faire cesser un pareil scandale, passa avec l'Angleterre diverses conventions relatives à cet objet et, afin de montrer aux puissances la sincérité de ses intentions, se décida à remettre à la tête du gouvernement des provinces équatoriales un officier

européen, chargé de poursuivre l'œuvre de répression, de conquête et d'organisation commencée par Baker-pacha. Son choix s'arrêta sur un homme exceptionnel, brillant officier sorti de l'école de Woolwich et s'étant acquis depuis, au service de la Chine, un grand renom, aussi bien par ses talents militaires que par son habileté diplomatique et ses mérites d'organisateur, le colonel Gordon, connu alors sous le nom de *Gordon le Chinois* et qui allait s'illustrer en Égypte sous celui de Gordon-pacha.

Gordon fut nommé gouverneur du Soudan équatorial en 1874. Avec lui s'engagèrent : un officier américain, Chaillé-Long, qui fut son chef d'état-major; le docteur allemand Emin-effendi, qui était le médecin de l'expédition; les lieutenants Chippendall et Watson; les ingénieurs Gessi et Kemp; deux Anglais, MM. Anson et Russel, et deux Français, MM. Auguste et Ernest Linant de Bellefonds, fils d'un ingénieur, qui fut ministre des travaux publics sous Méhémet-Ali.

A partir de ce moment, les territoires encore si peu connus, situés au sud de Khartoum jusqu'aux rives des lacs Victoria et Albert, deviennent le

théâtre d'incessantes expéditions militaires et scientifiques.

Le colonel Chaillé-Long, chargé par Gordon d'une mission pour Mtésa, roi de l'Ouganda, parvient sans encombre jusqu'à la résidence de ce puissant potentat, qui le reçoit et le traite magnifiquement. Le colonel profite de ce voyage pour explorer la partie septentrionale du lac Victoria, puis descend le Nil Somerset, où il a à combattre les tribus indigènes, découvre, chemin faisant, le lac, auquel il donna le nom d'Ibrahim pacha et rejoint Gordon à Gondokoro, qui le charge, plus tard, avec le naturaliste autrichien Marno, de la reconnaissance du Makraka.

Chaillé-Long n'est pas le seul Européen qui, à cette époque, visita le roi de l'Ouganda.

Peu de temps après le colonel américain, Mtésa reçoit le voyageur français Ernest Linant de Bellefonds qui, le jour de sa réception, est fort surpris de trouver assis à côté du chef noir un étranger qu'il prend d'abord pour Cameron. C'était Stanley, qui, parti de Zanzibar, venait d'explorer le lac Victoria et se trouvait à la cour de Mtésa depuis quelques jours.

Puis, vient le docteur allemand Schnitzer, connu

sous le nom d'Emin-effendi, d'abord, d'Emin-bey, ensuite. Il fait preuve, dans la mission que lui confie Gordon, à la cour de Mtésa, de qualités de négociateur de premier ordre, qui appellent sur lui l'attention de son chef et le désignent, dès ses débuts, aux hautes fonctions dont il sera chargé par la suite.

Tandis que Gordon rassure ainsi, sur ses projets, par d'habiles négociations, les susceptibilités du puissant chef de l'Ouganda, dont il se fait un allié, il cherche à étendre son autorité dans la direction du lac Albert. Deux autres de ses adjoints, les Anglais Kemp et Chippendall, explorent la partie inconnue du Nil située entre Gondokoro et le lac, et réussissent à jeter sur cette section du fleuve, en amont des rapides, un bateau à vapeur, le *Khédive,* et deux chaloupes en fer. C'est sur une de ces embarcations que l'ingénieur italien Gessi, accompagné de l'explorateur italien Piaggia, effectue, pendant les mois de mars et avril 1876, sa belle circumnavigation du lac Albert, dont il prend possession au nom du khédive.

Deux ans auparavant, le Darfour, le Chekka et le Dar-Fertit avaient également été annexés, à la

suite de la rapide campagne d'Ismaïl-pacha-Ayoub, et les colonels Purdy Colston et Mason avaient, ensuite, par une série de reconnaissances militaires, relié ces nouvelles conquêtes à Dongola et à Khartoum.

Dans cette guerre du Darfour, le gouvernement fut secondé par un riche trafiquant, Souleiman-Zeber, propriétaire, dans la province du Bahr-el-Ghazâl, d'immenses zéribas et de nombreuses compagnies d'esclaves armés. Ce Zeber, qui avait été récompensé de son appui par le titre de bey et de moudir de la province de Chekka, ne sut pas borner là son ambition. Aveuglé par sa puissance et surtout vexé des observations du gouvernement qui l'invitait à cesser ses razzias, il se révolta et, s'alliant avec le sultan détrôné du Darfour, attaqua les postes égyptiens. Ce soulèvement faillit amener la perte de cette province et de celle du Bahr-el-Ghazâl.

Sans la diligence et le courage dont fit preuve, en cette circonstance, Gessi, que Gordon envoya en toute hâte combattre le soulèvement, le Bahr-el-Ghazâl, le Darfour et peut-être une partie du Kordofan échappaient à l'autorité du khédive et retombaient aux mains des chasseurs d'hommes. Gessi se montra à la hauteur de sa tâche. Par une

marche hardie, sans provisions, presque sans munitions et à la tête d'une troupe relativement peu nombreuse, il se jeta résolument entre ses adversaires, réussit à empêcher leur jonction et les battit séparément. Zeber et ses principaux chefs furent faits prisonniers et exécutés, et Gessi établit ses quartiers dans le Bahr-el-Ghazâl, dont il fut nommé gouverneur.

Sous son administration, cette province connut enfin un moment de tranquillité et de prospérité. Grâce à l'infatigable activité et à l'habile et sage administration de son chef, des voies de communication furent créées, les villages abandonnés se repeuplèrent, la terre se couvrit de culture, les razzias cessèrent, les indigènes reprirent confiance et l'agriculture et le commerce commencèrent à prendre un certain essor.

De son côté, Gordon pacha poursuivait l'organisation de la province équatoriale. Quittant Gondokoro, mal situé, dans un endroit insalubre. derrière un canal aux eaux stagnantes, il passa sur l'autre rive du Nil, à Lado, où il établit le siège de son gouvernement. La tempête des premiers jours avait fait place à une période plus calme; les hostilités avaient cessé et le Soudan conquis

était gardé par une dizaine de postes militaires, échelonnés le long du Nil, depuis le lac No jusqu'aux lacs Albert et Ibrahim.

En 1876, Gordon revint au Caire. Quoique fatigué par deux années de luttes incessantes, de travaux d'organisation intérieure et d'investigations géographiques; écœuré aussi par les jalousies, les compétitions et les intrigues qui l'entouraient, par le mauvais vouloir que lui témoignaient ceux-là mêmes que le gouvernement du khédive lui envoyait pour le seconder, il retourna néanmoins à son poste, mais cette fois avec le titre de gouverneur général du Soudan, du Darfour et des provinces équatoriales, et, au commencement de l'année 1877, il prit possession à Khartoum de ce palais du gouvernement, à la porte duquel, huit ans plus tard, devaient se passer de si tragiques événements.

L'autorité de l'Égypte et la civilisation européenne semblaient enfin devoir prendre sérieusement racine dans ces régions nouvelles, et le gouvernement du Caire pouvait entrevoir le moment où il allait être récompensé de ses efforts et de ses sacrifices.

Les territoires du nouveau Soudan d'Égypte

avaient, dès à présent, une superficie immense. Géographiquement parlant, au centre, il comprenait toute la vallée du Nil proprement dit, de Berber aux grands lacs; à l'est, les vallées du Nil bleu et de l'Atbara depuis leur sortie de l'Abyssinie; à l'ouest, les pays arrosés par le Bahr-el-Ghazâl et le Bahr-el-Arab, jusqu'aux confins de l'Ouadaï. Au point de vue politique, il réunissait la haute Nubie, l'ancienne île Méroé, le Sennar, le Baghara, le Kordofan, le Darfour, le Chekka, le Dar-Fertit, le pays des Chillouks, ceux des Nouërs, des Dinka, des Bongos, des Bari, des Latouka, des Madi, des Alouri et finalement le nord de l'Ounyoro.

Le rêve de Méhémet-Ali était, en partie, réalisé. Les bases d'un grand empire soudanien sous l'autorité de l'Égypte étaient jetées sur le haut Nil et, comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, la petite bourgade de pêcheurs que le premier conquérant avait désignée comme devant devenir la capitale du Soudan égyptien s'était transformée en une ville importante, possédant maintenant une population de plus de 45,000 âmes, et était devenue le siège d'un gouvernement et l'entrepôt général du commerce de toute la région.

Malheureusement, en 1879, survint la déposition

d'Ismaïl-pacha et, pour le malheur du Soudan, Gordon fut rappelé. Alors, le pays retomba aux mains des pachas turcs; l'apathie, l'indifférence, l'incurie et le mauvais vouloir reparurent à Khartoum, et les négriers arabes que Baker, Gordon et Gessi avaient domptés, relevèrent la tête.

La traite sera longtemps encore le grand obstacle aux progrès du Soudan et à sa participation active au mouvement qui doit finalement y implanter la civilisation.

Les marchands arabes considèrent le trafic des esclaves comme parfaitement légitime. Le gouvernement égyptien et plus particulièrement les officiers européens à son service, qui mettent des entraves à leur opération, saisissent leurs barques, libèrent leur cargaison, portent, en un mot, préjudice à leurs entreprises, parfaitement légales selon eux, ce gouvernement et ses officiers sont leurs ennemis et ils entretiennent contre eux une haine intense qui éclate à toute occasion.

Chaque année, le gouverneur général avait à combattre, parmi les tribus d'arabes négriers, quelque soulèvement. Celui-ci réprimé et puni, l'esprit de révolte et d'hostilité, entretenu par le fanatisme

et la haine de l'infidèle, continait à couver sous une apparente soumission, jusqu'au jour prochain où un incident quelconque permettait d'espérer, une nouvelle fois, le renversement d'une administration détestée et le retour attendu de l'ancien régime de licence et de piraterie à outrance.

C'est Réouf-pacha qui, en 1879, remplaça Gordon-pacha dans le gouvernement général du Soudan. Il avait sous ses ordres trois gouverneurs européens : Emin-bey, que Gordon, avant son départ, avait placé à la tête de la province de l'Équateur; Lupton-bey, un Anglais, qui avait succédé à Gessi-pacha dans le gouvernement de la province du Bahr-el-Ghazâl; enfin Slatin-bey, un Autrichien, qui commandait au Darfour.

Réouf-pacha était à peine depuis deux ans à Khartoum, lorsque le Mâhdi apparut sur la scène.

CHAPITRE II

LA RÉVOLTE DU MAHDI
GORDON-PACHA. — LE SIÈGE DE KHARTOUM
ET L'EXPÉDITION ANGLAISE

Le Mâhdi, son programme et ses premiers succès militaires. — Le désastre de Hicks-pacha. — Osman-Digna et les combats près de Souakin. — L'intervention anglaise. — Gordon-pacha à Bruxelles. Il part pour Khartoum. — Les hésitations de l'Angleterre. — Nouveaux succès du Mâhdi. — La prise de Berber. — Le blocus et le siège de Khartoum. — Organisation de l'expédition de secours sous le commandement de lord Wolseley. — Les combats d'Abou-Kléa et de Metammèh. — La chute de Khartoum et la mort de Gordon.

Le rôle de mâhdi, que tant d'Arabes fanatiques ont essayé de jouer, soit par ambition personnelle, soit par haine contre l'étranger infidèle, séduisit de bonne heure un certain Mohammed-Ahmed, Soudanais de basse extraction, originaire de Dongola, qui, avant d'aspirer au rôle de prophète régénérateur de l'Islam, avait rempli divers emplois subalternes, notamment chez le docteur français Peney, mort en 1861, médecin en chef du Soudan.

Peu de temps après cette date, il entrait dans l'ordre puissant des derviches Ghélani et commençait ses agissements de révolutionnaire religieux. Ses intrigues éveillèrent bientôt l'attention de Gessi-pacha, qui le fit arrêter à Chekka et emprisonner pendant cinq mois.

Sous le gouvernement de Réouf-pacha, il vint s'établir dans la petite île d'Abba, sur le Nil, en amont de Khartoum, où il se fit remarquer par une vie austère, une dévotion outrée, et où il ne tarda pas à acquérir une grande réputation de sainteté. De toutes parts, les offrandes affluèrent, ainsi que les disciples. Il devint riche et influent, et épousa un grand nombre de femmes, choisies avec soin dans les familles les plus influentes du pays, principalement dans celles des plus opulents marchands d'esclaves du Kordofan et du Baghara.

En mai 1881, jugeant que le moment propice était arrivé pour la réalisation de ses projets, il se proclama ouvertement Mâhdi et adressa un message à tous les fakirs et chefs religieux de l'Islam, les invitant à se rendre à l'île d'Abba.

Son programme, habilement conçu, devait lui valoir de nombreuses adhésions. Au point de vue religieux, il captait la confiance des dévots par

l'annonce de la réalisation des prophéties populaires et de la prochaine suprématie de la religion de Mahomet réformée sur toutes les autres. Au point de vue social, il répondait aux aspirations des déshérités en promettant l'égalité pour tous et la communauté des biens. Il gagnait, d'autre part, la sympathie des marchands en leur rappelant les vexations et la voracité des employés égyptiens du fisc et en déclarant légitimes et libres la chasse et le commerce d'esclaves, traqués par les gouverneurs européens. Enfin, il exhortait les Soudanais de toutes conditions à s'insurger contre les envahisseurs et à lutter pour l'indépendance de leur pays.

Comprenant qu'il était imprudent de tolérer davantage, aux portes de Khartoum, les menées révolutionnaires de cet aventurier, Réouf-pacha résolut d'agir, de débarrasser le pays de ce Mohammed en l'envoyant au Caire, pour y être jugé. Une expédition fut donc dirigée vers l'île d'Abba. Malheureusement, les moyens employés furent insuffisants. La petite troupe de soldats noirs, en arrivant à la résidence de l'agitateur, retenue par une sorte de crainte vague en présence de cet homme qui se disait envoyé d'Allah, agit mollement, et avant que ses chefs n'aient eu le temps de se

reconnaître, le farouche Mâhdi et les nombreux partisans qui l'entouraient s'élancèrent sur les soldats le poignard à la main, en tuèrent un grand nombre et mirent les autres en fuite.

Puis, prévoyant un retour offensif, la bande courut se mettre en sûreté dans les montages du Kordofan méridional. Dès lors, la révolte était ouvertement déclarée. Cela se passait au mois d'août 1881.

On se mit à sa poursuite, mais sans pouvoir se saisir de la personne du faux prophète. Une seconde tentative, dirigée par le moudir de Fachoda à la tête de quinze cents hommes, eut un résultat plus déplorable encore. Après un combat acharné, le moudir et tous ses soldats restèrent sur le terrain. Seuls un officier et quelques cavaliers, échappés du massacre, en apportèrent la fatale nouvelle.

Cet échec causa à Khartoum une véritable panique, et son retentissement dans tout le Soudan fut immense.

« Le gouverneur général, épouvanté, — écrit M. le consul de France Vossion, à ce moment à Khartoum, — télégraphia au Caire pour demander des renforts; sa demande fut appuyée d'urgence par tous les consuls européens. Le 23 décembre, un

télégramme du khédive lui annonça que les renforts étaient accordés. Le régiment nègre d'Abdellal-bey reçut, en effet, l'ordre de se mettre en route; mais le parti militaire, alors tout-puissant (c'était le moment du *pronunciamiento* d'Arabi), croyant que c'était un prétexte pour exiler au Soudan une partie des troupes compromises, refusa catégoriquement de laisser partir Abdellal et ses hommes, et le Soudan fut abandonné à lui-même. »

Cependant, le prestige du Mâhdi augmente. Bientôt il est assez fort pour prendre l'offensive. Ses bandes parcourent le Kordofan et le Sennar, poussant d'une part jusqu'à la ville de Sennar qu'elles incendient, d'autre part jusqu'à El-Obeïd qu'elles assiègent. En juillet 1882, une nouvelle expédition forte, cette fois, de six mille hommes, commandés par Youssouf-pacha, part de Fachoda et se dirige vers le quartier général du Mâhdi. Elle subit le sort des précédentes. Incapable de résister au choc impétueux de la cavalerie des Baghara révoltés, elle est massacrée tout entière sur le champ de bataille, où tous les blessés sont achevés, où tous les prisonniers sont décapités. La route de Khartoum était ouverte.

Dans cette ville, le désordre et la confusion devinrent immenses. Redoutant la prochaine attaque des rebelles, le gouvernement fit élever à la hâte des fortifications, et de nouvelles demandes de secours, plus pressantes, furent envoyées au Caire, avec le tableau de la situation critique dans laquelle se trouvaient les onze mille chrétiens qui habitaient Khartoum et les six mille hommes de sa garnison.

Mais, au Caire, on continuait à être impuissant à faire un effort sérieux. C'est à partir de ce moment que le gouvernement anglais, entrevoyant pour l'Égypte les périls de cette révolte religieuse, commença à substituer son action à celle du gouvernement du khédive. Il fit enrôler onze mille hommes, qu'il plaça sous le commandement de Hicks-pacha, officier au service de l'Égypte et qui avait fait la campagne d'Abyssinie. Cette expédition s'embarqua à Suez pour Souakin, à la fin de décembre 1882, traversa le désert, rejoignit le Nil à Berber et, après avoir enduré des fatigues inouïes, arriva à Khartoum.

Sur ces entrefaites, El-Obeïd était tombé au pouvoir du Mâhdi, qui en avait fait sa résidence. Hicks-pacha obtint au début quelques petits succès; mais,

s'étant engagé avec sa troupe dans le Kordofan pour reprendre El-Obeïd à l'ennemi, il fut cerné, le 5 novembre 1883, dans les défilés de Kasghil et, après trois jours de combats héroïques, son corps d'armée, fort de dix mille hommes, écrasé par des forces cinq ou six fois supérieures en nombre, fut exterminé. Hicks-pacha, son état-major d'officiers européens, les nombreux officiers égyptiens de haut rang qui l'accompagnaient restèrent parmi les morts. Pas un seul homme ne rentra à Khartoum. Quarante-deux canons tombèrent aux mains des rebelles.

En même temps, les populations du Soudan oriental, travaillées depuis plusieurs mois, s'étaient soulevées. Osman-Digna, un des lieutenants du prophète, occupait la route de Souakin à Berber, cernait Sinkat et Tokar, anéantissait successivement deux colonnes égyptiennes envoyées de Souakin au secours de ces villes et coupait définitivement Khartoum de toute communication avec la mer Rouge. Dès lors, la marée de l'insurrection monta si rapidement qu'elle menaça, non seulement de culbuter l'autorité du khédive dans le Soudan, mais de devenir une sérieuse menace pour l'Égypte même.

Le gouvernement anglais, consulté, conseilla au gouvernement égyptien de relever les garnisons investies, de se retirer aussi vite que possible des régions menacées par le Mâhdi et de concentrer ses forces en arrière de Ouady-Halfa, à la deuxième cataracte du Nil, avec la promesse de l'assistance des troupes anglaises si cette dernière ligne était, à son tour, menacée.

De son côté, le colonel Coëtlogon, qui avait été envoyé par le khédive à Khartoum, avec la mission de faire un rapport sur la situation de la ville, recommanda une retraite rapide. D'après lui, un tiers des soldats de la garnison était mal disposé; la population était en inimitié avec celle-ci; bref, la situation était des plus critiques. Si le mouvement de retraite n'était pas opéré de suite, il deviendrait avant peu impossible et il en résulterait les plus grands malheurs.

Le gouvernement khédivial se décida donc, forcé par les événements, à ordonner la concentration à Khartoum de toutes les troupes disséminées dans les provinces soudaniennes, et finalement l'évacuation de cette ville. En même temps, il avisait le gouvernement anglais des immenses difficultés qu'il allait avoir à surmonter dans l'exécution de ces mesures,

prises en conformité de ses avis. Quel était l'homme qui allait vouloir assumer la direction d'une retraite aussi périlleuse, à travers un pays livré à la révolte, parcouru en tous sens par des bandes de rebelles? Quel était celui qui, au Soudan, avait encore assez de prestige pour entamer des négociations avec le Mâhdi, afin de faciliter autant que possible cette retraite? Réouf-pacha, rendu, à tort, responsable des premiers revers, était rappelé depuis plus d'un an. Abd-el-Kader-pacha, qui l'avait remplacé, n'avait guère été plus heureux et était affolé par la situation sans cesse s'aggravant.

C'est alors qu'en Angleterre, on songea à l'éminent général qui avait déjà, pendant quatre ans, dirigé les affaires du Soudan, où il s'était créé parmi les résidents européens, comme parmi la population indigène, une très grande popularité, et Gordon-pacha reparut, pour la seconde fois, sur la scène de l'Égypte.

Gordon, depuis l'époque où il avait quitté le gouvernement général du Soudan, en 1879, avait successivement résidé aux Indes, en qualité de secrétaire du vice-roi ; en Chine, où il avait terminé le conflit du Céleste Empire avec la Russie, au sujet de Kashgar ; à l'île Maurice, où il avait dirigé

le génie britannique; à Suez, où il avait été serrer la main à son intrépide et dévoué lieutenant Gessi-pacha, qui s'y mourait atteint par les fièvres (mars 1881); au Cap, où il avait été envoyé pour le règlement de la question du Basoutoland.

A la fin de l'année 1883, il était en pèlerinage en Palestine, lorsqu'un télégramme du roi des Belges vint le surprendre à Jérusalem. Le 1er janvier 1884, il arrivait à Bruxelles et était reçu immédiatement par le roi Léopold.

Le fondateur de l'Association du Congo, reprenant avec lui des négociations déjà entamées depuis plusieurs années, lui proposa de collaborer à son œuvre africaine en allant partager avec Stanley la mission d'introduire l'influence de l'Europe dans le bassin du Congo, les provinces du haut fleuve devant plus spécialement être son terrain d'action. Gordon accepta immédiatement une mission si conforme à ses goûts et, sur le désir exprimé par le roi, s'engagea à partir par le bateau du 6 février, afin de relever sans retard, à Vivi, Stanley, qui demandait depuis plusieurs mois à rentrer en congé, en Europe.

Mais les graves événements qui se passaient en Égypte devaient en décider autrement.

GORDON-PACHA.

A Southampton, où le nouvel administrateur général du Congo s'était rendu pour faire ses adieux à sa sœur et à ses amis, il fut interviewé par un rédacteur de la *Pall Mall Gazette,* qui, dans un article à sensation, exposa l'opinion du général sur une question qui devait lui tenir à cœur et que, mieux que personne, il était à même de discuter.

Le 16, il était de nouveau à Bruxelles, d'où le rappelait aussitôt une dépêche du gouvernement anglais. Le lendemain, il apprenait au roi Léopold que son gouvernement lui demandait d'aller assurer l'évacuation du Soudan par les troupes égyptiennes. Un soldat se doit avant tout à sa patrie lorsque celle-ci fait appel à son dévouement. Le roi des Belges releva le général de sa parole.

Le 18 au soir, conduit à la gare de Charing-Cross par lord Granville, le duc de Cambridge et lord Wolseley, Gordon quittait, en toute hâte, Londres pour l'Égypte. Le 24 janvier, il arrivait au Caire, d'où il repartait le surlendemain pour Khartoum, avec son adjoint le colonel Stewart, refusant toute escorte, voyageant par le chemin le plus rapide, c'est-à-dire par le Nil jusqu'à Korosko, et de là, à chameau, à travers le désert jusqu'à Berber. Le 18 février, il était accueilli par la population de

Khartoum en libérateur, et faisait son entrée dans la ville, au milieu du plus vif enthousiasme.

Dès son arrivée, Gordon déploya une activité extraordinaire : il tint des audiences publiques, institua un conseil de notables ; visita la prison, où, depuis des années, des centaines de malheureux, la plupart injustement détenus, croupissaient pêle-mêle dans la plus effroyable misère ; rendit la justice ; cantonna les troupes blanches à Omdurman, sur la rive gauche du Nil ; confia la garde de Khartoum aux régiments soudanais ; abolit les octrois ; fit remise du payement des taxes arriérées ; établit dans la ville des boîtes pour recevoir les plaintes et les réclamations ; enfin, adressa aux habitants de la ville une proclamation dans laquelle il annonçait que le Soudan serait désormais indépendant et autorisait l'esclavage qui, d'après un décret antérieur du khédive, devait être complètement aboli, à partir du 4 novembre 1889, dans tous les pays compris entre Assouan et les grands lacs.

Cette dernière partie de la proclamation, interprétée comme le rétablissement officiel de la chasse à l'homme et de la traite, excita une grande surprise en Europe, où l'on semble ne pas se douter que

l'esclavage domestique existe dans toute l'Afrique depuis un temps immémorial et continuera à y exister encore pendant longtemps, en dépit de tous les décrets imaginables. Au surplus, il était évident que la mission donnée à Gordon de faire évacuer le pays par les Égyptiens et de la restituer aux pachas arabes impliquait le rétablissement de l'esclavage. Dès lors, il était absurde de la part des philanthropes européens de critiquer des paroles sans effet quant à la réalité pratique des choses.

Pendant les mois qui suivirent, de nombreuses dépêches furent échangées entre le défenseur de Khartoum et le cabinet anglais, par l'entremise de sir Evelyn Baring, agent général de la Grande-Bretagne au Caire. Elles témoignent hautement de l'indécision dans laquelle on continuait à se trouver en Angleterre, sur la ligne de conduite à tenir au Soudan. Fallait-il essayer de s'y maintenir à tout prix? Fallait-il l'abandonner complètement? Fallait-il essayer de conserver à la civilisation les provinces équatoriales seulement? On ne savait, semble-t-il, se résoudre à prendre un parti, tellement la situation était compromise et embrouillée. Gordon lui-même, mieux à même que quiconque, cependant, d'apprécier cette situation, ne paraît pas avoir eu

toujours, à ce sujet, des convictions bien arrêtées.

Il annonça d'abord son intention de se rendre en personne au camp du Mâhdi pour y traiter directement avec lui de l'avenir politique du Soudan et de l'abandon définitif des provinces occidentales. Le gouvernement anglais lui défendit cette démarche, considérant qu'il y avait à là faire les plus graves inconvénients politiques.

Il demanda ensuite la nomination, comme gouverneur du Soudan après l'évacuation du pays par les troupes égyptiennes, de Zeber-pacha, l'ancien traitant du Barh-el-Ghazâl, le père de Souleiman-Zeber que Gessi avait combattu et fait exécuter. Il considérait ce Zeber, à ce moment interné en Égypte, comme le seul homme dont l'influence pouvait contrebalancer celle du Mâhdi. En effet, c'était un descendant direct des Abbassides et il avait joui dans tout le pays d'un très grand renom. Malgré l'avis favorable de sir E. Baring, la proposition fut rejetée, le cabinet étant certain que l'opinion publique ne tolérerait pas une telle nomination. En effet, l'*Anti-Slavery Society* avait protesté déjà avec indignation contre l'idée de demander et d'accepter le concours d'un homme qui avait été activement mêlé au commerce des esclaves.

Puisqu'on lui refusait l'autorisation de chercher à remplir sa mission avec les seuls hommes qui, au Soudan, pouvaient l'aider, Gordon fit appel à l'intervention étrangère. Pour permettre l'évacuation immédiate de Khartoum, il engagea le gouvernement à envoyer deux cents hommes de troupes anglaises à Ouady-Halfa, à seule fin d'affirmer qu'il était scutenu par des forces militaires européennes. En même temps, il conseillait de faire rouvrir, par des troupes indiennes, la route de Souakin à Berber, qu'occupait toujours Osman-Digna.

Ne recevant pas de réponse et commençant à se sentir abandonné par ceux–là mêmes qui l'avaient engagé dans cette aventure, il proposa d'envoyer purement et simplement, mais sans plus de retard, les troupes et les fonctionnaires égyptiens à Berber, sous le commandement du colonel Stewart ; il offrit sa démission, sa présence n'étant plus alors nécessaire à Khartoum, et annonça son intention de se retirer avec les steamers, les munitions et les troupes soudanaises, dans les provinces du Bahr-el-Ghazâl et de l'Équateur, commandées par Lupton-bey et Emin-bey, et de les placer sous le patronage du roi des Belges, dont les possessions congolaises étaient limitrophes de ces provinces.

« Dépêchez-vous, écrivait-il le 11 mars 1884, sous peu nous allons être bloqués. »

Et sir E. Baring de répondre que le gouvernement n'avait pas l'intention d'intervenir militairement; que Gordon avait à se maintenir à Khartoum jusqu'à nouvel ordre et qu'il ne devait se rendre, sous aucun prétexte, dans les provinces équatoriales.

Pendant ces longues et incompréhensibles tergiversations, pendant qu'on perdait ainsi un temps précieux en pourparlers et en recherches sur le meilleur parti à prendre, la puissance du Mâhdi grandissait toujours ainsi que le nombre de ses partisans; le cercle de rebelles se rapprochait de plus en plus de la ville, et Osman-Digna continuait à tenir fermée la route de la mer Rouge. Le 11 février, le lieutenant du prophète avait battu, à Trinkinat, Valentine Baker-pacha, auquel il avait tué plus de deux mille hommes; puis, il avait pris Sinkat et Tokar. En dépit des sanglantes, mais inutiles victoires du général Graham à Teb (29 février) et à Tamanieh (13 mars), il continuait à menacer Souakin.

Autour de Khartoum, les entreprises des mâhdistes devenaient de plus en plus audacieuses, si bien que

le 12 mars la ville fut bloquée. Quatre jours après, dans une sortie, les troupes, trahies par cinq de leurs chefs, furent prises de panique et rejetées dans la place en désordre, après avoir éprouvé des pertes considérables. A partir de ce moment, la ville fut en butte aux attaques continuelles des assiégeants, le blocus se resserra et bientôt le bombardement devint incessant, les obus tombant jusqu'au centre de la ville, mais sans faire grand mal, ni grand'peur.

Le 27 avril, Mesalimmeh, près Khartoum, se rendait avec ses munitions et un steamer; à la fin de mai, Berber tombait au pouvoir de l'ennemi et les communications du Soudan avec l'Égypte étaient interrompues. Désormais, il ne s'agissait plus d'ordonner l'évacuation de Khartoum, il y avait à envisager ce qui restait à faire pour dégager ses défenseurs assiégés et bloqués.

Il n'y avait plus, cette fois, pour l'Angleterre, à rester spectatrice insensible et à refuser à faire intervenir les bataillons anglais. Sous la pression de l'opinion publique et de la presse qui réclamaient que l'on se portât sans retard à la délivrance de l'héroïque Gordon, le gouvernement décida l'envoi d'une expédition de secours, le parlement vota

sept millions cinq cent mille francs pour son organisation et lord Wolseley, le vainqueur de Tel-el-Kébir, nommé général en chef, repartit pour l'Égypte.

On était arrivé au mois d'août 1884.

A Khartoum, on luttait toujours. Depuis le 17 mai, pas un jour ne s'était passé sans combat. La garnison avait déjà perdu 700 hommes. Le 10 juillet, à l'attaque de Gatarneb, un des plus vaillants adjoints de Gordon, Saati-bey, fut tué avec trois de ses officiers. Le colonel Stewart, qui prenait part au combat, ne s'échappa qu'à grand'peine. On commençait à perdre tout espoir de recevoir, à temps, des secours et de menaçants indices de trahison se manifestaient parmi les troupes assiégées, surtout parmi les officiers égyptiens.

Cependant, dans la basse Égypte, on se hâte. Des bateaux à vapeur transportables et des baleinières ramées par des Canadiens habitués aux rapides sont à flot sur le Nil. Le corps expéditionnaire, qui renferme quelques troupes d'élite et une division de chameliers formée de volontaires pris dans la cavalerie de la garde, est prêt. Lord Wolseley et son état-major arrivent à Ouady-Halfa,

le 5 octobre. Les premiers rapides du Nil sont franchis. Au commencement de décembre l'avant-garde atteint Debbeh, à 40 milles de Dongola.

A la fin du mois, un camp retranché est construit à Korti, d'où partent deux colonnes : l'une, sous le commandement du général Earle, s'avance le long du fleuve afin d'attirer l'ennemi à la défense de Berber ; l'autre, sous le commandement du général S.-H. Stewart, prend, le 29 décembre, par le désert, droit sur Khartoum, dans le but de chercher à pénétrer dans la place et d'aider Gordon à la défendre, jusqu'à l'arrivée du gros de l'expédition.

Le 17 janvier 1885, Stewart rencontre les Arabes et livre son premier combat, aux puits d'Abou-Kléa, que 7,000 hommes du Mâhdi essayent de défendre contre les 1,350 du général anglais. La lutte est d'abord indécise ; mais, finalement, les Arabes sont culbutés et la colonne continue sa marche. Le lendemain, nouvelle bataille, à Métammeh, où Stewart tombe avec ses principaux officiers, ainsi que MM. Herbert, du *Morning-Post,* et Cameron, du *Standard*. Le soir même, la colonne, toujours victorieuse, sous les ordres du colonel Wilson, atteint El Gouba, sur le Nil, à 140 kilomètres en aval de Khartoum et s'y fortifie.

Héroïque marche forcée, habilement conduite et effectuée au prix des plus dures fatigues et des plus douloureux sacrifices! Mais on va toucher au but : officiers et soldats de la Grande-Bretagne grandissent leur courage et leur énergie à la hauteur de leur noble mission.

Le 23, quatre steamers blindés apparaissent tout à coup sur le Nil.

D'où viennent-ils?

De Khartoum. La ville tenait toujours, en dépit d'assaillants chaque jour plus nombreux et plus acharnés. Depuis le mois d'octobre, le Mâhdi était arrivé sous ses murs et présidait aux opérations du siège. Le 12 novembre, il avait, en personne, dirigé une attaque contre le camp retranché d'Omdurman. Ses bandes avaient été repoussées; mais, dans le combat, les assiégés avaient perdu un de leurs steamers. A partir de ce moment, la lutte était devenue désespérée. Mais Gordon, avec un courage et une présence d'esprit qui ne se démentaient pas, continuait à faire face à tout, résistait aux attaques du dehors, en même temps qu'il se défendait, dans la place même, contre la lâcheté, la mutinerie et la trahison d'une partie de ses troupes.

Enfin, l'approche de l'armée de secours avait été

annoncée, et le général envoyait en reconnaissance quatre de ses bateaux, chargés de provisions, au-devant des libérateurs qui s'avançaient.

Le 24, à bord de deux steamers, sir C. Wilson, le colonel Stuart avec 20 hommes du régiment de Sussex, s'embarquent à El-Gouba pour Khartoum. Le moment est solennel. Le 28, ils arrivent en vue de la place assiégée, silencieuse et morne. Étonnés et inquiets, ils s'arrêtent... Tout à coup, un feu nourri, parti des remparts, accueille les libérateurs et le drapeau vert du Mâhdi flotte sur le palais du gouvernement...

L'expédition de secours arrivait trop tard. Khartoum, livré par la trahison, était depuis deux jours au pouvoir des rebelles et Gordon, le héros, était mort, fusillé sous les acacias de la place du Gouvernement, au moment où il se rendait au consulat d'Autriche pour serrer une dernière fois la main de son fidèle ami Hansal.

CHAPITRE III

LES PROVINCES DU BAHR-EL-GHAZAL ET DE L'ÉQUATEUR. LUPTON-BEY ET EMIN-BEY

Le pays des rivières. — Les Bongos. — Les Denka. — Roumbêk, Mechraer-Rêket Amadi. — Lupton-bey. — La province de l'Équateur. — Les rapides du haut Nil. — Le paradis des botanistes. — Les Makraka. — Les Bâri. — Les Latouka. — Lado, Doufilé et Wadeïal. — Émin-bey.

Les progrès des bandes victorieuses du Mâhdi coupèrent de bonne heure toute communication avec Khartoum et, par conséquent, avec le Caire et avec Souakin, les deux provinces méridionales du vaste empire que les pachas et les beys européens avaient conquis à l'Égypte : la province du Bahr-el-Ghazâl, que gouvernait Lupton-bey, et la province de l'Équateur, que gouverne encore Émin-pacha.

Jusque dans ces dernières années, le gouvernement du khédive a possédé dans ces deux provinces un certain nombre de stations fortifiées, défendues

par de petites garnisons de cent à deux cents hommes. Ces stations, établies sur le bord des cours d'eau, de distance en distance, dans de bonnes positions stratégiques ou commerciales, étaient simplement palissadées et entourées de fossés les mettant à l'abri d'un coup de main de la part des indigènes. Les soldats qui les défendaient étaient la plupart des anciens esclaves libérés, appartenant à toutes les nations du Soudan et commandés par des officiers égyptiens ou indigènes.

LA PROVINCE DU BAHR-EL-GHAZAL

Comme son nom l'indique, la province du Bahr-el-Ghazâl comprend la plus grande partie du bassin hydrographique de cet important tributaire du Nil. C'est avec raison qu'Élisée Reclus l'appelle le « pays des Rivières ». Avec ses grands affluents : le Rohl, le Roua, le Diour, le Bahr-el-Arab et leurs sous-affluents innombrables, la rivière des Gazelles forme un vaste labyrinthe de forme triangulaire, extraordinairement riche en eaux. Le sol y est d'une rare fécondité; la flore riche en essences précieuses; les récoltes y sont abondantes; dans les forêts vierges vivent des troupes d'éléphants et dans les

districts habités, de nombreux troupeaux de bétail.

Il est peu de contrées de l'Afrique qui promettent de devenir plus riches quand la civilisation aura remplacé le trafic de l'homme par la culture du sol et l'exploitation de ses produits, et qu'une voie régulière et sûre aura rattaché à l'activité du monde civilisé les trois ou quatre millions d'indigènes qui y vivent.

Les premiers explorateurs du bassin du Bahr-el-Ghazâl furent les Français Peney, Lejean et Poncet; l'Anglais Petherick; les Italiens Miami et Piaggia; mais leurs renseignements de valeur et d'intérêt secondaires ne le firent connaître que d'une manière très incomplète. C'est au Dr Schweinfurth qu'est due la révélation scientifique du pays. En dépit des belles et nombreuses explorations qui ont eu lieu antérieurement à la sienne, la relation de son voyage : *Au cœur de l'Afrique,* est restée le document géographique capital pour la connaissance de cette partie du continent. Son ouvrage consacre, notamment, plusieurs chapitres du plus haut intérêt à la description des mœurs et coutumes des différentes tribus qui habitent cette région : les Nouërs, les Agar, les Denka, les Diours, les Bongos, les Morou, les Galo et les Chir.

Les deux plus importantes d'entre elles sont celles des Bongos et des Denka.

Lorsque, vers 1850, les gens de Khartoum pénètrent pour la première fois chez les Bongos, ils trouvèrent le pays divisé en petites communes indépendantes et vivant entre elles dans une anarchie complète. Ce fut donc, pour eux, chose facile que de réduire ses habitants à l'état de vasselage, de se partager leur territoire, d'y établir des postes et d'y exercer leurs razzias pour la recherche de l'ivoire et la capture de l'homme. Aussi la population fut-elle bientôt diminuée des deux tiers. Ce qu'il en reste aujourd'hui est groupé autour de zéribas où elle s'adonne presque exclusivement à l'agriculture, contribuant largement à la subsistance des garnisons.

C'est à leur manque de gros bétail que les Bongos asservis doivent leurs relations, comparativement paisibles, avec les Turcs, ainsi qu'ils appellent les gens des zéribas; et c'est au même motif que ces derniers ont dû la mollesse de l'opposition qu'ils ont rencontrée dans ce pays. En fait d'animaux domestiques, les Bongos ne possèdent que des chèvres, des chiens et des poules.

Essentiellement agriculteurs, ils dépensent entièrement les produits du sol pour leur subsistance. Hommes et femmes prennent chez eux une part égale aux travaux des champs. Ils apportent notamment la plus grande attention à la culture du sorgho. Le tabac aussi est universellement cultivé dans le pays. Ajoutons cependant qu'ils ne sont pas qu'agriculteurs ; ils sont aussi forgerons. Il y a dans cette région une telle quantité de fer qu'il est naturel que les habitants se soient efforcés de le travailler. Ils s'y sont même tellement appliqués que, bien que leur outillage soit des plus simples, ils font divers articles, tels que fers de lances et de flèches, anneaux, clochettes, boutons, agrafes, épingles, couteaux, pinces, etc., qui soutiendraient la comparaison avec les ouvrages des ouvriers européens. Le travail du fer commence quand la moisson est faite et que les pluies ont cessé.

Presque aussi habiles à travailler le bois que le fer, les Bongos ont une aptitude réelle pour la sculpture. Ils en donnent la preuve dans la fabrication de divers ustensiles et meubles, principalement dans celle de petits tabourets dont chaque ménage est pourvu.

Au point de vue physique, les Bongos sont de taille

moyenne. Leur peau est d'un brun rougeâtre, pareil à celui du terrain qu'ils occupent. Hommes et femmes vont nus, ou peu s'en faut. Les hommes n'ont en général qu'un petit tablier de cuir ou d'étoffe passée dans la ceinture; les femmes se bornent à employer une branche souple et garnie de feuilles; chez quelques-unes même un bouquet d'herbe constitue toute leur garde-robe. Les élégantes se chargent la poitrine de colliers. Dans les grandes circonstances — bal ou festin — la tête se décore de plumes; à part cela, toute la personne est découverte.

Au nord du territoire des Bongos, s'étend celui des Diours, où se trouve établie une des plus importantes zéribas de la contrée, celle de *Dioûr Ghattâs;* et plus au nord encore, le territoire des Denka qui ont joué, en ces derniers temps, dans l'histoire de la province un rôle prépondérant.

Les Denka sont fort nombreux et leur territoire est si étendu que, selon toute probabilité, ils se perpétueront longuement au milieu des groupes confus qui peuplent cette région.

Sous le rapport physique, ils peuvent être classés parmi les nègres les plus forts et les plus grands. Ils doivent aussi être rangés parmi les races les

plus foncées de l'Afrique. Le tatouage n'est usité chez eux que pour les hommes. L'observation de Barth, que beaucoup de tribus païennes regardent les vêtements comme plus nécessaires aux hommes qu'aux femmes, n'est pas applicable aux Denka. D'après ceux-ci, un appareil quelconque, si restreint qu'il soit, est indigne du sexe fort. Par contre, les femmes sont scrupuleusement vêtues d'une couple de tabliers en peau, tombant jusqu'à la cheville. Autre remarque curieuse : l'arc et les flèches sont inconnus chez ce peuple. La plus importante de leurs armes est la lance, mais celles le plus en faveur sont la massue et le bâton.

Les habitations des Denka ne forment pas de villages, dans le véritable sens du mot; ce sont des fermes composées d'un certain nombre de huttes, situées au milieu de cultures. En général, ces huttes sont grandes et solides, il n'est pas rare qu'elles aient 10 et 12 mètres de diamètre. Dans leur intérieur les Denka sont propres et, en fait de cuisine, ils sont plus habiles que les Arabes et que les Égyptiens eux-mêmes; la propreté du logis, le choix et la préparation des aliments sont des qualités plus développées chez eux que chez n'importe quelle autre peuplade africaine. Jamais ils ne mangent

d'iguanes, de crocodiles, de grenouilles, ni de souris; mais, en vrais connaisseurs, ils utilisent la tortue et, comme les Européens, en font de la soupe. Quant au cannibalisme, il leur inspire autant d'horreur qu'à nous-mêmes.

Pour animaux domestiques, les Denka ont des bœufs, des chèvres, des moutons et des chiens; pas de volailles, ce qui est tout à fait inexplicable. Leurs bêtes bovines appartiennent à la race des zébus et sont de petite taille. Les blanches et blanchâtres dominent. Le bétail de chaque commune est réuni dans un vaste enclos. Leur propriétaire n'a d'autre pensée que d'acquérir de nouvelles bêtes, n'a d'autre ambition que de les multiplier. Le bœuf et la vache sont considérés dans tout le pays avec une sorte de respect. Le chagrin qu'éprouve un Denka de la perte de son bétail, soit par la mort, soit par le vol, est indescriptible; il fera pour le réparer les sacrifices les plus lourds.

En résumé, les Denka ont dans leur race, dans leur manière de vivre et dans leurs usages, tous les éléments d'unité nationale; malheureusement ils se font la guerre de tribu à tribu, servent parfois l'étranger et le secondent dans ses rapines. Néanmoins les gens de Khartoum ne sont jamais parvenus à

les assujettir. L'armée soudanaise a cependant incorporé, à un moment donné, un certain nombre d'esclaves dinka, qui s'y sont fait remarquer par leur belle attitude et leur courage inné. Adampacha qui, en 1870, commandait les forces soudanaises, était un Denka.

La principale zériba fondée dans le pays par les trafiquants de Khartoum est *Roumbêk,* jadis chef-lieu d'une Moudireh égyptienne. C'est une ville considérable dont le docteur Felkin évalue la population à trois mille habitants; les nombreux villages des environs seraient peuplés, d'après le même voyageur, de trente mille indigènes. Dans cette ville, le port des vêtements est tenu pour un privilège de religion; à l'exception des femmes épousées par des Arabes, aucune n'a le droit de se montrer vêtue. Le poste fortifié de *Bor,* sur le Nil, était chargé de surveiller la partie orientale du pays.

Au nord, se trouve le groupe d'entrepôts appelés *Mechra-er-Rêk* ou embarcadère de Rêk, point de départ de toutes les caravanes qui viennent du nord pour explorer le bassin du Bahr-el-Ghazâl. Avant les guerres de ces dernières années, un bateau à vapeur de Khartoum remontait périodiquement jusqu'à ce point.

Au sud du territoire des Denka, dans le pays des Monou, se trouve un autre centre important, le village fortifié d'*Amadi*, situé sur les bords de l'Yéï, au milieu de vastes champs de millet et de sésame. C'est un des grands entrepôts d'ivoire de la région. Jadis Amadi avait, en outre, la lugubre réputation d'être l'une des zéribas où les harems de l'Égypte et de l'Arabie se fournissaient d'eunuques.

Le premier des gouverneurs européens de la province du Bahr-el-Ghazâl fut Gessi-pacha qui, en 1878, après avoir réprimé la révolte de Souleiman-Zeber et purifié le pays de la nuée de négriers qui le terrifiait, établit sa résidence dans le camp même de son adversaire, à *Dêm-Souleiman*, qui est devenue depuis la plus grande agglomération urbaine du haut Nil. *Dêm-Idris*, situé à l'est, dans le pays des Golo, était aussi, dans ces derniers temps, un centre important, l'un des grands entrepôts d'ivoire du pays. A la fin de 1883, lorsque Bohndorf, le compagnon du docteur Junker y passa, un véritable trésor d'ivoire, évalué à 125,000 kilogrammes, y était emmagasiné. A Gessi-pacha succéda, en 1881, comme gouverneur de la province, Lupton-bey.

Frank Lupton naquit à Ilford (comté d'Essex),

LUPTON-BEY

en 1853. Esprit aventureux, il s'engagea de bonne heure dans la marine. En 1878, il commandait un steamer dans la mer Rouge, entre Souakin et Teddah, lorsqu'il résolut de visiter l'Afrique centrale. Recommandé par un ami, il offrit ses services à Gordon-pacha qui l'invita à venir le voir à Khartoum, et lui offrit le commandement d'une flottille destinée à aller ravitailler Emin-bey et Gessi-pacha, à ce moment bloqués dans le sud par les fameuses barrières d'herbes *(sédd)* du haut Nil.

Cette mission terminée, Lupton fut attaché comme adjoint à Emin-bey dans l'administration de la province de l'Équateur; puis, en 1881, après le départ de Gessi, il fut nommé bey par le khédive et désigné pour prendre le gouvernement de la province du Bahr-el-Ghazâl. Sous son intelligente et active direction, cette riche province, qui jusqu'à cette époque n'avait été qu'une assez lourde charge pour le gouvernement égyptien, devint pour lui une source de bénéfice: dès 1883, Lupton soldait son budget par un boni d'environ 2,500,000 francs. Malheureusement, les événements politiques qui éclataient à la fin de cette même année venaient, tout au moins pour un certain laps de temps, enrayer cette prospérité naissante.

LA PROVINCE DE L'ÉQUATEUR

Elle s'étend sur les deux rives du Nil, depuis sa sortie du lac Albert jusqu'au delà de Lado, et comprend la partie septentrionale de l'Ounyoro, les territoires des Choûli, des Madi, des Bâri, des Latouka, des Makraka et des Morou.

Les voyageurs paraissent d'accord pour dépeindre la province de l'Équateur comme un pays pittoresque, fertile, peuplé, relativement salubre et de grand avenir. Elle produit du caoutchouc, des gommes diverses, de la cire, du beurre végétal, du coton, des peaux, des fruits, des grains et des légumes, sans parler de l'ivoire, qui s'y trouve toujours en abondance. Les Européens peuvent y vivre, mais à la condition d'y mener une vie active et de pouvoir aller se refaire de temps en temps dans des sanitorium, qui pourraient être établis dans les montagnes du sud et de l'est.

Le Nil traverse la province du sud au nord, recevant, à droite, l'Assoua et, à gauche, le Yeï. Depuis la sortie du lac Albert jusqu'à Doufilé, le fleuve présente un large chenal de cinq à douze

mètres de profondeur, dans lequel les plus gros bâtiments pourraient naviguer en toute saison. Mais à partir de Doufilé, commence, jusqu'à Lado, une suite de rapides qui entravent la navigation. Il y a de ces rapides à Fola, à Yerbora, à Goudji, à Makebo, à Teremo-Garbo, à Djenkoli-Garbo. Aux eaux basses, ils sont infranchissables; mais, pendant les crues, les embarcations parviennent souvent à y passer.

A l'ouest du Nil, la chaîne des montagnes Bleues se prolonge vers le nord à une certaine distance des rives, limitant le bassin du Congo. Cette chaîne est peu élevée, mais elle présente quelques cimes auxquelles on a donné le nom de monts Schweinfurth, Junker, Speke, Emin, Baker, Gordon et Gessi. Sur son versant occidental sont les sources de l'Ouellé. Dans le pays des Chouli et des Latouka, le pays s'élève dominé par des escarpements de granit ayant jusqu'à mille mètres d'élévation au-dessus du fleuve.

Dans son ensemble, la province est une longue vallée fertile, parsemée de plaines productives; de pâturages magnifiques où paissent de nombreux troupeaux; de forêts d'une végétation excessive; de parcs naturels parsemés d'arbres superbes et de

clairières ouvertes; de surfaces onduleuses dont chaque éminence est surmontée de jolis villages. Le pays des Chouli, et particulièrement le district de Fatiko, a été surnommé le *paradis des botanistes,* tant la flore y est variée et riche en essences, en fleurs et en fruits de tout genre.

Les tribus indigènes les plus importantes sont celles des Makraka et des Madi, à l'ouest du Nil; des Bâri et des Latouka, à l'est.

Les Makraka appartiennent à la puissante nation des Niam-Niam, dont les vastes territoires s'étendent au sud-ouest jusque dans le bassin du Congo. Ils cultivent admirablement la terre, et leur prospérité matérielle leur a donné le premier rang parmi les tribus de la province. Ils sont courageux, et par leur réputation d'anthropophagie inspirent la terreur aux peuplades voisines. Aussi les gouverneurs égyptiens y recrutent-ils de préférence leurs soldats indigènes. De même que les Makraka, les Madi, qui sont leurs voisins sur les bords mêmes du Nil, s'occupent surtout des soins de la culture. Ils ont d'excellents tabacs, des légumes et des fruits de différentes espèces, introduits par les Arabes et les Européens, et autour de leurs nombreux

villages, leurs champs de sorgho et de sésame s'étendent à perte de vue. Ils sont hospitaliers : les voyageurs y ont presque toujours été bien accueillis. Dans le pays des Makraka et des Madi la sécurité est complète, à tel point que les Européens peuvent s'y aventurer la canne à la main et sans autre escorte que leurs porteurs.

Les Bâri sont plus belliqueux. Leurs guerriers ont la réputation d'être les plus braves et même les plus féroces des riverains du Nil. *Gondoko*, qui fut la première résidence des gouverneurs de la province, sous Baker-pacha, et *Lado* qu'a bâti Gordon-pacha, sont situés sur leur territoire. Il est probable que les atrocités qu'ont exercées parmi eux les gens de Khartoum n'ont pas peu contribué à faire naître leur haine de l'étranger. Longtemps, en effet, Gondokoro a été un véritable enfer, un repaire de brigands et d'assassins, regorgeant d'esclaves et de bétail enlevés dans les pays environnants. L'arrivée des Européens a heureusement mis fin à une telle situation, mais le souvenir des crimes commis ne saurait de longtemps être oublié.

Comme les Denka du Bahr-el-Ghazâl, les Bâri sont un peuple pasteur, possédant de vastes

troupeaux de bétail de dimension lilliputienne. Chez eux, la vache est également un animal sacré. Comme les Denka aussi, ils vont nus, pensant que la dignité masculine ne permet pas de se couvrir. Le voyageur français Peney raconte même qu'ils ont peur du vêtement et que, pour se faire bien accueillir d'eux, il fut obligé de se dépouiller de ses habits. En général, les Bâri sont de beaux hommes, remarquables par la belle proportion du corps et la fierté du maintien. Leurs villages et l'intérieur de leurs cabanes sont des modèles de propreté. Les habitations sont entourées de greniers construits en osier, couverts de chaume et élevés sur des espèces d'estrades.

A l'ouest des Bâri, habitent les Latouka, que presque tous les voyageurs s'accordent à reconnaître comme de source galla ; Ravenstein dit que leur idiome se rapproche de celui des Masaï. Samuel Baker, qui a séjourné quelque temps chez eux et visité plusieurs de leurs grands villages, dit que ce sont les plus beaux sauvages qu'il ait jamais vus. Leur hauteur moyenne est de $1^{m},80$. Ils ont tous une physionomie agréable, et leurs manières polies forment le contraste le plus frap-

pant avec celles des tribus voisines. Ils sont francs, très gais, toujours disposés à rire.

Une des particularités curieuses de cette tribu est *la coiffure* des hommes. Elle s'arrondit en forme de casque, du travail le plus délicat; elle est ornée de cuivre poli, de verroteries rouges et bleues, de coquillages et surmontée de plumes d'autruche. Les dames européennes seront étonnées d'apprendre que huit ou dix ans suffisent à peine pour terminer l'agencement et l'ornementation de la chevelure d'un Latouka.

Samuel Baker a visité Tarrangollé qui est la capitale du pays. C'est une véritable ville qui, à cette époque, comptait environ trois mille maisons. Non seulement des palissades en bois de fer environnaient la ville, mais chaque maison était défendue par un petit enclos fortifié; de hautes estrades à trois étages étaient élevées de distance en distance, servant d'observatoire à des sentinelles chargées de donner l'alarme en cas de danger.

Comme chez les Denka et les Bâri, c'est le bétail qui forme la richesse du pays. Chaque village important compte plusieurs milliers de têtes de bétail, parqués dans de vastes kraals. Un Latouka tient à ses femmes et à ses vaches. Dans une ba-

taille, il résistera rarement cependant pour défendre les premières, mais il fera tout au monde pour sauver les autres.

C'est dans la province de l'Équateur que l'activité et les efforts des gouverneurs européens au Soudan ont obtenu les plus heureux résultats et les succès les plus durables. C'est là aussi qu'a été établi, par Baker, Gordon et Emin, le plus grand nombre de centres civilisateurs. La plupart d'entre eux subsistent toujours.

Dans le territoire des Bâri, la principale station égyptienne est *Lado,* rive gauche du Nil, qui a remplacé *Gondokoro* sur la rive opposée, et qui, jusque dans ces derniers temps, a été la résidence du gouverneur. Avec ses édifices en briques et à toitures de fer battu, avec ses quais et ses promenades, Lado a déjà une assez belle apparence. Au sud sont *Redjaf, Bedden* et *Kerri,* toutes trois sur la rive gauche du fleuve.

Chez les Madi, plusieurs stations ou postes fortifiés ont été créés : à *Doufilé,* d'abord, dans une excellente position stratégique et commerciale, un peu en amont du confluent de l'Assoua. Là se trouve la station extrême des vapeurs du lac Albert

et du Nil supérieur barré, en aval de Doufilé, par les rapides de Fola. Au delà de ces rapides se rencontrent, sur le bord du fleuve, les fortins de *Laboré* et de *Mouggi.*

D'importantes stations se trouvent chez les Choûli : sur les bords du fleuve, c'est *Wadelaï* qui, depuis deux ans, a remplacé Lado comme résidence du gouverneur et dont Émin-pacha a désormais rendu le nom célèbre; dans l'intérieur, ce sont *Fatibek,* à l'est de Doufilé; *Faloro,* bourg populeux, cité comme l'un des greniers du Soudan égyptien, et *Fatiko,* au centre d'un des districts les plus pittoresques et les plus salubres de la province.

Dans l'Ounyoro septentrional, habité par la tribu des Lango, les Égyptiens avaient jadis le poste de *Foweira* qu'ils ont abandonné, mais ils y ont encore *Magungo,* sur le lac Albert, dominant l'endroit où le Nil, après avoir formé la belle chute Murchisson, entre dans le lac. Dans l'Alouri, sur la rive occidentale de l'Albert, ils ont *Mahagi,* près duquel jaillissent des eaux thermales sulfureuses. Enfin, beaucoup plus à l'ouest, au milieu du pays des Makraka, près des sources du Yeï, ils possèdent les deux petits postes de *Ouandi* et de *Makraka-Sougaïre.*

L'établissement de ces différents postes est dû à Samuel Baker, Gordon-pacha ou Emin-pacha, qui, depuis 1872, se sont succédé dans le gouvernement de la province. Les deux premiers gouverneurs étaient Anglais, le troisième est Allemand.

Emin-effendi, que Gordon-pacha, au moment de quitter le Soudan, en 1879, éleva au rang de bey, en même temps qu'il le chargeait du gouvernement de la province de l'Équateur, est né à Oppeln, dans la Silésie prussienne, le 28 mars 1840. Il s'appelle de son vrai nom Édouard Schnitzer. Après avoir terminé ses études à Berlin, Vienne et Paris, et conquis ses grades de docteur en médecine et sciences naturelles, il passa en Albanie, où, en 1869, il occupa un emploi dans les postes ottomanes à Scutari. Lorsque, quelques années plus tard, Gordon prit du service en Égypte et alla administrer le Soudan, le docteur Schnitzer l'accompagna en qualité de médecin, et, sous le nom d'Emin-effendi, se signala dans les diverses missions qui lui furent confiées. Au nom du gouverneur général du Soudan, il visita les rois Mtésa d'Ouganda et Kabréga d'Ounyoro, et réussit à en faire des alliés. Dans le cours de ses expéditions, il a fait de nombreuses

EMIN-PACHA.

D'après une photographie de M. Louis Vossion.

observations scientifiques, qu'il a résumées dans des articles parus dans les *Mitteilungen* de l'Institut géographique de Gotha, de 1878 à 1883.

D'autre part, sous son habile administration, la province de l'Équateur n'a cessé de prospérer. Il a vaillamment continué l'œuvre de Gordon-pacha, en établissant à travers sa province des voies de communication, en développant les postes établis, en en créant de nouveaux, en stimulant les populations par l'exemple du labeur, en se les rendant favorables par la suppression des vexations et des abus; enfin, en procurant, lui aussi, au gouvernement égyptien des revenus là où, jusqu'à ce moment, il n'y avait eu encore que des déficits.

Dans une lettre écrite en 1883 à M. le docteur Felkin, à Édimbourg, Emin-bey annonçait que, bien qu'il n'avait reçu aucune assistance de Khartoum depuis des années, il continuait à faire cultiver le coton, l'indigo, la canne à sucre, le riz, etc.; qu'il avait établi des fermes où l'on élevait l'autruche et où l'on soumettait les bœufs au joug; que de nouvelles routes avaient été créées, et que le budget de la province pour l'année 1880 s'était soldé, pour la première fois, par un excédent de recettes de 200,000 francs. « Si seulement, ajoutait-il,

je pouvais obtenir quelques Européens pour me seconder et un petit subside pour l'achat de graines et d'instruments agricoles, je ne doute nullement que j'arriverais, d'ici à quatre ou cinq ans, à réaliser un bénéfice net de plus d'un demi-million de francs par an, *non compris l'ivoire, qui est un monopole* du gouvernement. »

Les événements de Khartoum sont venus couper court à toutes ces espérances. Emin-pacha en avait dès les débuts pressenti toute la gravité, en avait prévu toute la portée. Au mois de mars 1882, il s'était rendu à Khartoum pour mettre le gouverneur général Réouf-pacha sur ses gardes, et lui offrir de tenter une conciliation dans une entrevue qu'il demanderait au Mâhdi. Ses craintes furent taxées d'exagération, ses offres déclinées, et il fut invité à retourner à son poste et à y agir au mieux des intérêts de sa province. Il quitta Khartoum le 15 juin, pour n'y plus rentrer.

Les événements sont venus prouver combien l'on avait eu tort de ne pas avoir eu foi en sa clairvoyance et de ne pas avoir essayé, alors qu'il en était encore temps peut-être, de conjurer la catastrophe en utilisant ses talents de négociateur.

CHAPITRE IV

LES EXPLORATEURS JUNKER ET CASATI CHEZ LES NIAM-NIAM ET LES MOMBOUTTOU

L'Ouellé-Oubangi. — Biographie et voyages du docteur Junker. — Les Niam-Niam. — Le docteur Junker chez les chefs niam-niam. — Le capitaine Casati. — Les Mombouttou. — Le cannibalisme au cœur de l'Afrique. — Le docteur Junker dans le bassin de l'Arouhouimi et à la zériba d'Ali-Kobo. — Mauvaises nouvelles du nord. — Junker et Casati chez Emin-bey, à Lado.

Emin-bey et Lupton-bey n'étaient pas les seuls Européens que les victoires du Mâdhi bloquaient au cœur de l'Afrique. A la même époque, le docteur russe Junker et le capitaine italien Casati exploraient, plus au sud, le bassin de l'Ouellé.

« Ouellé » est le nom sous lequel on désigne, dans son cours supérieur, le plus important des tributaires de la rive droite du Congo. « Oubangi » est le nom sous lequel il est connu dans son cours inférieur. C'est une rivière puissante, qui, sous le

rapport de la longueur et sous celui du débit, peut être comparée au Danube. Les docteurs russes Schweinfurth et Junker, le missionnaire anglais Grenfell, les capitaines belges Hanssens et Van Gèle ont attaché leur nom à la reconnaissance des deux cours d'eau, dont l'identité a été pour la première fois indiquée par l'auteur de ce livre.

L'éminent explorateur auquel ce livre est dédié, M. Wilhelm Junker, est né à Moscou, le 6 avril 1840. Après avoir étudié à Gottingen, Saint-Pétersbourg, Berlin et Prague, il fit un premier voyage en Islande. Puis quittant, en 1874, les régions glaciales pour les côtes africaines, il entreprit diverses excursions dans la Tunisie et la basse Égypte. Successivement, il visita le lac Mariout, les lacs Natron, le Fayoum; passa de là dans la mer Rouge, visita Souakin, Kassala, Khartoum, explora le Sobat et arriva à Gondokoro. L'année 1877 le trouvait dans le bassin du Bahr-el-Ghâzal et de l'Yeï.

Après quatre années de courses fécondes en résultats de tout genre, le docteur rentra en Europe pour se reposer; mais l'attrait puissant de la nature et de la vie africaines ne devait pas tarder à le rappeler à l'activité sur le théâtre de ses premiers

travaux. Déjà, en 1878, il repartait pour Suez, Souakin, Berber et Khartoum, où il arrivait au commencement du mois de janvier 1880.

Cette fois, son but était nettement défini : il se disposait à explorer les contrées quasi inconnues arrosées par l'Ouellé, et à suivre son cours aussi loin que possible vers l'ouest, de manière à résoudre le problème de son issue. — Accompagné d'un préparateur naturaliste, M. Frédéric Bohndorf, et d'un jeune nègre qu'il avait emmené en Europe à la suite de son premier voyage, il s'engagea dans le centre du continent, passant par les zéribas de Mechra-er-Rêk, Diour-Gattas, Ouaou, Dêm-Souleiman, Dêm-Bekir et alla établir la base de ses premières opérations à la résidence de Ndorouma, puissant chef niam-niam, dans le bassin du Congo.

Les Niam-Niam sont ce peuple étrange dont les premiers voyageurs au Soudan révélèrent l'existence en l'entourant de légendes et de mystères. Ce sont ces fameux *hommes à queue,* dans lesquels certains savants voulurent aussitôt voir le trait d'union, enfin retrouvé, entre l'homme et le singe, et dont les Soudanais et les Nubiens, à la vive imagination, mê-

laient le nom à toutes les histoires de sauvageries et de diableries qu'ils inventaient.

Le nom sous lequel nous les connaissons est emprunté au vocabulaire des Denka : il signifie *grands mangeurs,* allusion manifeste au cannibalisme des gens qu'il désigne.

« L'aspect des vrais Niam-Niam, dit le docteur Schweinfurth, qui est le premier qui les a fait connaître d'une manière scientifique, est ce qu'il y a de plus saisissant. Quand on se trouve pour la première fois au milieu de ce peuple sauvage, il faut bien en convenir, tout ce qu'on a vu dans la province du Ghâzal semble terne et dénué d'intérêt...

« L'étranger qui les contemple retrouve dans ces enfants de l'Afrique indomptés tous les attributs de la sauvagerie la plus effrénée qu'ait pu invoquer une imagination ardente. J'ai vu les Bisharmis et d'autres Bédouins des déserts de Nubie; j'ai contemplé avec admiration les Abyssiniens en costume de guerre; je suis resté muet de surprise en face des cavaliers Bagharas; mais nulle part, en Afrique, je n'ai rencontré un peuple dont chaque attitude, chaque mouvement, révélât, au même degré, le caractère belliqueux, l'habitude des hasards de la guerre ou de la chasse; tous les autres manquent de

cette aisance, je pourrais dire de cette grâce dramatique qui caractérise tous les mouvements des guerriers de ce pays. »

Les Niam-Niam peuvent être considérés à la fois comme un peuple chasseur et comme un peuple agricole. Ce sont, comme presque toujours en Afrique, les femmes qui s'occupent d'agriculture. Celle-ci ne demande, du reste, pas beaucoup de peine, la richesse extraordinaire du sol, dont la fertilité, dans un grand nombre de districts, est sans égale, contribuant à rendre le travail extrêmement facile. En outre, le pays est éminemment riche en produits spontanés de toute sorte, pouvant servir à l'alimentation de l'homme. Ce sont surtout l'éleusine, la patate, l'ignaine, le manioc, la calocase, qui sont cultivés. Quant au bétail, il est pour ainsi dire inconnu; on ne connaît les vaches, les chèvres et les moutons, que pour en avoir entendu parler. Comme, d'autre part, le comble des jouissances terrestres pour un Niam-Niam, c'est de manger de la viande, quelle qu'elle soit, tout le monde est chasseur et aussi quelque peu cannibale. *De la viande! de la viande!* tel est leur cri de ralliement dans toutes leurs campagnes.

Les Niam-Niam ont été accusés de canniba-

lisme par tous les gens auxquels le fait de leur existence était connu. Plus personne ne cherche aujourd'hui à les en disculper ; cependant il convient d'ajouter que l'horrible coutume n'est pas générale, que les voyageurs ont rencontré des chefs niam-niam qui éprouvaient une répulsion indicible à l'idée de manger de la viande humaine. Par contre, d'autres chefs ne se font aucun scrupule de leur odieux penchant. Ils s'avouent anthropophages à tout prix, sans réserve et en toute circonstance. Ils se parent avec ostentation de colliers faits des dents de leurs victimes, et ils mêlent à leurs trophées de chasse les crânes des malheureux dont ils se sont nourris; chez eux, la graisse d'homme est d'un usage général.

L'immense région habitée par les différentes tribus de la nation niam-niam n'est connue qu'en partie. Le seuil de partage, entre les bassins du Nil et du Chari au nord, du Congo au sud, forme à peu près la ligne médiane de leur pays. A l'est, ils touchent au lac Albert et au Nil; à l'ouest, ils s'étendent fort probablement au nord du Congo français, jusqu'aux sources du Benoué; enfin, au sud ils occupent la plus grande partie de la province de l'État indépendant du Congo, situé sur les rives de l'Ouellé.

Les Niam-Niam n'ont pas d'unité nationale. Dans la seule partie de leur territoire qu'il a traversée au nord de Tangasi, le docteur Schweinfurth a compté trente-neuf chefs indépendants. Le docteur Junker en a visité un plus grand nombre encore dans ses tournées sur les deux rives de l'Ouellé. Ndorouma et Sémio, chez qui l'explorateur établit des stations pour servir de base à ses opérations, sont deux chefs renommés du bassin libre du Mbomo; Bakangaï et Kanna, qui habitent le bassin du Bomokandi, dans les limites de l'État du Congo, sont les deux plus puissants princes qu'il ait rencontrés dans ses voyages en Afrique.

On ne trouve pas de villes ni de grands villages dans ces pays. Les huttes, groupées en petits hameaux, sont dispersées çà et là dans les districts habités, lesquels sont séparés les uns des autres par des solitudes plus ou moins étendues, couvertes de forêts vierges et de savanes, domaines d'innombrables troupes d'éléphants et d'antilopes. Le pays est fertile et pittoresque. Dans les vallées où, sous l'action combinée de la chaleur et de l'humidité, se développe une végétation luxuriante, le coup d'œil est souvent féerique. Sous le rapport du climat, le pays est meilleur que l'Inde et que Java, assure M. Bohn-

dorf. Lorsque le confort y aura été introduit au même degré que dans les colonies anglaises et hollandaises, la mortalité des blancs y sera beaucoup moindre.

Quant à la sécurité, elle y est beaucoup plus grande que dans la plupart des régions situées plus au nord. Avec du tact et de l'habileté, un Européen peut s'y promener en toute sécurité. A l'exception de quelques petites excursions pour lesquelles le docteur Junker obtint une escorte, soit de Gessi-pacha, soit de trafiquants soudanais, il fit tous ses voyages, accompagné seulement de quelques boys et de quelques porteurs. Mais, avant d'entrer dans le territoire d'un chef, il ne manquait jamais de lui envoyer des messagers, afin de le renseigner sur son compte et sur ses intentions pacifiques. Ces messagers gagnaient facilement la faveur du prince à l'aide de quelques présents et obtenaient pour le blanc l'entrée du territoire ainsi que des guides.

Grâce à ces précautions et aussi peut-être à l'absence très remarquée de tout appareil militaire, Junker put parcourir pendant plus de deux ans le pays des Niam-Niam, qu'il visita au sud jusqu'au delà du Bomokandi et à l'ouest jusqu'un peu en amont du confluent du Mbomo, dans la tribu des

Bandchia, où le trafiquant Ali-Kobo a établi une zériba pour le commerce de l'ivoire. A l'est, il pénétra dans les territoires des Mombouttou, chez lesquels il rencontra, au village de Tangasi, dans le courant du mois d'août 1882, l'explorateur italien Casati.

Gaëtano Casati, natif de Monza, dans la haute Italie, était capitaine de bersaglieri, lorsque M. Camperio, fondateur de la Société d'exploration italienne en Afrique, lui proposa de se rendre dans la région du Bahr-el-Ghâzal, près de leur compatriote Gessi-pacha, en qualité de correspondant de la revue géographique l'*Exploratore*. Le capitaine accepta, et, le 24 décembre 1879, il s'embarqua à Gênes pour Souakin. Depuis cette époque, il a successivement séjourné dans les pays des Diours et des Denka, dans le Makraka, puis, après le départ de Gessi, dans les parages situés à l'ouest du lac Albert et habités par les Mombouttou, autre race nègre dont l'existence très intéressante n'est connue que depuis une trentaine d'années et que les belles descriptions du docteur Schweinfurth, qui arriva chez elle le premier, ont rendue fameuse.

D'après leur découvreur, le peuple mombouttou

est un de ceux qui doivent être mis au premier rang parmi les populations africaines. C'est une noble race, bien autrement cultivée que leurs sauvages voisins. Ils ont un esprit public, un orgueil national; ils sont doués d'une intelligence et d'un jugement que possèdent peu d'Africains. Leur parole est sûre et leur amitié durable. Les Nubiens, qui résident chez eux, n'ont pas assez d'éloges pour vanter la constance de leur affection, leur supériorité militaire, leur adresse et leur courage.

Leur industrie est relativement très développée; comme potiers, sculpteurs et constructeurs de bateaux, ils n'ont pas de rivaux dans toute cette région. Mais c'est surtout dans l'art de bâtir que se révèlent leur science et leur habileté. Par les dimensions, l'agencement et la richesse de leur décoration, leurs édifices l'emportent sur tous ceux décrits par les voyageurs dans l'Afrique centrale. La grande salle du palais de Mounza, qui régnait sur les Mombouttou à l'époque où Schweinfurth y arriva, avait trente mètres de long sur quinze de large et douze de haut. Par sa forme, elle rappelait les nefs de nos gares de chemins de fer; sa voûte reposait sur trois rangées de colonnettes en bois lustré richement décoré.

LE CAPITAINE CASATI.

Chez les Momboutou, les souverains jouissent de prérogatives bien autrement étendues que celles des chefs niam-niam, par exemple. Au monopole de l'ivoire, ils joignent le revenu de contributions régulières prélevées sur les produits du sol. Outre leur garde du corps, ils ont un entourage considérable. Mounza ne sortait jamais de sa résidence sans être accompagné de plusieurs centaines de gens de sa suite, et précédé d'une longue file de tambours, de trompettes et de coureurs faisant sonner des cloches de fer.

Et cependant, ce peuple, qui semble arrivé à un certain degré de civilisation, et dont les voyageurs vantent l'ordre et l'hospitalité, est celui où la pratique de l'anthropophagie est le plus prononcée. Chasseurs habiles, ils chassent l'éléphant, le buffle et l'antilope, prennent au piège la pintade, l'outarde et le francolin; mais leur gibier de prédilection est l'homme.

En état permanent de guerre avec leurs voisins du sud, ils ont chez les peuples inférieurs qui habitent le bassin de l'Arouhouimi de vastes terrains de chasse où ils vont se fournir de chair humaine. Les corps de ceux qui tombent dans la lutte sont immédiatement répartis entre les vainqueurs, découpés

en longues tranches, boucanés sur le lieu même et emportés comme provisions de bouche. Quant aux prisonniers, ils sont emmenés ainsi que des troupeaux de bétail, et mis en réserve pour les besoins futurs. Chaque famille a sa provision de chair humaine; la graisse d'homme est celle que l'on emploie le plus communément. Les enfants, d'après les rapports faits à Schweinfurth, sont considérés comme friandise et réservés pour la cuisine des chefs.

On sait aujourd'hui, à n'en plus douter, aussi bien par les voyageurs venus du nord que par les agents de l'État du Congo qui ont séjourné dans les stations du haut fleuve, que toutes les tribus habitant l'immense région comprise entre le Congo et l'Ouellé pratiquent l'anthropophagie; mais il semble, d'après le récit de Schweinfurth, que le cannibalisme des Mombouttou est sans pareil dans l'Afrique centrale. L'explorateur recueillit facilement chez eux plus de deux cents crânes de victimes.

L'occupation de ces contrées par la civilisation européenne, l'introduction du bétail, l'apaisement des luttes de voisins à voisins, peuvent seuls avoir raison de l'horrible coutume. Situé entre la province d'Emin-pacha et l'État du Congo, le pays ne peut plus longtemps échapper à l'influence de l'Eu-

rope. Au point de vue économique, il promet, du reste, d'avoir un jour la plus grande importance. Sa fertilité, sa population, sa richesse, sa salubrité relative, sa beauté appellent l'attention des voyageurs et des trafiquants.

« Le pays des Momboutou, dit Schweinfurth, produit sur le voyageur l'effet d'un paradis terrestre. D'innombrables bosquets de bananiers y couvrent les ondulations du sol; des élaïs d'une beauté sans pareille et d'autres monarques des forêts déploient leurs cimes au-dessus d'une végétation favorisée et surmontent d'une voûte ombreuse les demeures rustiques des habitants...

« Ainsi que les Niam-Niam, les Momboutou n'ont pas de véritables villages. Réunis par petits groupements, les habitations forment de grandes lignes interrompues qui suivent les courbes des ruisseaux et des vallées; chapelets qui s'égrènent à mi-côte, séparés du fond par des bosquets de bananiers, et dominés par des champs de patates et de calocases. Chaque famille occupe une section de la grande ligne et l'intervalle d'une section à l'autre est rempli d'élaïs. »

Le docteur Schweinfurth, en 1871, malgré ses efforts pour pousser ses explorations vers le sud, ne

parvint pas à aller plus avant que la résidence du roi Mounza, située près de la rive gauche de l'Ouellé, là où s'élève actuellement le village de Tangasi.

Le capitaine Casati, plus heureux, réussit, dans une course vers le sud-ouest, à dépasser dans cette direction les frontières des Momboutou, et parvint jusque chez le chef niam-niam Bakangaï, qui, craignant que l'on ne le rendît responsable de la mort d'un voyageur européen, ne voulut pas lui permettre de pousser plus à l'occident, dans le pays des féroces Ababoua.

Quant au docteur Junker, qui visita Bakangaï vers la même époque que Casati, il prit, de là, vers l'est, et dans une pointe hardie poussée de Tangasi vers le sud, il parvint à franchir la ligne de faîte méridionale du bassin de l'Ouellé, pénétra par le pays des Mabodé dans le bassin de l'Arouhouimi, arriva à la résidence d'un de leurs chefs, prince d'origine momboutou, nommé Sanga, établi sur les bords de la rivière Népoko. Le village de Sanga est le point le plus méridional atteint pendant cet ensemble de fécondes explorations.

Les courses de Junker et de Casati à travers les pays des Niam-Niam, des Momboutou et des

Mabodé furent finalement troublées, puis interrompues, par les inquiétantes nouvelles venues de Khartoum et envoyées aux explorateurs par Lupton-bey et Emin-bey.

Déjà, au moment de son départ de Sémio pour l'ouest, au mois de novembre 1882, le docteur Junker reçut avis de Lupton qu'une révolte des Denka, instigués par les Arabes, rendait peu sûre la route vers Mechra-er-Rêk. La nouvelle n'arrêta pas les projets de l'explorateur, qui, continuant ses pérégrinations, pénétra dans les régions inconnues de l'ouest, afin de préciser la direction du cours de l'Ouellé-Makoua, parcourut les territoires des peuplades Bandchia, et parvint jusqu'à la zériba Ali-Kobo, le point extrême atteint jusqu'ici sur les bords de la puissante rivière, au pays des Bassangé.

Le docteur ne séjourna que quatre jours dans cette localité. A peine arrivé, il se vit dans l'obligation de rebrousser chemin, rappelé par de nouvelles lettres, pressantes cette fois, de Lupton-bey, le prévenant des progrès rapides de la révolte du Mâhdi autour de Khartoum et du soulèvement des indigènes dans la province du Bahr-el-Ghâzal. Au moment de résoudre, enfin, la question de l'Ouellé,

il se voyait forcé par les événements d'abandonner la tentative et de battre en retraite.

Au mois de mai, il était de retour à Sémio. Après une attente anxieuse de six mois, désespérant de voir se rouvrir la route du nord, il prit vers l'est la direction de la province de l'Équateur, où Emin-bey l'engageait, de son côté, à venir sans retard le rejoindre. Il arriva à Lado le 23 janvier 1884; déjà le capitaine Casati s'y trouvait depuis plusieurs mois.

Il était temps. L'heure des moments critiques et des grandes résolutions allait sonner.

CHAPITRE V

LES PRISONNIERS DU SOUDAN

Soulèvement des indigènes du Bahr-el-Ghazâl. — Chute des stations de Roumbêk, Ghaba-Chambil et Bor. — Lupton-bey prisonnier des mâhdistes. — L'émir Karam-Allah. — Le siège d'Amadi. — Conduite *héroïque des troupes nègres.* — *Emin transfère le siège du gouver*nement de Lado à Doufilé. — Une lettre du Mâhdi. — La bataille de Rémio. — Emin s'installe à Wadelaï. — Le docteur Junker chez les Lango. — Emin-bey, son armée, ses postes fortifiés, ses bateaux, ses travaux. — Le docteur Junker s'apprête à partir pour la côte.

C'est dans la province de Lupton-bey que le mouvement insurrectionnel éclata d'abord. Les Denka prirent les armes et, pendant dix-huit mois, firent aux troupes du gouvernement une guerre sanglante et meurtrière. Malgré la levée de toute sa force armée, Lupton ne put parvenir à les maîtriser. Bientôt les Nouërs et les Agar et diverses autres tribus de la rivière Rohl suivirent l'exemple des Denka et la station égyptienne de Roumbêk fut attaquée, prise et détruite.

« Dans ces circonstances critiques, a dit le doc-

teur Junker dans la conférence qu'il a donnée à la Société de géographie de Paris, le 20 mai 1887, Lupton-bey s'est admirablement conduit. Ses lettres, datées des quatre coins de sa province, prouvent qu'il courait lui-même partout, afin de poursuivre les insurgés. Malheureusement les événements de cette époque sont trop peu connus en Europe, et le public ne peut apprécier à sa juste valeur le mérite de Lupton. La guerre des Denka contre les troupes du gouvernement, durant dix-huit mois, a été bien plus sanglante et meurtrière que les combats livrés plus tard aux mâhdistes, dans la province d'Emin-pacha. »

En moins d'un an, Lupton livra plus de vingt combats. Malheureusement les Arabes, que ce soulèvement servait, envoyèrent des secours, et, malgré d'héroïques efforts, la rébellion s'étendit de plus en plus, gagnant les tribus occidentales de la province de l'Équateur. A la fin de l'année 1883, les Bâri commencèrent à se remuer. Au commencement de l'année suivante, la station de Ghaba-Chambil, avec toute sa garnison, tomba au pouvoir des révoltés; puis ce fut le tour de celle de Bor. La province d'Emin était, dès lors, entamée. C'était l'époque où Gordon arrivait à Khartoum et où le

blocus de la ville commençait. Depuis plusieurs mois déjà, toutes les communications avec le nord étaient coupées, la province de Fachoda, située sur les deux rives du Nil, aux confluents du Sobat et du Bahr-el-Ghazâl, étant au pouvoir des Mâhdistes et leurs bandes s'avançant vers le sud.

Lupton, abandonné par une partie de ses troupes, ne put leur résister. Dans le courant du mois de mai, il était obligé de déposer les armes et de se constituer prisonnier. Il fut emmené dans le Kordofan. Bientôt, dans toute sa province, il ne resta plus un soldat fidèle au khédive, toutes les stations avec leurs munitions et leurs approvisionnements étant tombées aux mains des révoltés.

C'est le 27 mai que les trois Européens réunis à Lado reçurent, en même temps qu'une lettre de Lupton annonçant à Emin la fatale nouvelle de sa captivité, un message d'un certain émir Karam-Allah, se disant lieutenant du Mâhdi, et sommant le gouverneur de la province de l'Équateur d'avoir à faire sa soumission et à comparaître devant sa personne.

Emin-bey ne songea qu'à gagner du temps. Il fit répondre à l'émir que, désireux d'éviter une

inutile effusion de sang, il ne refusait pas de se rendre auprès de lui, mais que l'hostilité des indigènes ne lui permettait pas de quitter, pour le moment, sa province; que son départ serait certainement le signal d'un soulèvement général; qu'il désirait sauvegarder la vie de ses subordonnés et de ses soldats, en même temps que de conserver le territoire à l'autorité du Mâhdi; bref, qu'il ne pouvait songer à quitter son poste avant qu'on ne lui ait donné un remplaçant, et qu'il attendait, pour agir, de nouvelles instructions.

En même temps, il concentrait ses garnisons, abandonnant les stations les plus lointaines, et prenait les dispositions nécessaires pour résister à une attaque qui semblait imminente.

En effet, à la fin de l'année 1884, les événements prirent soudain un caractère de gravité exceptionnelle, lorsque le bruit se répandit que des forces considérables, ayant à leur tête l'émir Karam-Allah en personne, marchaient sur la station d'Amadi, située sur la rivière Yéï, à cinq jours seulement de Lado.

La nouvelle était exacte. Amadi subit un siège en règle. Pendant dix-neuf jours, sa petite garnison, exclusivement composée de soldats nègres,

commandés par quelques officiers soudanais, résista héroïquement aux bandes arabes. A bout de ressources et incapable de tenir plus longtemps, ce qui restait de la vaillante petite troupe effectua alors une sortie victorieuse, parvint à franchir les lignes des assiégeants et à battre en retraite dans le Makraka. C'est à propos de ce fait d'armes, tout à l'honneur de la race noire, qu'Emin-pacha écrivit à son ami le révérend Robert Felkin, à Édimbourg :

« Depuis l'occupation du Bahr-el-Ghazâl par les Arabes — je ne dirai pas sa conquête, car ils ont obtenu cette province grâce à la trahison, — nous avons été vigoureusement attaqués et je ne sais comment vous donner une idée de l'admirable dévouement de mes troupes noires, pendant toute la durée d'une longue guerre, qui, pour elles au moins, ne présentait aucun avantage. Dépourvus des choses les plus nécessaires, pendant longtemps sans solde, mes hommes se battirent vaillamment, et quand à la fin la famine les affaiblit, quand après dix-neuf jours de souffrances et d'incroyables privations, leurs forces furent à bout ; quand le dernier lambeau de cuir de la dernière botte fut mangé, alors ils firent une trouée à travers les lignes ennemies et parvinrent à s'échapper.

« Ces braves soldats endurèrent toutes ces misères sans la moindre arrière-pensée, sans même l'espoir d'une récompense appréciable, simplement poussés par le sentiment de leur devoir et le désir de montrer leur valeur à leurs ennemis. Si j'ai jamais eu quelque doute à propos du nègre, l'histoire du siège d'Amadi m'a convaincu que la race noire n'est inférieure, en ce qui concerne la valeur et le courage, à aucune autre, et qu'en fait de dévouement et d'abnégation, elle est peut-être supérieure à beaucoup d'autres. Sans ordres émanant d'officiers capables, ces hommes accomplirent des miracles et il sera bien difficile au gouvernement égyptien de leur témoigner dignement sa gratitude. »

En présence des progrès des mâhdistes dans la partie nord-ouest de sa province et de l'imminence d'une attaque des forces de Karam-Allah sur Lado, Emin-bey, afin de faire face à l'invasion, ordonna une nouvelle concentration de ses forces sur le Nil, et décida le transfert du siège du gouvernement de Lado à Doufilé, où furent transportés également tous les fonctionnaires cophtes et égyptiens de l'administration, avec leurs familles, la comptabilité et les

archives. Emin y reçut un nouveau message de l'émir victorieux, lui annonçant sa prochaine arrivée devant Lado, en même temps que la copie d'une lettre du Mâhdi, datée de Khartoum, 28 janvier, et racontant, dans les termes suivants, à son lieutenant, la chute de la ville assiégée et la mort de Gordon, son défenseur :

Copie d'un ordre gracieux de notre seigneur le Mâhdi (qu'il soit béni) à son représentant Karam-Allah, émir du Bahr-el-Ghazâl et de l'Équateur.

« L'esclave dévoué de Dieu, Mohammed-el-Mâhdi, fils d'Abdallah, à son cher représentant Karam-Allah, fils du cheick Mohammed.

« Reçois tous mes saluts, et que la bénédiction du Dieu miséricordieux soit sur toi.

« Je te fais savoir que, selon la prédiction infaillible de Dieu et sa bonté immuable, la ville de Khartoum a été prise, à l'aide des vivants et des immortels, le lundi 26 janvier de l'année courante. Le matin de bonne heure, les troupes du Croyant se sont mises à l'œuvre et, dans leur confiance en Dieu, ont donné l'assaut; en moins d'une demi-heure les ennemis de Dieu furent vaincus : ils furent anéantis jusqu'au dernier, ainsi que leur forteresse.

« Quoique fortement préparés à se défendre, ils tombèrent à la première attaque et furent dispersés par la main du Seigneur. Ils cherchèrent alors leur salut dans la fuite,

pénétrant dans les cours et en fermant les portes. Notre armée les suivit, les passa au fil de l'épée, les acheva à coups de lance, de façon que les plaintes devinrent éclatantes, les pleurs augmentèrent et tous furent terrassés. Alors les croyants se rendirent maîtres des survivants qui avaient fermé les portes de crainte des coups, les firent prisonniers et les tuèrent. Et il ne resta plus des défenseurs de la ville que quelques femmes et quelques enfants.

« *L'ennemi de Dieu, Gordon, depuis si longtemps rebelle* et révolté, si souvent prévenu par nous et invité à se soumettre et à se remettre aux mains de Dieu, ne l'a pas voulu. Aussi a-t-il trouvé sa fin fatale et a-t-il récolté, avec douleur, ce qu'il avait semé d'erreurs : Dieu l'a envoyé en enfer, désormais son séjour.

« Et ainsi fut détruite la troupe des infidèles. Que Dieu, le Seigneur de la terre, en soit remercié !

« De nos alliés, dix moururent de la mort des croyants, *mais aucun autre ne fut blessé, ni contusionné* dans l'assaut. Ceci est une grâce divine. De Dieu vient la victoire. Nous nous sommes prosternés pour le remercier. Fais de même et reçois mes saluts.

« 12 Rebi Achir 1302. »

L'annonce de ces fatales nouvelles, que ne con*firmaient que trop la non-arrivée des steamers* de Khartoum, et les succès du lieutenant du Mâhdi, dans le sud, achevèrent de faire entre-

voir à Emin-pacha la terrible situation dans laquelle il se trouvait. La perte de la station d'Amadi, après toutes celles de Lupton-bey, et les nouvelles sommations que venait de lui adresser l'émir Karam-Allah, lui annoncèrent clairement que le moment était proche où, lui aussi, allait être sérieusement attaqué.

En apprenant que les Arabes, continuant leur marche vers le sud, s'avançaient vers la station de Rémio, Emin, redoutant pour la petite garnison de ce poste le sort de celle d'Amadi, résolut de se porter à sa défense. Rémio est également situé près de la rivière Yéï, au nord-ouest de Doufilé.

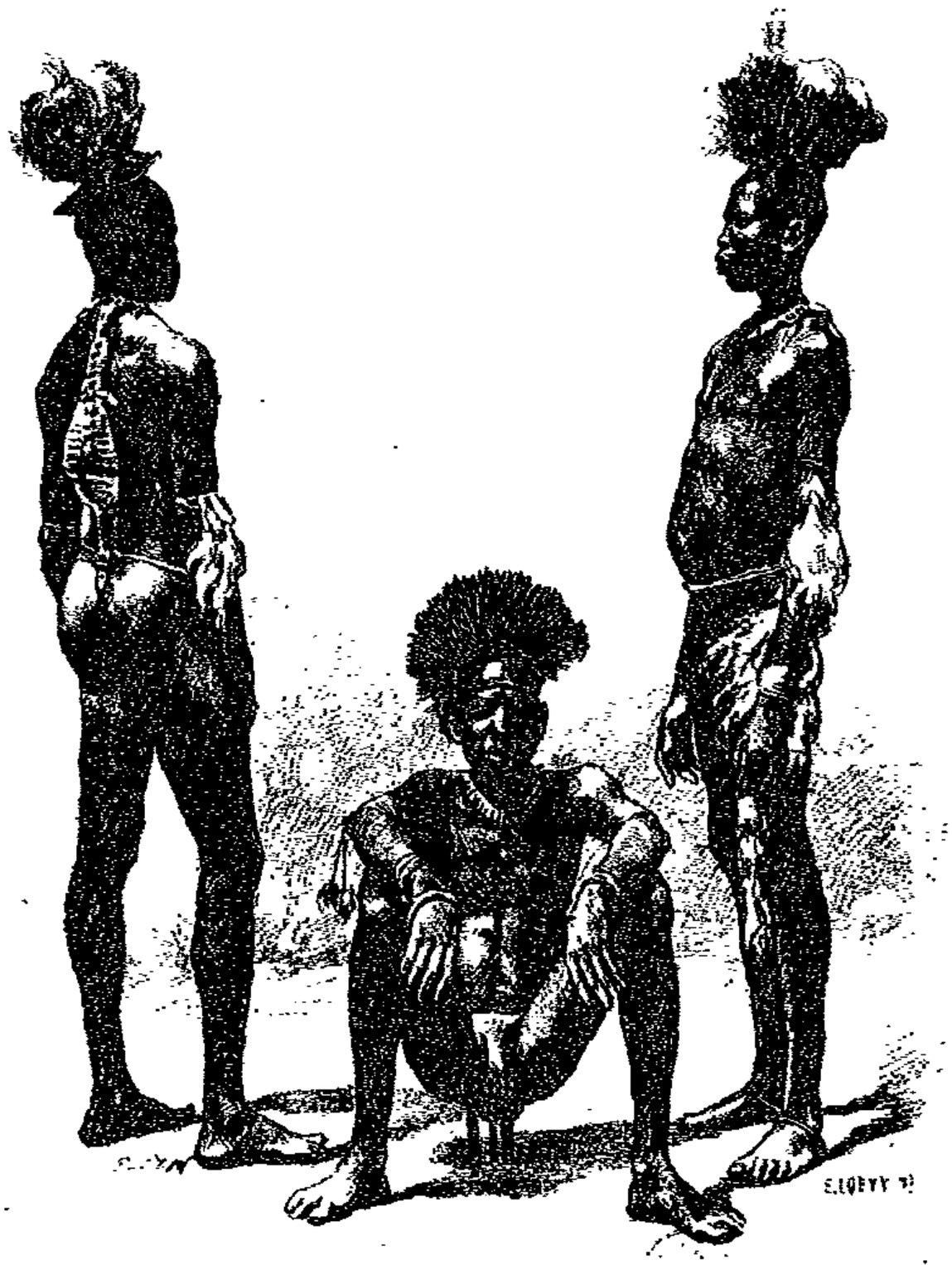
A la tête de quelques bataillons, il arriva au mois d'avril à la station, y attendit les Arabes, et, avec le concours des guerriers Mombouttou alliés, leur infligea une sanglante défaite, qui les rejeta vers le nord, écartant momentanément tout péril des stations situées sur le Nil.

Est-ce cette victoire des troupes égyptiennes qui, finalement, délivra les provinces équatoriales des bandes de Karam-Allah?... Est-ce le Mâhdi qui, effrayé par la présence de l'expédition anglaise près de Khartoum, rappela celui-ci?... On ne le sait; mais Lado, qui s'attendait d'un jour à l'autre à voir

apparaître les rebelles devant ses palissades, ne fut pas troublé, et bientôt l'on apprit que les Arabes avaient repris, à marches forcées, la route du Kordofan.

Néanmoins, afin d'éviter toute nouvelle surprise, Emin-bey ordonna une troisième concentration de ses forces sur le Nil même; il fit évacuer les dernières stations, situées à l'ouest, dans le Makraka et transporta plus loin encore, à Wadelaï, la plus méridionale de ses stations sur le fleuve, le siège de son administration et ses dernières réserves de munitions de guerre.

De plus, depuis l'annonce de la chute de Khartoum, tout espoir de secours par le nord étant désormais enlevé, il tourna ses regards et ses espérances vers Zanzibar, et Junker se rendit dans le sud, afin de chercher à établir des rapports avec la côte. Le docteur remonta le Nil de Doufilé à Méchra et passa chez Anfina, chef des Lango, sur le Nil Somerset, ami et allié fidèle d'Emin, d'où il s'efforça d'entrer en correspondance avec l'Ouganda. Mais ce fut en vain. Comme la voie du nord, la voie du sud était fermée, non seulement aux blancs, mais à leurs courriers et à leurs nouvelles. Désormais Emin-bey, isolé du restant du monde, ne



GUERRIERS BARI.

D'après une photographie de M. R. Buchta

pouvait plus compter que sur lui-même et sur la fidélité et la vaillance de ses hommes pour faire face aux événements.

Lorsqu'au mois de novembre 1885, après dix mois de séjour infructueux chez les Lango, à la résidence d'Anfina et à l'ancien poste égyptien de Fauwera, le docteur Junker rentra à Wadelaï, la situation était la suivante :

La province, délivrée depuis environ six mois de la présence des mâdhistes, était relativement tranquille. Du côté des indigènes la situation était satisfaisante. Seuls, les Bàri avaient tenté un mouvement de soulèvement, que la garnison de Lado avait aussitôt réprimé.

Les troupes régulières dont Emin disposait s'élevaient à environ 1,500 hommes, armés de fusils Remington, tous soldats noirs, à l'exception d'une quarantaine de soldats égyptiens, plus particulièrement préposés au service de l'artillerie. Elles étaient commandées par dix officiers égyptiens et quinze Soudanais, et continuaient à faire leur devoir.

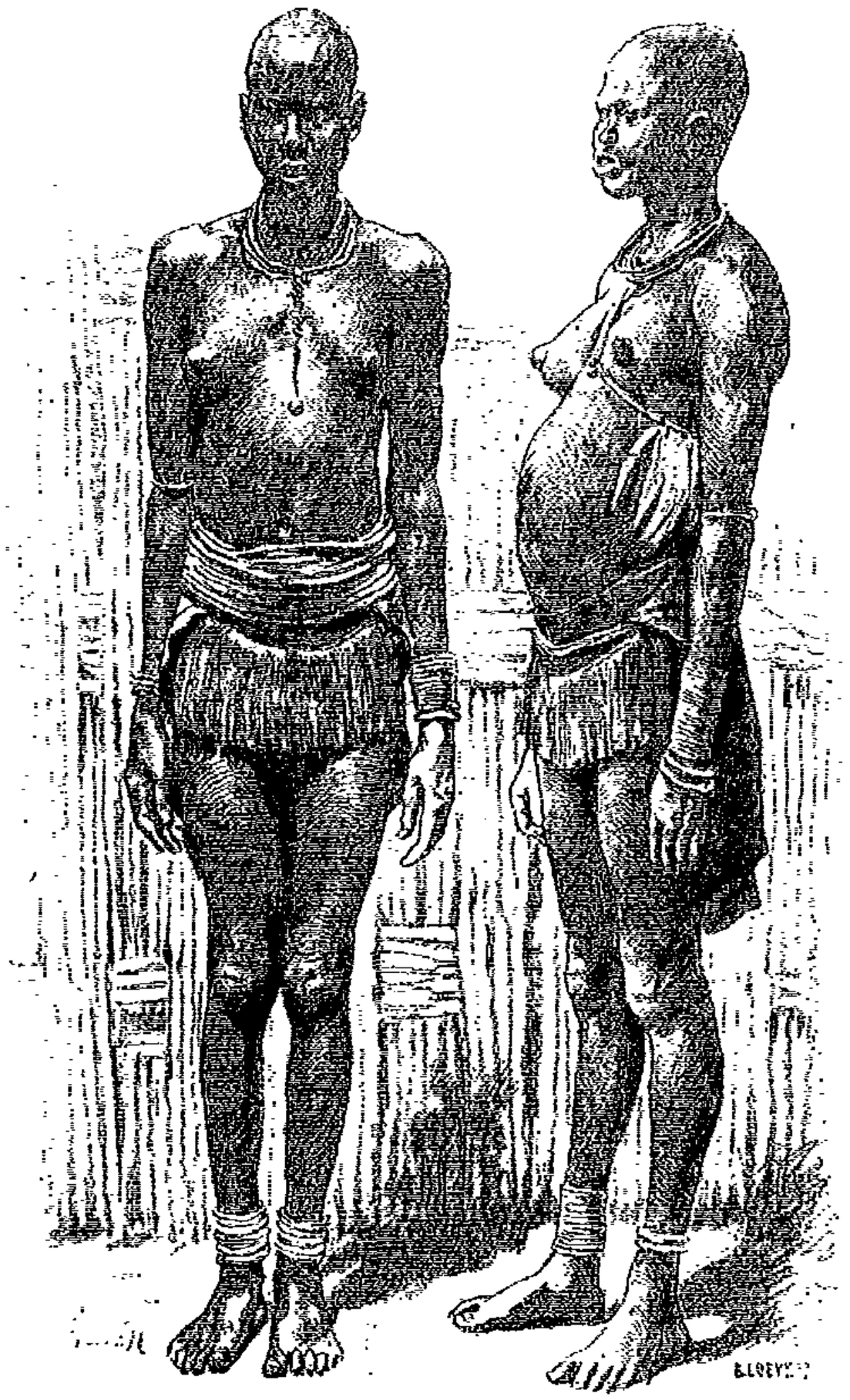
« Malgré leur dénuement complet, a écrit Emin-pacha, sans appointements et presque sans vêtements, ces soldats continuent leur service et

obéissent. C'est beaucoup plus qu'on ne pouvait en espérer. »

Ces quinze cents soldats, divisés en garnisons de cent à deux cents hommes, occupaient dix stations; neuf sur les bords du Nil même : à Lado, Redjaf, Bedden, Kirri, Mouggi, Laboré, Chor-Ajou, Doufilé et Wadelaï; la dixième, à Fatiko, dans l'intérieur du pays des Choûli, sur la route de Doufilé à Mrouli[1]. Sur le Nil, les deux steamers, le *Nyassa* et le *Khédive,* transportés sur le haut fleuve à l'époque du premier gouvernement de Gordon, assuraient les communications entre ces différents postes et, à l'occasion, pouvaient coopérer à leur défense. Quant aux fonctionnaires égyptiens et cophtes, leur nombre pouvait être estimé à deux cents. Si, ensuite, on comptait, en moyenne, pour chaque personne, fonctionnaires, officiers ou soldats, trois ou quatre femmes, enfants ou esclaves, on arrivait à un chiffre total d'au moins huit mille âmes, constituant ce que les journaux anglais appellent le *peuple d'Emin-pacha.*

La grande difficulté de la situation pendant ces

1. Depuis lors, cinq autres stations ont été réoccupées. Ce sont celles de *Makraka-Sugaïre* et de *Ouandi,* dans le Makraka, de *Mahaggi,* sur le lac Albert, de *Faloro* et de *Fadibek,* dans l'intérieur, à l'est du Nil.



FEMMES BARI.

D'après une photographie de M. R. Buchta.

deux dernières années n'a pas été de veiller à la défense de ce peuple, le pays ayant joui d'une paix complète. « Depuis la retraite de Karam-Allah, écrit en effet Emin, et la dispersion de ses troupes par les indigènes sur la frontière du Kordofan, la paix la plus profonde a régné ici. J'ajouterai même que la guerre a eu cet excellent résultat de nettoyer toute la province du Bahr-el-Ghazâl des chasseurs d'esclaves. »

Les difficultés ont eu surtout pour cause le manque absolu de marchandises d'échange et d'approvisionnements, la crainte d'être bientôt à court de munitions de guerre, l'impossibilité absolue dans laquelle se trouvaient les trois prisonniers du Soudan de communiquer avec l'Europe, de lui faire connaître leur situation critique.

« Nous avons passé par des épreuves terribles, écrit Emin; mais heureusement que le vieux proverbe : « Le malheur est la mère de l'invention » est toujours vrai. Aujourd'hui nous pouvons être fiers de la façon dont nous nous sommes tirés d'affaire, seuls, alors que nous étions privés de tout secours venant de l'extérieur. Toutes nos stations sont activement occupées par les travaux agricoles. Nous avons cultivé le coton, appris à filer et à tis-

ser : je vous envoie, à titre d'échantillon, un joli mouchoir de notre fabrication.

« Nous avons aussi introduit ici l'art de la cordonnerie : vous seriez étonné de voir les résultats auxquels nous arrivons. Nous fabriquons notre savon avec de la graisse et des cendres, nos bougies avec de la cire; une graine d'hibiscus remplace le café et nous nous sucrons avec du miel; j'oublie de vous dire que nous avons aussi obtenu dans nos jardins un tabac splendide. Personnellement, je suis seulement privé de livres et de journaux, et aussi de quelques produits pour mes préparations scientifiques. »

C'est un fait très remarquable et qui mérite d'être signalé, qu'Emin-pacha, même aux moments les plus difficiles, ne perdit jamais de vue les intérêts de la science. Les différentes lettres qu'il a adressées à MM. Schweinfurth, Junker, Felkin, Hassenstein, Behm, Allen et autres de ses amis disent toutes, au milieu des détails qu'elles fournissent concernant les événements dont sa province a été le théâtre, les peines qu'il n'a cessé de se donner pour rendre son long séjour forcé au centre de l'Afrique, fructueux au point de vue scientifique.

A feu le docteur Behm, de Gotha, il annonce que les Nouërs, les Agar et les Denka viennent de se soulever, que la répression sera une besogne longue et pénible, et aussitôt il ajoute : « Mon séjour dans le pays des Mombouttou m'a parfaitement satisfait. J'ai beaucoup travaillé, collectionné une grande quantité de notes intéressantes avec beaucoup de nouveautés, formé un vocabulaire et tâché de me rendre aussi utile que possible. L'idée que vous m'avez suggérée de dresser une carte ethnographique de la contrée me poursuit toujours. J'ai déjà réuni, relativement à ce travail, un commencement d'exemples de dialectes... »

Au docteur Schweinfurth, il écrit plus tard :

« Grâce aux nombreux journaux qui viennent de me parvenir par la voie de l'Ouganda, je suis maintenant en possession d'une grande provision de papier et je vais recommencer de suite la préparation des herbiers que je vous ai promis. »

Et au révérend Robert Felkin :

« Je n'ai pas oublié le professeur Flower; j'ai collectionné à son intention plusieurs crânes humains, ainsi que des crânes de chimpanzés, des squelettes d'animaux et d'Akkas... J'ai réuni aussi

pour le docteur *** une collection de coquillages du lac Albert. »

Ainsi vécurent pendant trois ans, au milieu de soucis et d'incessantes inquiétudes, de travaux multiples et de préoccupations de toute nature, les trois Européens que le hasard des circonstances avait *réunis et tenait bloqués sur le haut Nil.*

Après avoir résisté, les armes à la main, aux attaques des Arabes et réprimé les révoltes des indigènes, ils s'efforcèrent de faire face aux difficultés extraordinaires d'une situation exceptionnelle par l'exploitation des ressources naturelles du pays. Privés de tout, ils surent néanmoins pourvoir à la subsistance, à l'habillement et à l'entretien des dix mille hommes, femmes et enfants dont ils étaient devenus les bienfaisants génies; puis ils songèrent à rentrer en relation avec l'Europe, dont ils étaientt sans nouvelles depuis le mois d'avril 1883 et dont ils se croyaient oubliés. Dans le courant du mois de décembre 1885, il fut donc décidé que, tandis que le capitaine Casati continuerait à seconder Emin-pacha sur le Nil, particulièrement dans ses rapports avec les peuplades voisines, le docteur Junker chercherait, lui, à gagner Zanzibar, en tra-

versant l'Ounyoro et l'Ouganda. La tentative était périlleuse; mais, à tout considérer, un blanc, accompagné d'une faible escorte, avait plus de chance d'y réussir qu'une importante expédition armée, qui ne manquerait certes pas d'éveiller la méfiance et la crainte des chefs indigènes.

Quant à un exode en masse de tous les fonctionnaires et soldats, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs, constituant ensemble, au nombre de huit mille, la population de Wadelaï, de Lado et des autres stations, il n'y avait pas à y songer. Au nord, la route était barrée par le Mâhdi et ses hordes victorieuses de Gordon; au sud et à l'ouest, s'étendaient les territoires inconnus arrosés par l'Ouellé et le haut Congo, et où Emin, privé depuis trois ans de nouvelles d'Europe, ne pouvait supposer des progrès aussi imposants que ceux réalisés par l'entreprise civilisatrice du roi des Belges; enfin à l'est, se trouvait l'Ouganda, dont le chef sanguinaire, le puissant Mouanga, n'était nullement disposé à permettre le passage d'étrangers en armes.

Avec des munitions insuffisantes, sans étoffes, sans approvisionnements, Emin ne pouvait songer à entreprendre, dans l'Afrique inconnue et sau-

vage, une nouvelle « Retraite des Dix Mille », à travers un pays privé de voies de communication, présentant alternativement de grands espaces déserts et des territoires peuplés de tribus hostiles. Tenter pareille aventure eût été courir bénévolement à un désastre complet. Avant d'avoir parcouru le quart du chemin pour arriver à la côte, plus de la moitié de son monde aurait déjà succombé aux fatigues, à la misère, aux maladies, aux privations, serait tombée sous les coups d'ennemis perfides et nombreux.

Quant à profiter pour lui seul de la facilité de s'échapper, le gouverneur que Gordon avait placé à la tête de la province de l'Équateur n'y a pas songé une seule fois, on peut l'affirmer. Il ne croyait pas plus pouvoir abandonner les hommes dont il avait reçu le commandement et qui, dans les moments les plus pénibles, l'avaient toujours si fidèlement secondé, qu'il n'était, au surplus, disposé à quitter le pays dont il avait accepté la garde « pour le progrès et la civilisation ».

« Je m'efforcerai, a-t-il écrit un jour à M. Robert Felkin, de conduire à bonne fin l'œuvre que Gordon a payée de son sang; je le ferai, sinon avec son énergie et son génie, toutefois conformément à

ses instructions et à ses idées. Lorsque mon chef regretté me confia le gouvernement de cette province, il m'écrivit : *Je vous nomme pour la cause de la civilisation et du progrès.* J'ai fait de mon mieux jusqu'ici pour justifier la confiance qui m'a été témoignée. Le fait de m'être maintenu ici, avec une poignée d'hommes, au milieu de milliers d'indigènes, prouve que j'ai réussi dans une certaine mesure et aussi que j'ai acquis la confiance des indigènes.

« Je suis au Soudan le seul et dernier représentant de l'état-major de Gordon. Il est, par conséquent, de mon strict devoir de poursuivre la voie qu'il m'a indiquée. Un brillant avenir est, du reste, réservé à ces contrées : tôt ou tard, leurs populations entreront dans le cercle, toujours s'élargissant, du monde civilisé. »

En résumé, ce qu'Emin espérait et attendait, c'était moins un chemin libre pour s'échapper que des secours en munitions et en approvisionnements pour poursuivre son œuvre, qu'une route ouverte pour rétablir ses relations avec l'Europe. Ce qu'il voulait qu'on sût, c'était moins qu'il existait encore, que le vif désir qui l'animait de poursuivre

le bon combat sur le terrain où il s'était maintenu debout et libre.

Au péril de sa vie, Junker se chargea d'aller faire connaître cette situation à l'Europe, qui l'ignorait, et de plaider devant le monde civilisé la cause d'Emin et du Soudan équatorial.

CHAPITRE VI

LE VOYAGE DE RETOUR DU DOCTEUR JUNKER DE WADELAÏ A ZANZIBAR

Départ de Wadelaï. — Le Bahr-el-Gébel et le lac Albert. — Les salines de Kibiro. — L'Ounyoro. — Le roi Kabréga. — Mohamed-Biri. — La correspondance de M. Mackay. — Dans les marches de l'Ounyoro. — Arrivée à Roubaga. — L'Ouganda et ses habitants. — Les rois Mtésa et Mouanga. — L'assassinat de l'évêque Hannington. — Emin-pacha secouru. — La traversée du lac Victoria. — Arrivée à la mission de Msalala. — Appel à l'Europe. — Arrivée à Zanzibar.

C'est le 2 janvier 1886 que le docteur Junker quitta Wadelaï, à bord de l'un des deux vapeurs de la station et en compagnie du médecin égyptien Vita Hassan, qui se rendait dans l'Ounyoro.

Les voyageurs remontèrent le Nil, qui, dans cette partie de son cours, est désigné sous le nom de Bahr-el-Gebel. Le fleuve s'y élargit jusqu'à avoir environ quatre kilomètres d'une rive à l'autre. Jusqu'au lac Albert, aucun rapide ne barre la navigation, rendue difficile, seulement, par de nombreuses

petites îles de roseaux et de papyrus, et des bas-fonds où gîtent les hippopotames.

La rive occidentale est bordée d'une chaîne de montagnes couverte de bois clairsemés. La rive orientale, plus plate, présente des savanes parsemées d'arbres. Partout, on aperçoit de grandes troupes d'antilopes et d'éléphants qui, le soir, viennent s'abreuver au bord de l'eau.

Le principal district de la rive occidentale est celui de Fanigoro, résidence du chef Okello. De ce côté du fleuve, les populations appartiennent à la tribu des Alouri. Sur la rive opposée, où l'on voit également de nombreuses habitations, le pays appartient à la nation des Choûli.

A peu de distance au sud de Fanigoro, on arrive à la pointe nord du lac Albert (Mvoutan-Nzigé), découvert par Samuel Baker, le 14 mars 1864, dont Gessi-pacha fit, pour la première fois, la circumnavigation, en mars et avril 1876, et qui, depuis cette époque, a été l'objet de plusieurs explorations de la part de Mason-bey et d'Emin-pacha. Le lac Albert reçoit, à son extrémité nord-est, le *Nil Somerset*, qui lui amène le trop-plein des eaux du lac Victoria, et à son extrémité méridionale, le fleuve *Kakibbi*, récemment exploré par Emin-pacha.

Le docteur Junker et son compagnon, après quelques jours de navigation, abordèrent la rive orientale du lac, dans la baie de Kibiro, où trois grands villages, ayant pour chef Kagoro, sont bâtis immédiatement au pied des montagnes. Kibiro est la station centrale du commerce dans cette région. La seule industrie des habitants est l'extraction et la préparation du sel, qui est écoulé, non seulement dans tout l'Ounyoro, mais aussi à l'est, dans l'Ouganda, et à l'ouest, dans l'Alouri. Le centre principal de l'exploitation et de la fabrication se trouve à quelques minutes des villages, au milieu de gorges et de ravins travaillés par les forces vives de la nature. Des blocs de pierre, des masses de débris y sont entassés dans un désordre fantastique. Des quantités de petites sources percent le sol surchauffé; de nombreux jets de vapeur s'échappent de toutes parts. L'eau chaude est amenée de toutes les directions dans des conduits soutenus par des pierres. Dans cet étrange milieu, les femmes et les enfants de Kiribo travaillent à rassembler en tas le sol salin, à en remplir des paniers et à le mélanger d'eau, à faire filtrer cette boue et, finalement, à en recueillir un sel pur et blanc, qui est ensuite divisé en portions cylindriques et empaqueté dans des feuilles de ba-

naniers séchées. Ces salines constituent un des districts les plus riches du pays.

Débarqués à Kibiro, les docteurs Junker et Vita-Hassan se mirent en marche dans la direction de l'est, pour atteindre la résidence de Kabréga, roi de l'Ounyoro. Immédiatement au-dessus des villages s'élèvent une suite de terrasses, que dominent deux pics isolés, le Rougoï et le Kjenté. Des sentiers escarpés mènent, entre ces deux montagnes, à la capitale du chef. On monte parmi des blocs de pierre et des rocs aigus. Les différentes terrasses s'élèvent l'une au-dessus de l'autre comme des bastions; chacune d'elles est couronnée d'une plate-forme couverte d'herbe, où les arbres sont excessivement rares.

Les voyageurs mirent dix heures à parvenir à la résidence du roi de l'Ounyoro, située à l'est de la petite rivière Kjahi, affluent du lac Albert.

La capitale, dans ces pays sauvages, change suivant le caprice du souverain. En 1872, lors de l'expédition de Baker, c'était Masindi. Cinq ans plus tard, lors de la première visite d'Emin-pacha, la cour s'était transportée à Nyamoga. Actuellement, c'est Giuaïa qui est la résidence.

LE DOCTEUR JUNKER.

L'Ounyoro est l'un des plus importants royaumes indigènes situés dans la région des grands lacs. Il comprend les territoires situés au sud du Nil Somerset, le long de la rive occidentale du lac Albert. C'est un pays de plaines, parsemées de marécages et de forêts d'acacias. Les bananes, préparées de diverses manières, sont la base de la nourriture. C'est la récolte sur laquelle les indigènes comptent le plus. On y rencontre de beaux pâturages et le bétail y est abondant, de même que les antilopes et les éléphants.

Les habitants sont très adroits dans leurs transactions commerciales, qui sont actives. Contrairement aux indigènes des tribus du Nil proprement dit, tous ceux de l'Ounyoro sont vêtus. Les femmes du district de Lango sont les plus belles et les mieux proportionnées de toute la région des hauts plateaux.

Ce sont Speke et Grant qui, les premiers parmi les explorateurs européens, pénétrèrent, en 1863, dans l'Ounyoro, où ils résidèrent pendant quelques semaines à la cour de l'astucieux roi Kamrâsi, dont Samuel Baker, une année plus tard, eut fort à se plaindre.

En 1872, le même voyageur, chargé par le khé-

dive d'annexer l'Ounyoro aux possessions du Soudan égyptien, revint dans le pays, où il trouva le trône occupé par Kabréga, fils de Kamrâsi, le même qui est devenu depuis l'ami et l'allié d'Emin-pacha et chez lequel Junker trouva aide et protection.

Les rapports diffèrent néanmoins sur ce jeune chef, dont le nom a été souvent cité dans les dépêches et les lettres de ces derniers temps. Voici le portrait qu'en a donné Samuel Baker, à la suite de la visite qu'il lui fit au mois d'avril 1872 :

« Le 26 avril, écrit-il, j'ai fait ma visite officielle à Kabréga, mes officiers et soldats en grand uniforme et musique en tête.

« Je le trouvai dans son divan, grande hutte bien construite, tendue de cotonnades imprimées, de qualité inférieure, venues par la voie de Zanzibar. Kabréga était vêtu d'une étoffe d'écorce striée de noir. Ce fils de Kamrâsi, le seizième roi de l'Ounyoro, le descendant des conquérants Gallas, est un rustre de vingt ans, gauche, désagréable, se considérant comme un grand monarque, poltron, cruel, rusé et perfide au suprême degré.

« Sa taille atteint presque 1m,80 et sa peau est d'une nuance très claire. Il a les yeux grands, mais trop proéminents, le front bas, les pommettes sail-

lantes, la bouche largement fendue, de longues dents d'une blancheur d'ivoire et de fort belles mains dont les ongles sont propres et bien coupés, comme ceux de ses pieds. Il porte des sandales en cuir brut de buffle proprement façonnées et enroulées sur les bords. »

Certes, ce portrait au point de vue moral n'est guère flatteur. Mais tel n'est pas, heureusement pour le modèle, l'avis de Junker, qui vient de revoir le chef quatorze ans après Baker, alors qu'il avait, par conséquent, trente-quatre ans, et qui déclare « qu'il a produit sur lui une impression très agréable et lui a paru avoir un caractère très doux ».

Dans ces dernières années Kabréga s'est montré l'ami des Européens et a fait, à différentes reprises, ce qui était en son pouvoir pour aider Emin-pacha, auquel, aux plus forts moments de crise, il a cédé de petites cargaisons d'étoffe, en même temps qu'il cherchait à faire parvenir sa correspondance à la côte. Cependant Casati, qui depuis près d'un an réside à Giuaïa, paraît n'avoir, comme Baker, qu'une confiance médiocre en Kabréga, « Kabréga, écrit-il à la date du 2 mai 1887, à M. Camperio, ne dissimule pas ses mauvaises intentions; sur ses lèvres on ne trouve que mensonges.

Je tiens ferme, néanmoins, et je n'abandonne pas ma mission, bien qu'Emin-bey m'y engage continuellement. Si je pars d'ici, le chemin se ferme derrière nous et, malheureusement, nous n'avons pas pour le moment d'autre porte de sortie. »

Des trafiquants arabes sont établis chez Kabréga, depuis plusieurs années; mais Junker ne réussit pas à se mettre en relation avec eux, parce qu'ils craignaient de se compromettre en secondant ses projets. Néanmoins, il reçut un jour une lettre écrite en français de l'un d'eux, un certain Mohamed-Biri, avec lequel il eut, par la suite, une entrevue secrète.

Ce Mohamed n'était autre qu'un ancien serviteur de la station belge de Karéma, qui avait suivi, sur les bords du lac Tanganîka, le capitaine Ramaeckers. Après la mort de cet officier, il avait regagné la côte et, pour le moment, il trafiquait, à la recherche de l'ivoire, dans les contrées voisines des grands lacs. Il mit le docteur au courant des derniers événements du Soudan, de l'abandon du pays par les troupes anglaises, ainsi que de la situation dans le royaume d'Ouganda, où résidaient encore quelques missionnaires.

Cette dernière nouvelle ranima le courage du doc-

teur, qui écrivit aussi aux missionnaires d'Ouganda, mais qui ne parvint qu'à grand'peine à entrer en correspondance avec eux. Ce ne fut qu'après une anxieuse attente de six semaines qu'il reçut enfin, à la fin de février, du révérend Mackay, chef de la mission anglaise, un courrier lui apportant à la fois des nouvelles d'Europe, d'Égypte et de Zanzibar. « Le jour de l'arrivée de ce courrier, écrit Junker, fut pour moi un véritable jour de fête. » On le croira sans peine. C'étaient les premières communications que le voyageur recevait du monde civilisé depuis trois ans! M. Mackay lui confirmait, en les précisant, les nouvelles désastreuses concernant le Soudan; il lui dépeignait la situation critique des missionnaires dans l'Ouganda, depuis le meurtre de l'évêque Hannington, assassiné sous l'instigation du roi Mouanga, le 31 octobre 1885; il lui apprenait qu'une expédition de secours, partie le mois d'août de la côte de Zanzibar sous la direction du docteur Fischer, n'avait pas été autorisée à traverser l'Ouganda et avait dû rebrousser chemin; il lui conseillait, en ce qui le concernait personnellement, d'user de patience et de la plus grande prudence et de ne pas s'aventurer, pour le moment, dans le pays du sanguinaire Mouanga, la vie des

Européens y étant dans un perpétuel danger; enfin, il lui transmettait, à l'adresse d'Emin-bey, trois lettres : une de Nubar-pacha, le chef du cabinet égyptien qui prescrivait au gouverneur l'abandon de la province de l'Équateur; une de sir John Kirk, le consul anglais à Zanzibar, et une autre du sultan Saïd-Bargash.

Les trois mois qui suivirent furent des plus pénibles pour le voyageur. Se conformant aux conseils du révérend Mackay, il écrivit à Mouanga pour obtenir l'autorisation de traverser son royaume. Là seulement, il pouvait espérer trouver à acheter des marchandises pour ravitailler immédiatement Emin, ainsi que les moyens de gagner la côte. En attendant une réponse à son message, il se rapprocha des frontières de l'Ouganda. En route, il fit une chute malheureuse dans laquelle il se blessa grièvement. Dans cette situation critique, il fut abandonné par ses porteurs, au moment même où de nouvelles hostilités éclataient entre les deux pays.

La guerre règne, pour ainsi dire, en permanence entre les royaumes voisins d'Ounyoro et d'Ouganda, que séparent seulement des districts inhabités, sans cesse parcourus par des bandes de guerriers et aussi

de maraudeurs et de pillards, car cette région intermédiaire est la voie naturelle et habituelle des caravanes. C'est par là que passent les *trafiquants* indigènes et arabes qui, du Victoria, se rendent à l'Albert-Nyanza et au Soudan, *et vice versâ*; mais ils ne franchissent cette région que sous la protection d'une escorte armée ,choisissant d'ordinaire la nuit pour leurs étapes, tant le pays est dangereux.

C'est par là que dut passer le docteur Junker. Après mille périls, dont il échappa comme par miracle, il reçut enfin l'autorisation de franchir la frontière et, dans le courant du mois de mars, il arrriva à Roubaga, la capitale du roi Mouanga.

. . . . . .

Le royaume d'Ouganda est le mieux connu des grands États situés dans le bassin du lac Victoria, dont il occupe les rivages nord et nord-ouest. Sa superficie est évaluée à 50,000 kilomètres carrés. C'est, d'après tous les voyageurs qui l'ont visité, l'un des plus beaux pays de l'Afrique équatoriale. Le sol de la région du littoral lacustre, surtout, est d'une merveilleuse fertilité. Les forêts y sont épaisses et fournies d'arbres de haute futaie; derrière les forêts s'élèvent des plateaux qui conviennent à l'élevage du bétail et au sommet desquels le

bananier et le figuier croissent avec la même vigueur qu'au bord du lac. Plus à l'ouest, le terrain perd son revêtement de bois et de prairies et s'élève successivement en collines grandioses, en montagnes d'un type saisissant, coupées par des vallées profondes, où rugissent des torrents et des cataractes.

Le premier chef de l'Ouganda qui ait reçu la visite des Européens est le célèbre Mtésa, dont Speke, Chaillé-Long, Stanley, Linant de Bellefond et plusieurs autres explorateurs nous ont laissé le portrait. Mtésa accueillit toujours avec empressement les blancs qui se présentaient dans sa capitale et, en 1880, il se décida même à envoyer une ambassade en Europe.

Stanley, qui, en 1874, a passé plusieurs semaines à la cour du potentat noir, a donné dans la relation de son voyage une idée singulièment grandiose de l'Ouganda, de son souverain et de sa puissance militaire. Il décrit, notamment, une revue de l'armée ougandienne, à laquelle il assista et où il compta, réunis à l'occasion d'une expédition contre les Vouavouma, cent cinquante mille guerriers. La garde du corps, forte de six cents hommes d'élite, était, déjà à cette époque, armée de fusils. Avec

l'armée, défila devant l'explorateur et sa troupe le harem du grand chef, réunissant plus de cinq mille femmes, concubines et servantes. Il n'est pas inutile de rappeler à ce propos que, dans le centre de l'Afrique, aussi bien sur les bords du haut Nil que sur ceux du Congo, avoir beaucoup de femmes est l'indice d'une grande fortune, chacune d'elles ayant une valeur commerciale et pouvant, à un moment donné, être échangée contre des marchandises de toutes sortes : bétail, étoffes, fusils, perles, etc.

L'armée de mer de Mtésa n'était pas moins imposante que son armée de terre. Sur le lac, elle comptait deux cent trente canots de guerre de toutes dimensions, le plus long mesurant vingt mètres et étant monté par soixante-quatre pagayeurs. La force navale pouvait être estimée à huit mille hommes.

On a émis des doutes sur la réalité de ces chiffres; mais si l'on admet, avec les missionnaires Wilson et Felkin, qui ont résidé dans le pays, que la population de l'Ouganda proprement dit s'élève à cinq millions d'habitants; s'il est vrai que tous les hommes valides sont exercés au maniement des armes et doivent répondre au premier appel de leurs chefs, on doit reconnaître que la réunion, en temps

de guerre, de cent cinquante mille hommes, reste dans le domaine des choses possibles.

Quoi qu'il en soit, tous les voyageurs sont d'accord pour reconnaître que l'Ouganda est de tous les États africains le plus avancé en matière d'organisation, celui dont l'évolution intérieure a été la plus rapide depuis que Speke et Grant ont pénétré dans cette région, en 1862.

Le sol y est de la plus grande fertilité ; ses productions sont riches et variées ; le climat est égal et relativement salubre ; la population d'une grande densité et la race qui la compose forte, intelligente, et singulièrement disposée à se laisser influencer par les progrès du dehors, par la civilisation arabe ou européenne. Les Arabes de Zanzibar, de même que les missions chrétiennes anglaises et françaises, font, du reste, les plus grands efforts pour y exercer leur influence et la faire prédominer. L'islamisme y fait des progrès.

La civilisation arabe a déjà, en moins de vingt ans, modifié du tout au tout le costume national, qui, lors de la visite de Speke, se réduisait à peu de chose. Aujourd'hui, les Ouganda s'habillent de la tête aux pieds, de même, du reste, que les Ounyoro ; les vêtements arabes remplacent graduellement l'an-

cien *mbougon* d'écorce ; même les indigènes pauvres sont vêtus du haïk, de la chemise, de la ceinture et du caftan, se couvrent la tête du tarbouche.

A la mort de Mtésa, arrivée en 1885, son fils Mouanga lui succéda. C'est lui qui règne en ce moment.

A peine au pouvoir, le nouveau roi se prit d'inquiétude pour le maintien de son autorité et redouta, pour l'indépendance de l'Ouganda, les progrès des Européens sur le lac Victoria. Chaque nouvelle arrivée de missionnaires, chaque nouvelle exploration et surtout, paraît-il, les manifestations militaires et les annexions allemandes dans le Zanguebar, le rendirent inquiet et soupçonneux. Ces craintes finirent par rendre la position des missionnaires anglais et français établis à Roubaga extrêmement périlleuse. Mouanga finit même — tant sa frayeur était grande de voir les blancs venir « manger ses États » — par ordonner des massacres et alla jusqu'à faire assassiner l'évêque anglais Hannington, qui s'était aventuré dans l'Ouganda, avec le projet de s'y établir. Des cinquante hommes qui composaient la caravane de l'infortuné missionnaire, quatre seulement réussirent à s'échapper.

Junker n'était parvenu qu'à grand'peine à obte-

nir l'entrée du pays; il lui fallut ensuite agir avec une extrême prudence, pendant les six semaines qu'il résida à la capitale du chef. Il réussit néanmoins, grâce à sa patience et à l'intervention du missionnaire Mackay, à acheter pour le compte d'Emin-pacha une cargaison d'étoffes d'une valeur de deux mille tallaris, que Mohamed-Biri, le trafiquant arabe rencontré quatre mois auparavant dans l'Ounyoro, s'engagea à transporter à Wadelaï, mission qu'il remplit fidèlement, à la plus grande joie d'Emin et de ses gens, qui, depuis longtemps déjà, étaient dénués de tout et réduits, pour se vêtir, à recourir aux peaux de bêtes.

Après avoir ainsi pensé à ceux qu'il avait laissés en arrière et paré au plus pressé, Junker songea à poursuivre sa route vers Zanzibar : le 22 juillet, il s'embarqua à bord d'une barque que la mission lui avait procurée et commença la traversée du lac Victoria.

Le grand Nyanza, auquel le capitaine Speke, qui le découvrit le 4 août 1858, donna le nom de sa souveraine, est le plus vaste bassin lacustre du continent africain. Il mesure 66,500 kilomètres carrés, c'est-à-dire plus de deux fois la superficie de la

Belgique. Parmi les lacs du monde entier, il n'est dépassé que par le lac Supérieur du Canada. De nombreuses îles côtières parsèment son immense nappe d'eau. L'archipel le plus considérable est situé dans la partie nord-ouest; il est désigné sous le nom de Sessé et se compose de plus de deux cent cinquante îles et îlots, présentant de superbes paysages.

Les tempêtes et les trombes sont fréquentes sur le lac. Contrarié par des vents contraires et de violentes bourrasques qui l'obligèrent plus d'une fois à chercher asile dans les îles, le Dr Junker mit vingt-six jours à en faire la traversée. Ce n'est que le 16 août qu'il atteignit son extrémité méridionale près du village de M'salala, où les missionnaires anglais et français, qui y ont des établissements, s'empressèrent de lui offrir l'hospitalité et les moyens de continuer sa route pédestre vers la côte.

C'est de M'salala que le voyageur, échappé des incertitudes et des périls de la barbarie, écrivit à son ami le docteur Schweinfurth la lettre suivante, qui reflète si bien l'émotion dont son cœur devait être rempli au moment de la délivrance, après de longues semaines passées à la cour sauvage de l'assas-

sin de l'évêque Hannington et en songeant aux amis qu'il avait laissés derrière lui, au milieu de dangers de toute nature et auxquels tant d'épreuves supportées en commun l'avaient étroitement lié.

A Monsieur le docteur Georges Schweinfurth,
au Caire.

M'salala, mission anglaise, extrémité sud du lac Victoria, le 16 avril 1886.

Cher ami,

Échappé des griffes de Mouanga d'Ouganda, je me trouve ici depuis ce matin et je profite du premier courrier qui part de la mission pour la côte, pour lui confier quelques lignes à votre adresse. Quarante porteurs et quelques Zanzibarites ont été engagés, et j'espère pouvoir continuer mon voyage d'ici à quelques jours vers Ouyouy, et de là à Bagamoyo.

Serait-il possible que l'on ne fasse rien pour ces malheureuses provinces équatoriales !... Écrivez, écrivez, cher ami !... Puissent vos chaleureux articles ouvrir enfin les yeux à tout le monde !

De mon côté, je me hâte pour faire mon possible. Il faut absolument qu'Emin-bey reçoive bientôt des renforts. Je lui ai procuré à Ouganda pour 2,000 talläris de cotonnades ; mais, même à ce propos, le roi Mouanga a fait les plus grandes difficultés. Malgré sa promesse que l'ex-

pédition de ces marchandises s'effectuerait par l'Ounyoro, avec le concours d'un certain Mohamed-Biri, que j'ai engagé dans ce but, j'ai dû partir sans les avoir vues en route.

Le prestige des Européens se perd ici. Ce serait une honte éternelle si l'Europe ne tentait aucun effort. Agissez dans ce sens. La corde, la corde à Mouanga et à ses complices ! Délivrance pour l'Ouganda ! Des secours à Emin-bey et reconquête des provinces équatoriales ! Ce n'est que dans cet espoir que je tente mon retour en Europe. Écrivez-moi, je vous prie, avec de longs détails, à Zanzibar. Je finis en toute hâte ces lignes.

Votre ami affectionné, disparu et enfin retrouvé,

WILHELM JUNKER.

Lorsque ces lignes arrivèrent et furent publiées deux mois plus tard en Égypte et en Europe, personne ne les lut sans émotion. Elles faisaient enfin la lumière sur la véritable situation des provinces équatoriales. On était fixé sur la vraie situation du dernier gouverneur égyptien resté debout et libre après les victoires du Mâhdi ; on savait qu'il était abandonné, sans munitions et sans approvisionnements, par delà les lignes infranchissables des Arabes révoltés, au milieu des tribus sauvages et belliqueuses de l'Afrique centrale, et que le farouche Mouanga lui

barrait, à lui et à sa troupe fidèle, le chemin du sud ; enfin on apprenait que l'un de ses compagnons venait, à travers mille aventures, de franchir les obstacles qui l'avaient si longtemps tenu séparé du monde civilisé, qu'il était en route pour l'Égypte et l'Europe, où il s'apprêtait à venir réclamer des secours en faveur des prisonniers du Soudan. Le monde politique et l'Europe savante reçurent ces nouvelles avec un sympathique soulagement.

Bientôt Junker, secondé dans sa courageuse retraite par les missionnaires de M'salala, arrivait, le 18 septembre, à Ouyouy, près de Tabora, d'où, sous la conduite du célèbre traitant arabe Tippo-Tip, le même qui, quelques années auparavant, avait déjà loyalement aidé Livingstone, Cameron et Stanley, — il parvenait sans encombre à Zanzibar, dans les premiers jours de décembre. Enfin, le 10 janvier 1887, il débarquait à Suez, où l'attendaient son frère, le banquier Junker, de Saint-Pétersbourg, et son ami le docteur Schweinfurth.

Il venait de passer sept années consécutives au cœur de l'Afrique.

CHAPITRE VII

ORGANISATION
ET DÉPART DE L'EXPÉDITION DE SECOURS
TIPPO-TIP

Les expéditions des docteurs Fischer et Lenz. — A la Société de géographie d'Édimbourg. — Les routes vers Wadelaï par la côte orientale. — La route du Congo. — Constitution à Londres d'un comité de secours. — Arrivée de Stanley en Europe. — Le personnel blanc. — Départ de Londres. — Stanley au Caire. — Tippo-Tip. — Il prend du service à l'État du Congo et accompagne Stanley. — Le « Madura ». — Départ de Zanzibar.

Pendant plus de trois années, on avait été en Europe sans recevoir de correspondance des Européens perdus dans le Soudan méridional. Les dernières lettres de Junker et de Lupton avaient été emportées de Mechra-er-Rèk, en avril 1882, par le steamer *Ismaïla,* le dernier des bateaux de Khartoum qui fit le voyage du haut Nil. Déjà, il eut de la peine à échapper aux mâhdistes. A son bord, Frédéric Bohndorf, l'aide-préparateur de Junker, rentra à Khartoum, d'où il put regagner l'Égypte.

De loin en loin, un renseignement vague, apporté à Zanzibar par quelque Arabe trafiquant d'ivoire, annonçait que des blancs, avec des troupes, se trouvaient dans les parages du lac Albert. Puis, l'on apprit, d'une manière certaine, que Junker et Casati étaient en sûreté à Lado, près d'Emin-bey. Le banquier Junker de Saint-Pétersbourg, frère de l'explorateur, s'adressa alors à M. Rohlfs, consul général d'Allemagne à Zanzibar, relativement à la possibilité de l'envoi d'une caravane de recherche et de secours. Il lui fut répondu que si les fonds nécessaires étaient faits, le docteur Fischer, qui avait été pendant sept ans médecin particulier du sultan Saïd-Bargasch et qui était un voyageur expérimenté, se chargerait volontiers de tenter l'aventure.

Cette proposition fut acceptée et le docteur Fischer, à la tête d'une nombreuse caravane, quitta la côte, dans le courant du mois d'août 1885.

Précisément à la même époque s'organisait, dans le bas Congo, une autre expédition, à la tête de laquelle était placé M. le docteur Oscar Lenz, voyageur autrichien, bien connu par divers voyages en Afrique. Celle-ci devait chercher à gagner Wadelaï par le haut Congo.

L'une et l'autre de ces expéditions échouèrent,

quant au but principal. Le docteur Fischer ne put pousser plus loin que le lac Victoria, et le docteur Lenz, conduit au Stanley-Falls sur un steamer de l'État du Congo, ne parvint pas à organiser une caravane pour s'aventurer dans le nord-est inconnu et continua sa route vers le sud, par Nyangoué et le Tanganîka.

C'est sur ces entrefaites que l'on apprit, par une lettre du révérend Mackay, le missionnaire anglais de l'Ouganda, que le docteur Junker se trouvait dans l'Ounyoro, attendant, au milieu de difficultés de tout genre, le moment favorable pour pénétrer dans le royaume de Mouanga et poursuivre, à travers ce pays, son voyage de retour jusqu'à la côte. Pendant près d'une année, on demeura rempli d'inquiétude sur son sort, jusqu'au jour où une dépêche de Zanzibar vint tout à coup annoncer que Junker, sain et sauf, était parvenu à la mission de M'salala.

Ce fut dans le monde scientifique un grand soulagement qui, un mois plus tard, à la réception des lettres du voyageur, se doubla d'unanimes sympathies. Le monde civilisé ne demeura pas insensible à l'appel du voyageur en faveur des prisonniers du

Soudan. L'élan fut général. Ce fut, en Égypte, le docteur Schweinfurth qui en donna le signal. Le docteur Felkin, ancien médecin de la mission d'Ouganda, en saisit l'opinion publique en Angleterre. En Allemagne, en France, en Italie, en Belgique, tous les organes de publicité, aussi bien les journaux quotidiens que les revues périodiques, intéressèrent leurs lecteurs à la situation critique des deux derniers représentants de l'Europe dans la région du haut Nil.

C'est à la Société de géographie d'Édimbourg que revient l'honneur de l'initiative en faveur d'une expédition de secours. Dans une séance tenue le 23 novembre 1886, son comité adopta la résolution suivante, qui fut aussitôt transmise à lord Iddesleigh, secrétaire général pour les affaires étrangères, à Londres :

« En considération des longs et nombreux services rendus durant douze années dans l'Afrique centrale, non seulement à la géographie, mais aux autres sciences, aussi bien par ses efforts personnels que par l'aide qu'il a constamment accordée aux explorateurs, le conseil de la Société estime qu'Emin-bey a bien mérité l'assistance du gouvernement de la Grande-Bretagne.

« Le conseil ne propose pas pour sa délivrance une expédition militaire, mais il croit qu'une pacifique expédition de secours pourrait être entreprise, avec succès, par le gouvernement de Sa Majesté.

« Il est, de plus, certain qu'une expédition ayant ce caractère, et passant à travers des régions jusqu'ici inexplorées, contribuerait grandement aux progrès de nos connaissances géographiques sur l'Afrique. »

A partir de ce moment, la question ne cessa de préoccuper l'opinion publique et l'on discuta par-tout les moyens les plus rapides et la voie la plus directe pour parvenir jusqu'à Wadelaï.

Dès le début, trois routes, partant toutes trois de Zanzibar, furent mises en avant.

La première, proposée par l'explorateur écossais Joseph Thomson qui s'offrait pour prendre la direction de l'expédition projetée, suivait l'itinéraire déjà parcouru par ce voyageur, lors de son exploration à travers le pays des Massaï. Il quitta alors Mombas, sur le littoral, passa par Taveta, Nyongo, Njemps, pour aboutir à la côte orientale du lac Victoria, près d'Oukala. Le voyage lui avait demandé neuf mois. Il voulait le faire, cette fois, en trois ou quatre, oubliant que lui-même avait été

empêché de poursuivre son exploration et que le docteur Fischer avait également échoué depuis, dans les mêmes régions, habitées par des peuplades hostiles et guerrières.

Le docteur Felkin, voulant à tout prix éviter les complications avec l'Ouganda, proposait un long détour par delà le lac Victoria, dans le bassin du Mouta-Nzigé. Mais un tel itinéraire aurait forcément fait passer la caravane de secours à travers des régions absolument inconnues, parmi des populations très denses et qui déjà en 1877 s'étaient opposées, avec succès, au passage de l'expédition de Stanley. Cette route était, non seulement longue, mais aussi chanceuse. Pouvait-on risquer de tout compromettre en s'aventurant dans l'inconnu ?

Puis l'on parla de Stanley. Le voyageur hardi et heureux qui avait retrouvé Livingstone en 1870, traversé l'Afrique d'une côte à l'autre et découvert le Congo en 1878, fondé sur ses rives un État libre et indépendant en 1884, était, semblait-il à chacun, tout naturellement désigné pour prendre la direction d'une expédition de ce genre. Son expérience, son énergie, la réputation attachée à son nom parmi les tribus indigènes de l'Afrique centrale, devaient être autant de garanties de succès. Déjà l'on annon-

H. M. STANLEY.

çait qu'il s'était mis à la disposition du comité organisateur et qu'il recommandait la route déjà suivie par lui en 1876. De Zanzibar au lac Victoria, elle avait été maintes fois parcourue. Au delà du lac, prenant le taureau par les cornes, il serait entré en pourparlers avec Mouanga, l'aurait engagé à renouer des relations amicales avec les blancs et à permettre à l'expédition de traverser ses États pour gagner l'Ounyoro, le lac Albert, et, de là, Wadelaï par eau.

C'était évidemment des trois routes proposées la plus rationnelle, la mieux connue et aussi la plus directe. Mais, comme les deux autres, elle avait l'énorme désavantage d'être presque complètement pédestre.

En supposant que l'expédition se composât de mille hommes, combien en resterait-il à l'arrivée au lac Victoria? Avant de s'embarquer sur ce lac, — dans la supposition que l'on y trouverait les embarcations nécessaires pour le transport des centaines d'hommes avec leurs charges, — la colonne aurait déjà eu à franchir douze cents kilomètres, sous un soleil torride, chaque homme portant 30 kilogrammes. Il est évident que pendant tout ce fatigant trajet son effectif se serait graduellement ré-

duit. Combien auraient déserté? Combien seraient morts de fatigue? Combien, en proie aux fièvres, seraient devenus une charge et un encombrement? Et, au lac, l'on ne serait encore qu'à mi-chemin, le plus dur restant à faire. Qui sait ce qui attendait la caravane dans le voyage à travers l'Ouganda? A la moindre hostilité, la panique pouvait s'emparer des porteurs. Qui aurait pu les empêcher alors de déserter en masse? Ils venaient de Zanzibar; la route restait ouverte derrière eux; qui les aurait empêchés de la reprendre et de retourner sur leurs pas?

C'est à ce moment que, dans le *Mouvement géographique* du 6 décembre 1887, l'auteur de ce livre proposa la voie du Congo et de l'Arouhouimi.

« N'y a-t-il pas, demanda-t-il, une autre route que celles proposées?

« Et le Congo?...

« Non pas le Congo avec le grand détour vers le sud, par Nyangoué, comme l'a suivi le docteur Lenz, mais le *Congo jusqu'au confluent de l'Arouhouimi et le cours de celui-ci?...*

« En treize heures on peut aller de Banana à Matadi par steamer. Il faut quinze à vingt jours

pour suivre la route pédestre jusqu'à Léopoldville. Le steamer *le Stanley* n'a mis, dernièrement, que vingt-sept jours pour remonter le Congo, depuis le Stanley-pool jusqu'à l'Arouhouimi. Enfin, Stanley, lorsqu'il a exploré cette rivière, l'a remontée jusqu'à Yambouya, en deux jours.

« En supposant que des mesures puissent être prises pour préparer les correspondances, les hommes nécessaires, et que rien ne vienne contrarier une marche rapide, on voit qu'on pourrait, en trente-cinq ou quarante jours, mettons deux mois, faire franchir à une expédition la distance qui sépare Banana d'Yambouya, au pied des premiers rapides de l'Arouhouimi. Et cela sans grandes fatigues, le voyage s'effectuant presque entièrement par eau.

« Là, il est vrai, on se trouve au seuil de l'inconnu. Mais cet « inconnu » est loin d'être aussi effrayant que le « connu » de l'Ounyoro et de l'Ouganda. Stanley et Grenfell n'ont rencontré sur l'Arouhouimi que des populations paisibles, et, au surplus, cet inconnu ne s'étend que jusqu'à Sanga, soit pendant deux cent vingt-cinq kilomètres. Sanga, en effet, est la résidence d'un chef mombouttou, qui reçut hospitalièrement Junker, et la région située à l'est

a été parcourue par ce voyageur, par Casati et, en partie, par Emin-bey. Elle est habitée par des tribus pacifiques, où ces voyageurs sont connus et où la caravane de secours trouverait vraisemblablement bon accueil, des vivres et des guides.

« Quant à la rapidité avec laquelle Wadelaï pourrait être atteint, il nous paraît hors de doute qu'elle serait plus grande par le Congo et l'Arouhouimi que par la côte orientale. En cinq mois, par la première des deux voies, il serait peut-être possible d'atteindre le camp d'Emin-bey. »

De plus, sur le haut fleuve, le voyage était relativement facile, puisque, le long de plus de quinze cents kilomètres, il se faisait par eau. On savait, de plus, que les vivres seraient abondants dans cette région. Toute l'expédition arriverait donc à l'entrée de la zone inconnue, en bonne santé, pleine d'ardeur et n'ayant pas, ouverte devant elle, une route favorable à la désertion.

En Angleterre, néanmoins, la voie du Congo rencontra tout d'abord de l'opposition. On continuait à y tenir plutôt pour la route par la côte orientale. Mais, en attendant un choix, l'initiative privée, qui avait pris l'affaire en main, poussait activement

les préparatifs de l'expédition, définitivement décidée. Le richissime philanthrope écossais, M. Mackinnon, directeur de la grande ligne de navigation *British India steam navigation C°*, avait accepté la présidence du comité organisateur. Toujours généreux, il avait mis 250,000 francs à la disposition de l'entreprise. Sir Francis de Winton, ancien administrateur général de l'État du Congo, avait été chargé des fonctions de secrétaire. Le gouvernement égyptien avait promis son concours en soldats. Le roi Léopold avait donné au comité l'assurance de ses plus vives sympathies et mis à sa disposition une partie de la flottille du haut Congo, dans le cas où l'expédition prendrait cette route. Enfin, Stanley avait offert ses services qui avaient immédiatement été acceptés.

L'éminent explorateur était, à ce moment, en Amérique. Continuant son œuvre de propagande et de vulgarisation en faveur de la cause africaine, il faisait dans les principales villes des États-Unis une tournée de conférences. A l'annonce de l'expédition projetée, il avait pris immédiatement le chemin de l'Europe. Le 27 décembre, il était à Londres, le 30 à Bruxelles.

Dès lors, tout marcha rapidement, les décisions

furent promptement prises et les ordres donnés. Des dépêches furent échangées entre Londres et Bruxelles, le Caire, Zanzibar et le Congo. Une compagnie de soldats soudanais fut demandée à l'Égypte. Sir John Kirk, consul général de la Grande-Bretagne à Zanzibar, fut chargé de l'enrôlement de quelques centaines de soldats et de porteurs. La route du Congo fut définitivement choisie. M. Mackinnon donna à Bombay les ordres pour qu'un des steamers de sa flottille fût à jour fixe à Zanzibar, pour le transport de l'expédition à l'embouchure du Congo. Stanley composa son état-major d'adjoints européens.

Le 15 janvier 1887, il faisait une dernière visite à Bruxelles et prenait congé du roi des Belges.

Le 20, l'expédition quittait Londres à bord du *Navarino*. Son personnel blanc se composait de : MM. le major Barttelot, du 7e régiment de fusiliers, un des plus vaillants officiers de l'expédition du Soudan; le lieutenant Stairs, de l'artillerie royale; le capitaine Nelson, des volontaires; Jephson et Bonny; le médecin-major Parke; Jamieson, naturaliste, et le mécanicien Walker. Elle emportait une complète cargaison de munitions et d'approvisionne-

ments de tout genre ; une mitrailleuse d'un système nouveau, dû à l'ingénieur Maxim, arme meurtrière pouvant tirer six cents projectiles à la minute et devant servir à la défense de l'expédition, si elle était attaquée, dans les régions inconnues qu'elle avait à traverser ; enfin, une baleinière en tôle d'acier galvanisé, marchant à la rame et à la voile, divisée en douze sections portatives et destinée à faciliter à l'expédition le passage des rivières, et, finalement, à être lancée sur le lac Albert.

Indépendamment des huit adjoints qui prenaient la route de Zanzibar, deux autres, MM. Ingham et Rose Troup, anciens agents de l'État indépendant, s'embarquaient à Liverpool, directement pour le Congo. Ils avaient pour mission spéciale le recrutement de quinze cents porteurs indigènes qui devaient aider l'expédition dans le transport des charges, le long de la route des chutes, de Matadi au Stanley-pool.

Quant à Stanley, il quitta Londres le 21 janvier, pour l'Égypte, *viâ* Calais et Brindisi. Cette route lui donna, sur le *Navarino*, quelques jours d'avance qu'il passa au Caire, en conférence avec le docteur Junker, arrivé depuis deux semaines, et avec le docteur Schweinfurth. A cette époque, on a an-

noncé que les trois célèbres voyageurs étaient en désaccord complet sur la meilleure route à suivre pour parvenir auprès d'Emin. L'on a même avancé que le gouvernement égyptien, adoptant les vues de Junker, prétendait imposer à Stanley la route de Zanzibar, le menaçant, en cas de résistance, de se désintéresser de son expédition. Il n'en était rien. Il est vrai que le docteur Schweinfurth a préconisé, d'abord, la route par Zanzibar, sans pourtant insister beaucoup. Mais, ainsi que le docteur Junker, il s'est finalement rallié à la route du Congo. Quant au gouvernement égyptien, son concours financier était acquis à l'entreprise, sans condition aucune. Il avait, de plus, mis à la disposition de celle-ci une compagnie de soldats soudanais.

Le 6 février, Stanley quittait le Caire et allait s'embarquer à Suez. Le 22, il arrivait à Zanzibar, où le steamer *le Madura,* destiné à le transporter avec toute sa troupe à l'embouchure du Congo, était arrivé de Bombay depuis la veille. Le court passage de Stanley à Zanzibar fut marqué par un événement dont la nouvelle, aussitôt connue, eut un grand retentissement et provoqua, en Europe, un vif mouvement de déroutante surprise : l'engagement de Tippo-Tip comme agent de l'État du Congo.

TIPPO-TIP.

D'après un dessin de M. Louis Amelot.

Tippo-Tip est le riche traitant arabe que Livingstone et Cameron trouvèrent établi à Nyangoué, sur le Loualaba et qui, quelques années plus tard, accompagné, pendant un certain temps Stanley dans sa descente du Congo. Le docteur Lenz et le lieutenant Gleerup qui, lors de leur traversée de l'Afrique, visitèrent ses établissements du Loualaba et du Manyéma; le lieutenant belge Becker et le lieutenant suédois Wester, qui eurent des rapports avec lui; le docteur Junker qui, de Tabora à Zanzibar, acheva son voyage de retour à la côte; sous sa conduite, sont unanimes à vanter son intelligence, la loyauté de sa parole, la distinction de ses manières.

Son véritable nom est Hamed-ben-Mohamed; Tippo-Tip est un surnom qui lui a été donné à cause du clignement d'yeux qui altère sa physionomie.

« Fils d'un Arabe de Zanzibar et d'une femme de la Mrima, dit le lieutenant Jérôme Becker, Tippo-Tip habite depuis dix ans le Manyéma, où il jouit d'une popularité immense, non seulement sur tout le territoire soumis à son autorité, mais encore sur les peuplades limitrophes, qui le savent homme à ne laisser passer aucun acte de mauvais voisinage.

« Par ses immenses plantations, auxquelles sont attachés des milliers d'esclaves, fanatiquement dévoués au maître, non moins que par le commerce de l'ivoire, dont il a su se monopoliser toutes les sources, ce marchand, doublé de conquérant et d'organisateur, a su se tailler, au centre de l'Afrique, un véritable empire ou, bien que vassal nominal de Saïd-Bargash, il règne en maître absolu.

« Chez Tippo-Tip, en dépit du mélange de sang, le caractère arabe l'emporte et se traduit par l'exercice à la fois instinctif et raisonné de vertus patriarcales. Son empire sur lui-même, son courage indomptable, son intelligence des affaires, la profondeur de ses vues et la rapidité de ses décisions, le succès constant, enfin, de ses entreprises, joint à un côté vraiment chevaleresque qui lui sied à merveille, en font, avec Mirambo, une espèce de héros célébré par tous les noirs rapsodes de l'Afrique orientale. »

Tippo-Tip paraît avoir quarante-cinq ans; sa barbe courte et ses cheveux ras grisonnent. Il parle avec vivacité; son débit est bref, énergique, accentué. Aborde-t-on devant lui le chapitre de l'ivoire, aussitôt il s'anime, s'emporte et ses yeux lancent des éclairs. Les anciens chercheurs d'or de

la Californie devaient s'enfiévrer ainsi lorsqu'ils s'entretenaient de leurs travaux, de leurs découvertes et de leurs espérances.

L'ivoire, en effet, est sa grande préoccupation. Il lui doit ses richesses; et sa puissance, selon Wissmann qui, tout récemment, a parcouru les régions qu'il occupe, est très réelle, beaucoup plus grande même qu'on ne le croit généralement.

Maître de nombreuses caravanes d'esclaves armés, dirigés par des sous-chefs, il exploite depuis des années l'Afrique centrale, où il a fondé d'importantes colonies agricoles. Certains lui reprochent de ne pas avoir acquis ses richesses par des moyens irréprochables, conformes à ceux en usage chez les peuples civilisés, et d'avoir, parfois, intimement associé son commerce de dents d'éléphants à celui des esclaves.

Quoi qu'il en soit, il jouit parmi les indigènes, les voyageurs et les Européens de la côte, d'une renommée que lui ont acquise ses grandes qualités d'administrateur, la position prépondérante qu'il occupe parmi les traitants, ses coreligionnaires, et aussi le fait de son hospitalité et surtout de sa fidélité à la parole donnée. C'était déjà, de l'avis de tous, dans les régions centrales et orientales de

l'Afrique, un personnage important; les événements viennent d'en faire un personnage historique.

C'est en janvier 1885 que M. le capitaine Van Gèle, arrivant à la station des Stanley-Falls, trouva Tippo-Tip établi dans le voisinage. Dans une entrevue que l'agent de l'Association du Congo eut avec l'Arabe, celui-ci protesta de ses sentiments pacifiques en même temps qu'il témoigna du vif désir de nouer des relations amicales avec les blancs établis sur le fleuve.

Cependant, dix-huit mois plus tard, l'on apprenait que la station des Falls, défendue seulement par deux Européens et quelques soldats noirs, avait été attaquée par les Arabes et abandonnée par sa garnison. L'affaire avait eu lieu, il est vrai, en l'absence de Tippo-Tip et il parut résulter de l'ensemble des renseignements recueillis, que l'attaque n'avait pas été causée uniquement par l'animosité des Arabes, mais aussi, en partie, par l'inhabileté du chef de la station, un Anglais, M. Deane.

Quoi qu'il en soit, la situation ne laissait pas que d'être inquiétante pour le nouvel État du Congo en voie de formation. Aussi, son gouvernement, informé de la présence de Tippo-Tip à Zanzibar, profita-

t-il du passage de Stanley en cette ville pour lui faire demander des explications sur l'attaque de la station. Stanley, qui vit Tippo-Tip dès son arrivée à Zanzibar, reçut de lui l'assurance de sa soumission à l'État du Congo ainsi que l'expression de ses regrets pour les événements qui s'étaient passés aux Falls en son absence et contrairement à ses instructions.

Le gouvernement de l'État estimant qu'une politique qui tendrait à arrêter, par des mains arabes, les vexations et les razzias dans des régions difficilement accessibles aux troupes européennes et à leur substituer le commerce légitime et l'agriculture, serait une politique éclairée, habile, favorable aux intérêts généraux de la civilisation, avait, en outre, chargé Stanley de sonder le chef arabe, afin de savoir s'il ne serait pas disposé à entrer au service de l'État indépendant.

La convention passée le 23 février 1887, entre Stanley et Hamed-ben-Mohamed, nommant celui-ci commissaire du district des Falls, fut le résultat de l'entrevue. Par ce contrat, Tippo-Tip s'engageait à faire respecter l'autorité de l'État sur le haut fleuve et sur ses affluents, tant à la station même qu'en aval, jusqu'au confluent de l'Arouhouimi,

limite de son district, et à empêcher les chefs indigènes et les trafiquants arabes de se livrer aux razzias et au commerce d'esclaves.

Cette convention fut vivement attaquée en Europe, de même qu'y avait été hautement condamnée la proposition de Gordon-pacha de réclamer le concours de Zeber pour la pacification du Soudan. La contradiction de s'adresser à un traitant arabe pour la répression du commerce des esclaves parut, en Europe, un peu forte.

L'idée était, en effet, bien faite pour dérouter; mais l'essai — car c'en était un — pouvait peut-être, étant donnée la situation exceptionnelle de Tippo-Tip, donner des résultats inespérés. L'avenir dira si l'on a eu tort ou raison. La combinaison repose uniquement sur la réputation de loyauté que les plus célèbres et les plus clairvoyants des explorateurs africains ont faite au chef arabe.

La convention conclue avec Tippo-Tip entraînait la participation de l'expédition de secours du nouvel agent de l'État du Congo. Il fut convenu que celui-ci accompagnerait Stanley dans son voyage par la côte occidentale et le Congo jusqu'à la station des Falls. Arrivé là, Tippo-Tip réunirait six cents por-

teurs dont Stanley avait besoin pour le transport de l'ivoire de Wadelaï.

« Par le docteur Junker, écrit à ce propos le voyageur, j'ai appris au Caire qu'Emin-pacha possède environ soixante-quinze tonnes d'ivoire qui valent un million et demi, à raison de dix francs la livre. Ce trésor peut nous permettre de couvrir les frais de l'expédition et même la rendre financièrement fructueuse. Pourquoi ne pas tenter d'amener cet ivoire au Congo? Il ne faut pour cela que des porteurs en nombre suffisant, et c'est ce qui m'a déterminé à traiter avec Tippo-Tip. Il s'est engagé à me fournir six cents porteurs, à raison de cent cinquante francs par trajet d'aller et retour des Stanley-Falls au lac Albert. Chaque porteur transportera soixante-dix livres. C'est donc une valeur nette de trois cent mille francs que nous ferons arriver aux Falls à chaque voyage. »

A son arrivée à Zanzibar, Stanley avait trouvé toutes les choses admirablement arrangées par l'agent de la *British India Steam navigation C°*, M. Mackensie, avec le concours du consul anglais. Les provisions et les marchandises étaient embarquées, les auxiliaires convoqués; il ne restait pour ainsi dire à Stanley qu'à se rendre à bord. Pendant

la journée du 23, tandis que le chef de l'expédition contractait avec Tippo-Tip, M. Mackensie payait quatre mois d'avance aux 623 Zanzibarites enrôlés au service de l'expédition et aussitôt qu'un détachement de 50 d'entre eux avait reçu sa solde, il était embarqué dans un chaland et conduit à bord du *Madura*. L'expédition se composait finalement de 709 hommes, divisés en sept compagnies : 9 Européens, 63 Soudanais, 14 Somalis, 623 Zanzibarites, plus Tippo-Tip avec une suite de 90 personnes des deux sexes, soit, ensemble, près de 800 personnes.

Le *Madura* quitta Zanzibar le 24 février. Le 9 mars, il passait au Cap, et, le 18, il jetait l'ancre dans la crique de Banana, à la bouche du Congo.

CHAPITRE VIII

L'EXPÉDITION DANS LE BAS CONGO

Le Congo. — L'État indépendant du Congo, son organisation politique et judiciaire. — Les établissements commerciaux. — Instructions relatives à l'expédition Stanley. — Arrivée du *Madura* à Banana. — La flottille de transport. — Boma. — L'expédition campe à Matadi. — Essai de marche. — En route pour l'intérieur!

Parmi les plus grands cours d'eau du monde, le Congo occupe le septième rang. Il mesure environ quatre mille six cents kilomètres de longueur. Sous le rapport de la masse d'eau, il n'a pas de rival dans l'ancien monde : son débit, à la seconde, est évalué à cinquante mille mètres cubes. Seul, l'Amazone l'emporte sur lui par l'abondance de son courant. Il a sa source sur les hauts plateaux de Mouxinga, à douze ou quinze cents mètres d'altitude, d'où il s'écoule en formant, à deux endroits différents, une série de rapides. Son cours obstrué d'îles et qui, par place, s'épanche jusqu'à avoir vingt et même trente kilomètres de largeur, dessine à travers

l'Afrique centrale une courbe immense, deux fois coupée par l'équateur. Sur chacune de ses rives, il reçoit d'innombrables affluents drainant ensemble un bassin fluvial de plus de quatre millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire une superficie presque égale à la moitié du continent européen.

Il eût été depuis longtemps la voie principale de pénétration vers l'intérieur, si une succession de rapides et de chutes n'obstruait son cours à cent quatre-vingts kilomètres de sa bouche, arrêtant net toute navigation. Ce sont ces rapides qui ont fait que, jusque dans ces dernières années, le bas Congo est resté une sorte d'impasse, — antre de négriers, — au fond de laquelle les commerçants européens ont longtemps hésité à s'aventurer et à aller s'établir. Lorsque Stanley, venant de Zanzibar et de Nyangoué, déboucha à la côte occidentale, quelques rares factoreries étaient échelonnées sur les deux rives du bas fleuve, et Boma, à vingt heures de la côte, était toujours l'avant-poste de la civilisation et du commerce. Quelques lieues plus loin, l'expédition avait failli mourir de faim, dans des contrées inconnues, où continuait à régner la plus grossière barbarie. C'était il y a onze ans!

L'audacieuse traversée de Stanley, ses découvertes

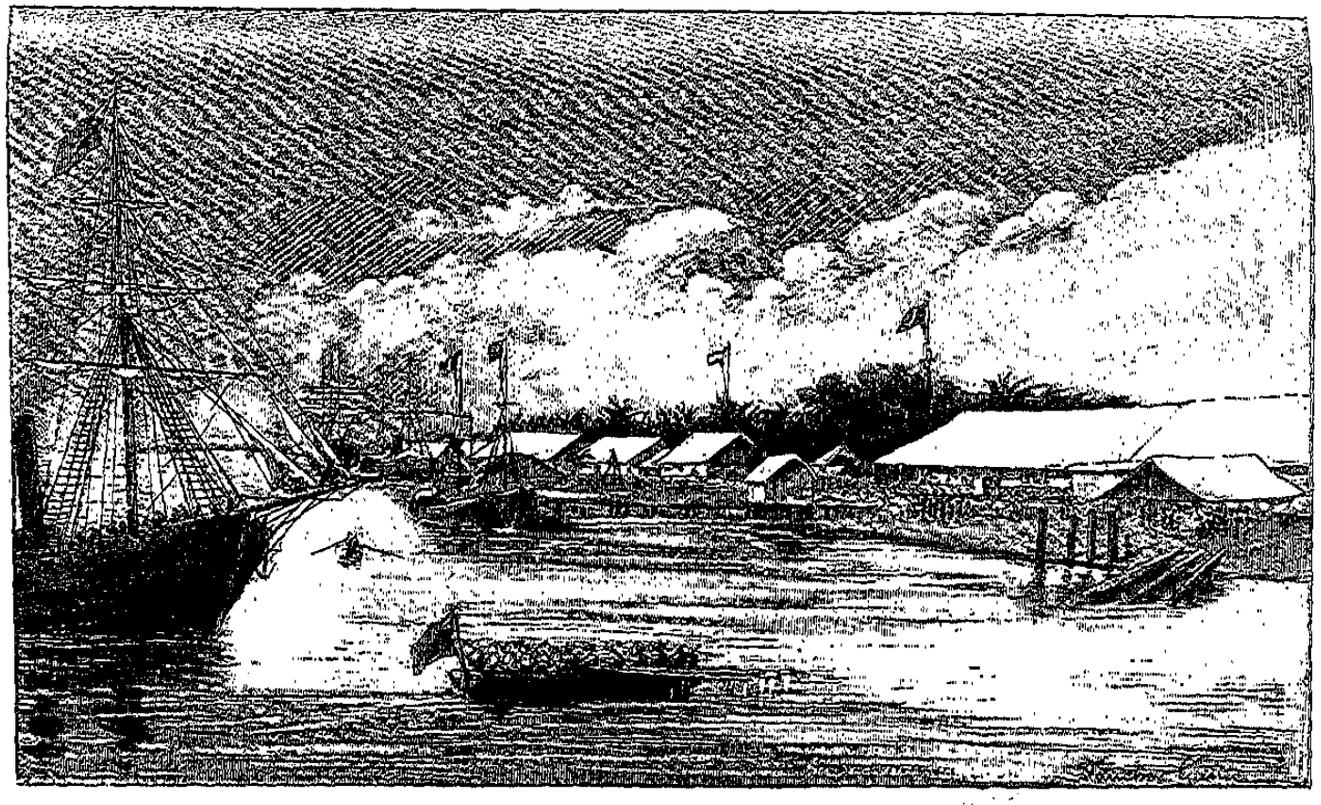
révélant à l'Europe l'existence, au cœur de l'Afrique, d'une immense région fertile, riche et peuplée, sillonnée par une gigantesque route fluviale, appelèrent aussitôt l'attention des civilisateurs. La situation exceptionnelle, au point de vue politique, de ce grand cours d'eau dont l'issue n'était sous la domination d'aucune puissance européenne, fit naître l'œuvre du roi des Belges, d'où est sorti, à la suite de la conférence de Berlin, en 1885, « l'État indépendant du Congo ».

Depuis la proclamation du nouvel ordre de choses, sous la souveraineté du roi Léopold II, l'activité européenne s'est développée dans le bas Congo et les conditions d'existence s'y sont améliorées avec une rapidité étonnante et dans des proportions extraordinaires. Une organisation politique et judiciaire y est déjà établie et fonctionne, sans avoir donné lieu à aucune protestation sérieuse de la part des chefs indigènes, sans provoquer aucun trouble. Un gouverneur général administre le territoire de l'État au nom du roi-souverain. Il a la direction de tous les services et du personnel qui compte environ cent cinquante agents blancs, répartis dans douze stations. Une force publique comprenant deux mille soldats noirs, recrutés parmi les Haoussa du

Niger et les Bangala du haut Congo, est commandée et exercée par des officiers et sous-officiers belges. Une flottille de six bateaux à vapeur facilite sur le bas Congo le service de la police, en même temps que les mouvements du personnel. Six autres steamers de l'État parcourent le haut Congo.

Un code pénal, prévoyant les infractions dont la gravité ou la fréquence commandent la répression immédiate, a été promulgué. Appliqué seulement à titre provisoire, il fera place, aussitôt que l'expérience le permettra, à une classification plus rigoureuse des méfaits et des peines qui leur sont applicables. Aujourd'hui, il ménage, en quelque sorte, la transition entre l'anarchie sociale du passé et le règne de la loi. Un tribunal de première instance est établi à Banana, un tribunal d'appel, à Boma.

Un service postal fonctionne et l'État a adhéré à la convention de l'Union postale. Des bureaux de l'état civil sont ouverts dans trois ressorts. Afin de donner à la propriété un caractère stable et une sécurité suffisante pour que les capitaux puissent s'y porter avec confiance, un cadastre a été créé. Dans ses lignes générales, la loi foncière congolaise repose sur les principes essentiels de l'*Act Torrens*, sys-



ARRIVÉE DE L'EXPÉDITION A BANANA.

tème pratiqué en Australie depuis 1858, et adopté également par la France, en Tunisie. Pour la rédaction des titres fonciers, un service topographique spécial a déjà levé les plans de tous les districts du bas fleuve où se trouvent des établissements européens.

On sait que le commerce est libre sur le Congo, que l'État s'est interdit, par des engagements internationaux, de percevoir des droits d'entrée et que le transit doit également rester libre d'impôt. Le seul qui ait été créé est un droit d'exportation sur certains produits provenant du territoire de l'État. Le taux en est fort modéré; il ne représente guère que trois ou quatre pour cent de la valeur.

Ce sont les commerçants français qui, les premiers, s'établirent au Congo : la maison Régis et Cie, de Paris (Daumas, Béraud et Cie, successeurs), fonda une factorerie en 1855, sur la pointe de Banana qui, depuis cette époque, continue à être désignée sous le nom de « pointe française ». Quelques années après, arrivèrent les Hollandais, puis les Portugais et les Anglais et, finalement, en 1885, les Belges.

En 1876, c'est-à-dire un peu avant l'époque où

Stanley déboucha à Boma venant de l'intérieur, il y avait sur les rives du bas Congo trente-trois factoreries ou petites succursales de factoreries. En dix ans, à la suite du vif mouvement d'attention qu'ont provoqué les entreprises de l'Association du Congo, ce chiffre a presque triplé: en 1886, il s'élevait à quatre-vingt-cinq pour le bas Congo seul. De plus, douze établissements — postes de l'État, missions ou factoreries — constituent une chaîne de stations civilisatrices et hospitalières le long de la route des chutes, de Matadi à Léopoldville; neuf sont sur le Stanley-pool, et quatorze sur le haut Congo, soit un ensemble de trente-cinq établissements nouveaux, créés dans l'espace de cinq ou six ans, sur les rives d'un fleuve qui, il y a dix ans, était inconnu.

Ces progrès disent éloquemment que ceux-là avaient raison qui, dès le début, annoncèrent que le Congo était la voie qui allait enfin permettre à la civilisation européenne de faire pénétrer son influence au cœur de l'Afrique, et au commerce européen d'en exploiter les richesses. Il constitue, en effet, la seule grande route fluviale de l'Afrique équatoriale, permettant, soit par son propre cours, soit par ceux de ses grands affluents, de remonter

jusqu'aux confins du Katanga, du Manyéma, du Soudan et du bassin du haut Nil. Les facilités qu'il offre et aussi la sécurité presque complète qui y règne actuellement, sont telles que son cours, en dépit du détour considérable qu'il devait faire faire, ne pouvait manquer d'être proposé comme itinéraire à l'expédition organisée pour aller secourir et ravitailler Émin-pacha et finalement adopté par Stanley, mieux à même que quiconque, du reste, d'apprécier le mérite et les avantages d'une route qu'il avait été le premier à découvrir et à ouvrir à l'activité du monde.

Grâce à son occupation par des Européens, l'expédition allait y trouver, de distance en distance, des bases d'opération, en même temps que, sur le fleuve, des steamers et des baleinières pour la conduire vers l'intérieur, jusqu'à plus de deux mille kilomètres de la côte. Elle était, de plus, assurée du concours du gouvernement local, lequel avait reçu de M. le général Strauch, administrateur général de l'intérieur, à Bruxelles, les instructions suivantes :

« Le roi-souverain, sollicité de prêter le concours de l'État à l'expédition de secours, s'est engagé à

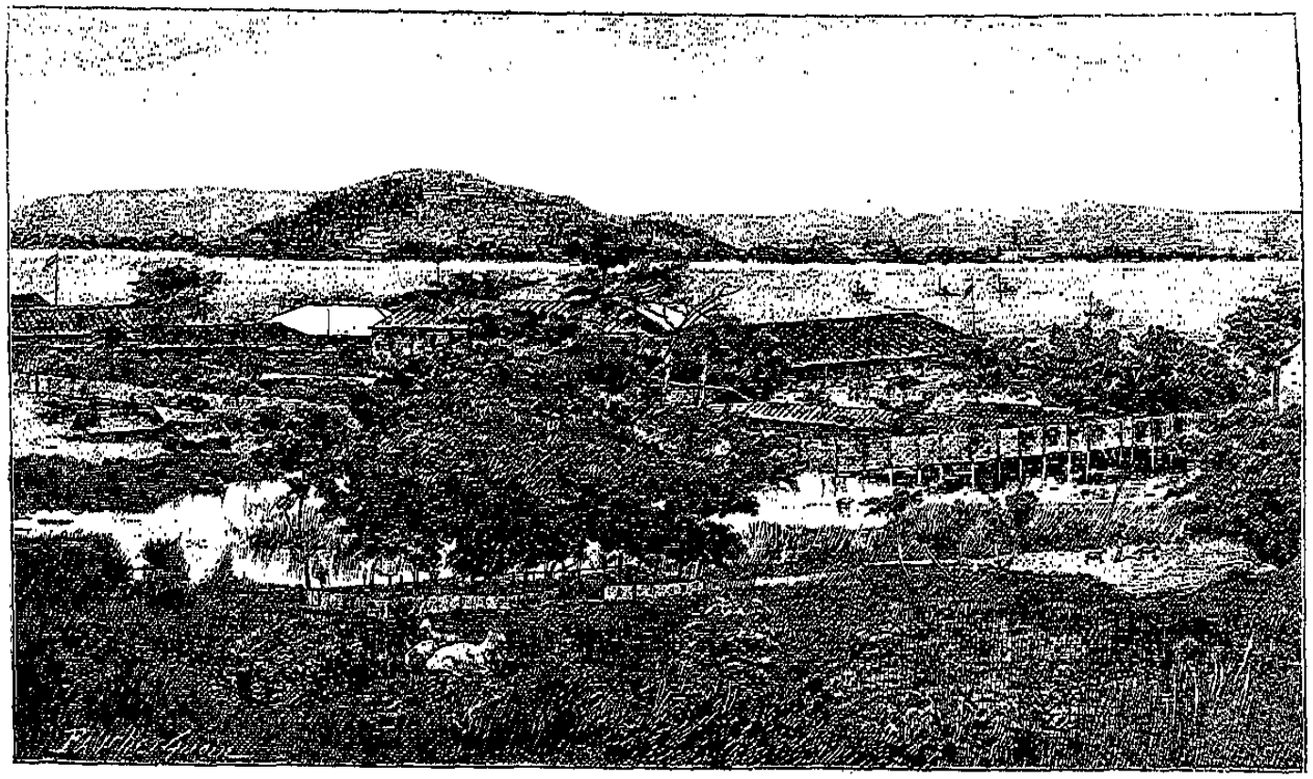
GROUPE DE SERVITEURS CABINDA.

D'après une photographie de M. le docteur Allart.

mettre à la disposition de celle-ci le *Stanley* et les deux allèges en acier, pendant soixante et au besoin quatre-vingt-dix jours. C'est à la suite de cet engagement que je vous ai adressé le télégramme chiffré du 15 janvier, en vous priant de donner des ordres pour que le *Stanley* fût à Léopoldville le 1er avril, prêt à remonter le fleuve.

« En dehors de l'engagement dont je viens de vous faire connaître les conditions, le roi a promis, en outre, au comité anglais que M. Stanley recevrait de tous nos agents en Afrique l'assistance qu'ils pourraient lui prêter, sans nuire aux services Étetrd.

« Il ne s'agit plus ici d'un engagement dans la vraie acception de ce mot, mais d'une simple promesse. Sa Majesté n'en est pas moins très désireuse de s'en acquitter. Elle ne doute pas que nos agents en Afrique, parmi lesquels on compte tant d'hommes dévoués, ne la mette à même d'y faire honneur dans la limite indiquée, dût-il, pour cela, leur en coûter un surcroît de labeur. Tous auront certainement à cœur de pouvoir se dire qu'ils ont concouru, autant qu'il dépendait d'eux, à faciliter le succès de l'expédition envoyée au secours des vaillants soldats qui continuent à défendre, avec tant de fermeté, le



VUE DE BOMA-RIVE.

dernier coin de terre du Soudan, qui ne soit pas retombé au pouvoir de la barbarie. »

Le *Madura,* venant de Zanzibar et ayant à bord l'expédition, entra dans le port de Banana le 18 mars 1887, vers huit heures du matin, et alla jeter l'ancre devant les bâtiments de la factorerie française.

Toute la population blanche et noire de Banana était sur les quais, attendant le débarquement de l'explorateur dont le bateau était annoncé et en vue depuis deux heures. Dans le port, toute une flottille de vapeurs était réunie : le *Héron* et le *Prince Baudoin,* de la marine de l'État ; le *Cacongo,* de la marine royale portugaise ; le *Serpa-Pinto,* de la maison portugaise Valle et Azevedo ; le *Nieman,* de la factorerie hollandaise ; l'*Albuquerque,* de la « British Congo C° » ; l'*Angola,* de la maison anglaise Hatton and Cookson ; un steamer de la ligne Woermann et Cie, de Hambourg ; enfin, la *Lys,* de la ligne Walford et Cie, d'Anvers, mélancoliquement couchée sur l'un des bancs de sable de la crique, où l'imprévoyance de son capitaine était allée la faire échouer l'avant-veille.

A peine le *Madura* eut-il stoppé, que le chef de

l'expédition descendait dans le bateau pilote et se rendait à terre, où il s'assurait immédiatement des moyens de transport dont il pouvait disposer. Stanley n'est pas seulement un explorateur hardi et entreprenant, c'est aussi un voyageur heureux. Sa bonne étoile ne lui a jamais fait défaut. Elle lui souriait encore cette fois, en rassemblant, par le plus grand des hasards, le jour même de son arrivée dans le port de Banana, toute une flottille de steamers dont il obtenait immédiatement et sans difficultés le concours. Les chefs des factoreries, comme le commandant de la canonnière portugaise, mirent obligeamment leurs bâtiments à sa disposition pour le transport de ses hommes et de leurs charges à Matadi.

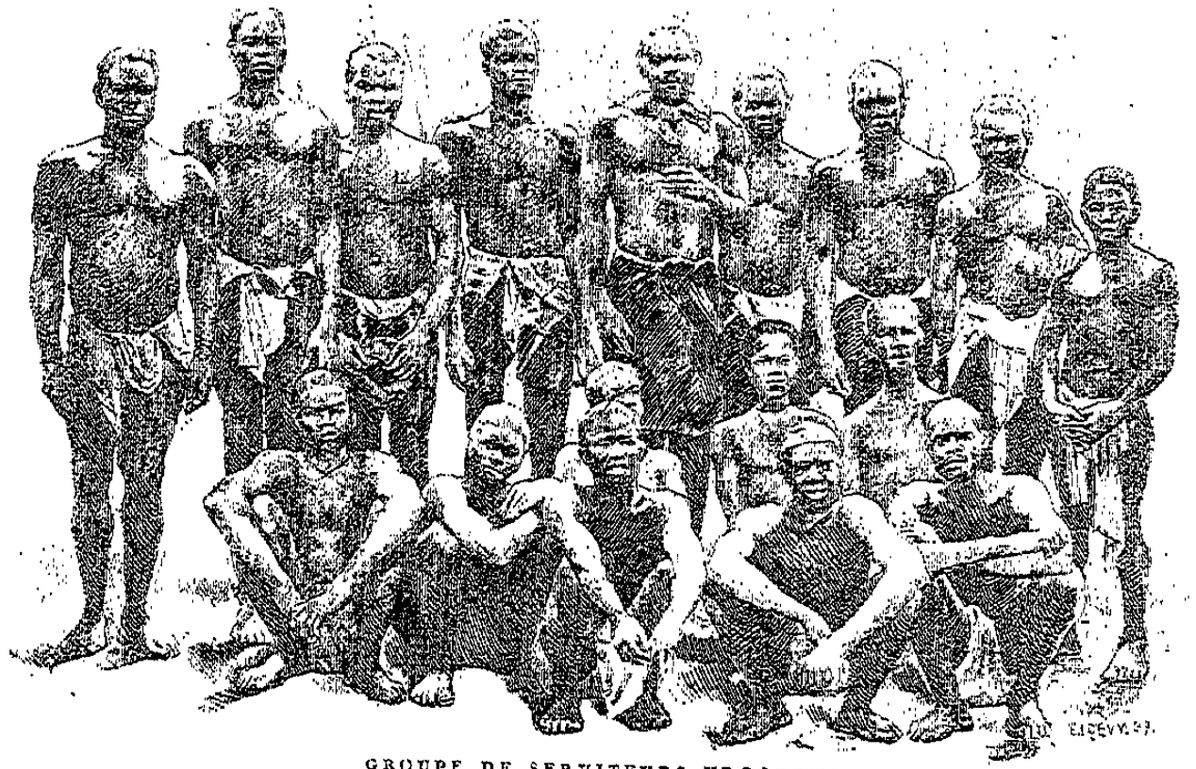
La présence, à bord du *Madura,* de Tippo-Tip, nommé agent de l'État du Congo, causa à Banana non moins de surprise qu'en Europe. Le chef arabe ne quitta pas le bateau, sur le pont duquel les huit cents hommes de l'expédition étaient rangés dans un ordre remarquable, se tenant tranquilles, contrairement à ce que font d'habitude les noirs lorsqu'ils sont nombreux. On constatait facilement déjà un commencement de discipline et d'organisation.

Le lendemain, le transbordement se fit avec beaucoup d'ordre et sans accidents, et la flottille commença à remonter le fleuve vers Boma et Matadi : l'*Albuquerque* et le *Nieman* prirent la tête, ayant à bord les Zanzibarites et les Somalis; Stanley et Tippo-Tip s'embarquèrent à bord du *Serpa-Pinto ;* le *Héron* suivit; puis le *Cacongo* leva l'ancre, ayant à bord le détachement égyptien. Le 20, les vapeurs arrivaient, les uns après les autres, dans la rade de Boma et s'y tenaient sous vapeur, pendant que le chef de l'expédition faisait une courte visite à terre.

Boma est, depuis un an, le siège de l'administration locale de l'État indépendant du Congo, qui avait primitivement été établi à Vivi, et la résidence du gouverneur général.

La rade est superbe, d'une largeur d'un kilomètre et d'une profondeur variant de six à vingt mètres. L'établissement se développe rapidement. Déjà ses constructions, ses maisons en fer et en bois, éparpillées le long du fleuve et au delà, jusqu'au sommet du plateau qui domine la rive, présentent un ensemble très pittoresque.

Les bâtiments des factoreries hollandaises, fran-

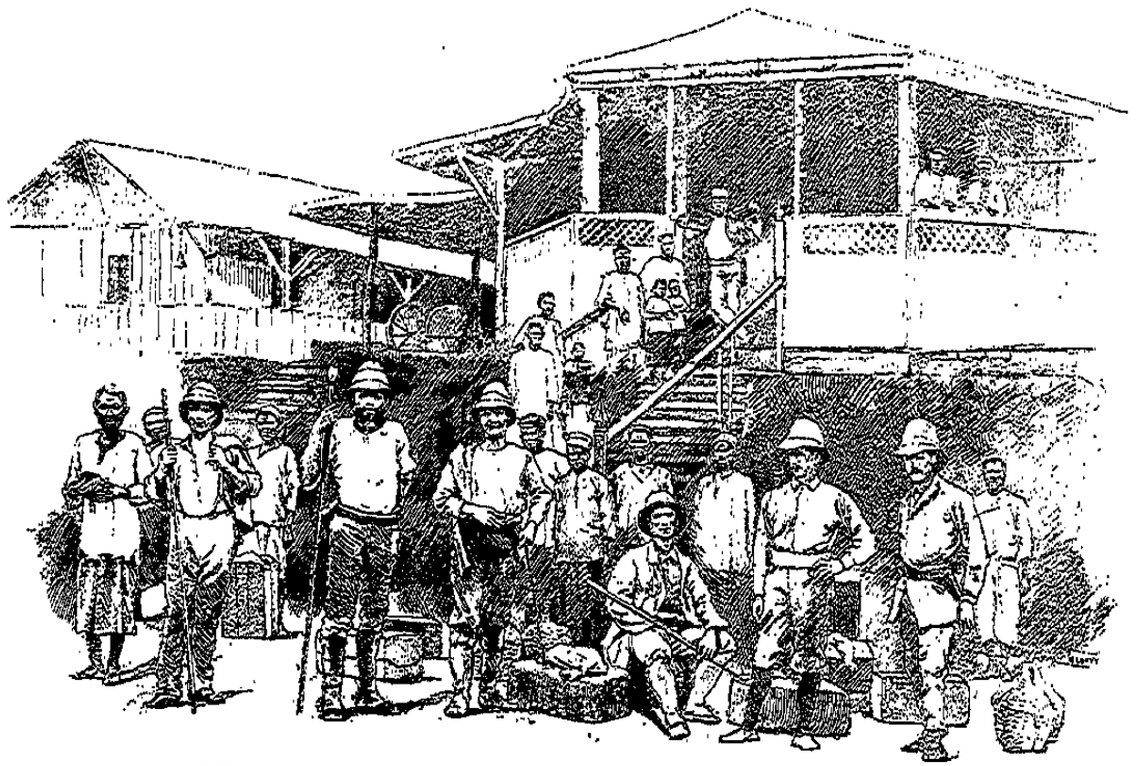


GROUPE DE SERVITEURS KROOBOYS.

D'après une photographie de M. le docteur Allart.

çaises, anglaises et portugaises qui y sont établies s'alignent le long du fleuve, ainsi que diverses constructions de l'Etat servant d'ateliers et de locaux à l'administration du district, aux services de la topographie, de la poste, des droits de sortie, et de la marine. Sur le plateau, relié à la rive par un tramway à vapeur, s'élèvent le chalet du gouverneur, ceux des services des finances et des travaux publics, le sanitorium, les casernes de la garnison ; sur les versants sont groupés les villages des serviteurs noirs : Haoussa, Bangala, Cabinda, Krooboys, Cafres et Bacongo. Au bord du fleuve se trouvent également l'hôtel et l'entrepôt de la *Compagnie des Magasins généraux* de Bruxelles, une mission catholique, et un peu en aval, dans l'île de Matéba, un établissement agricole, fondé par M. de Roubaix, d'Anvers.

La population blanche de Boma qui, il y a quelques années, ne s'élevait guère à plus de vingt ou vingt-cinq Européens, peut être évaluée actuellement, Mateba compris, à cent vingt ou cent cinquante personnes, parmi lesquelles près de la moitié appartient à l'administration de l'État. Sa population noire, composée exclusivement de soldats et de serviteurs de l'État et du personnel ouvrier



LES BELGES AU CONGO. — DÉPART D'UNE CARAVANE.

D'après une photographie de M. le docteur Allart.

des factoreries, est d'environ deux mille habitants. La garnison est de cinq cents hommes : une compagnie de tirailleurs houssa recrutés dans le bassin du Niger et une compagnie de tirailleurs bangala recrutés sur le haut Congo. Ils sont vêtus d'un uniforme et armés de carabines Snider.

Stanley ne resta que quelques instants à Boma; il reçut à bord du *Serpa-Pinto* les agents supérieurs, puis continua sa route vers Matadi où il arriva le même jour, à cinq heures du soir.

Matadi est un groupe d'établissements européens situé sur la rive gauche du Congo, presque en face de Vivi, situé sur la rive opposée. On y trouve une station de l'État, des factoreries portugaise, belge, française et hollandaise. C'est la tête de ligne de la route pédestre vers le Stanley-pool, par la rive sud. C'est de là que partira le chemin de fer projeté.

Le débarquement eut lieu le lendemain; l'expédition s'installa près de la factorerie portugaise, sur un terrain ouvert, où fut expérimenté le premier campement. Toutes les charges y furent réunies, ainsi que les sections de la baleinière, la mitrailleuse, les ânes de Zanzibar destinés à servir de

UN CHEF INDIGÈNE DU BAS CONGO, SES MINISTRES ET SES BOYS.

D'après une photographie du R. P. Kraft.

monture aux Européens et aux Arabes, le troupeau de moutons et de chèvres du Cap, destinés à la table des chefs pendant le voyage.

Avant de s'engager dans l'intérieur, le long de cette rude route des chutes qu'il connaissait pour l'avoir parcourue à différentes reprises, Stanley décida de faire un essai de marche, à la tête de tout son monde et avec son matériel complet. Le 23 fut le jour choisi pour cette expérience, qui se fit sur le terrain qui s'étend entre la factorerie portugaise et la station congolaise. Le chef réunit ses adjoints et ses nyamparas et leur donna ses instructions; la caravane fut divisée en sept sections d'environ cent hommes chacune commandée par un Européen.

Stanley, monté sur un âne richement caparaçonné, prit la tête de la colonne. A ses côtés marchait un de ses boys tenant déployé l'étendard américain. Ce petit détail prouve que le voyageur qui est né en Angleterre, qui, en ce moment encore, est au service du souverain du Congo et commande une expédition anglo-égyptienne, n'oublie pas sa patrie d'adoption, et est resté et entend rester, malgré tout, citoyen des États-Unis. Tout s'effectua avec ordre. La caravane se déroula comme un immense serpent le long de la rive et établit un second campement près

de la station. Le lendemain on expérimenta la mitrailleuse Maxim qui fut braquée sur le fleuve et dont les effets furent terrifiants.

C'est le 25 mars, après quatre jours de repos et d'organisation passés à Matadi, que l'expédition se mit en marche pour l'intérieur. Dès quatre heures et demie du matin le camp fut réveillé par les sons aigus d'une sorte de trompe marine, munie d'un vaste pavillon et manœuvrée au moyen d'un piston, instrument sonore destiné à être le réveille-matin de l'expédition. En un instant tout le monde fut sur pied et, pendant un quart d'heure, ce fut un brouhaha indescriptible, produit par une fourmilière de huits cents noirs, allant, venant, s'agitant, se démenant, gesticulant, et au milieu desquels huit blancs, galopant sur leurs ânes, s'efforçaient de mettre rapidement un peu d'ordre.

Petit à petit le calme se rétablit; la caravane s'organisa; les soldats soudanais, les Somalis, les Zanzibarites, les porteurs avec leur charge, les gens de Tippó-Tip, chacun y prit la place qui lui avait été assignée; les douze sections de la baleinière en acier furent enlevées chacune par deux hommes; le troupeau se rassembla à l'arrière de la colonne; les drapeaux furent déployés et flottè-

rent joyeusement sur toute la ligne : l'étendard de la *Emin Relief Expedition* en tête, le drapeau américain de Stanley, les pavillons anglais et égyptiens, les oriflammes arabes portant des inscriptions tirées du Coran. Puis la trompe marine retentit et la caravane entière s'ébranla.

L'expédition de secours était définitivement en route pour l'intérieur.

Il y avait deux mois qu'elle avait quitté Londres et son chef estimait que, si rien de grave ne venait entraver sa marche, elle serait dans six mois près d'Emin. Pour l'y conduire, devant elle, se déroulait un itinéraire de plus de trois mille kilomètres de longueur, ce qui représente à peu près la distance qui sépare Madrid de Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE IX

DANS LA RÉGION DES CHUTES

Le Congo dans la région des chutes. — Les progrès de l'occupation européenne. — Le chemin de fer projeté. — Le massif de Palaballha — La route des caravanes. — Passage de la Loufou. — Un marpé. indigène. — Passage du Kouilou. — Le mont Bidi. — La station de Loukoungou et les établissements voisins. — Les Bacongo. — Le service des porteurs. — Le recrutement de MM. Ingham et Rose Trup. — L'expédition à Loukoungou. — La rivière Inkissi. — Arrivée de l'expédition au Stanley-pool.

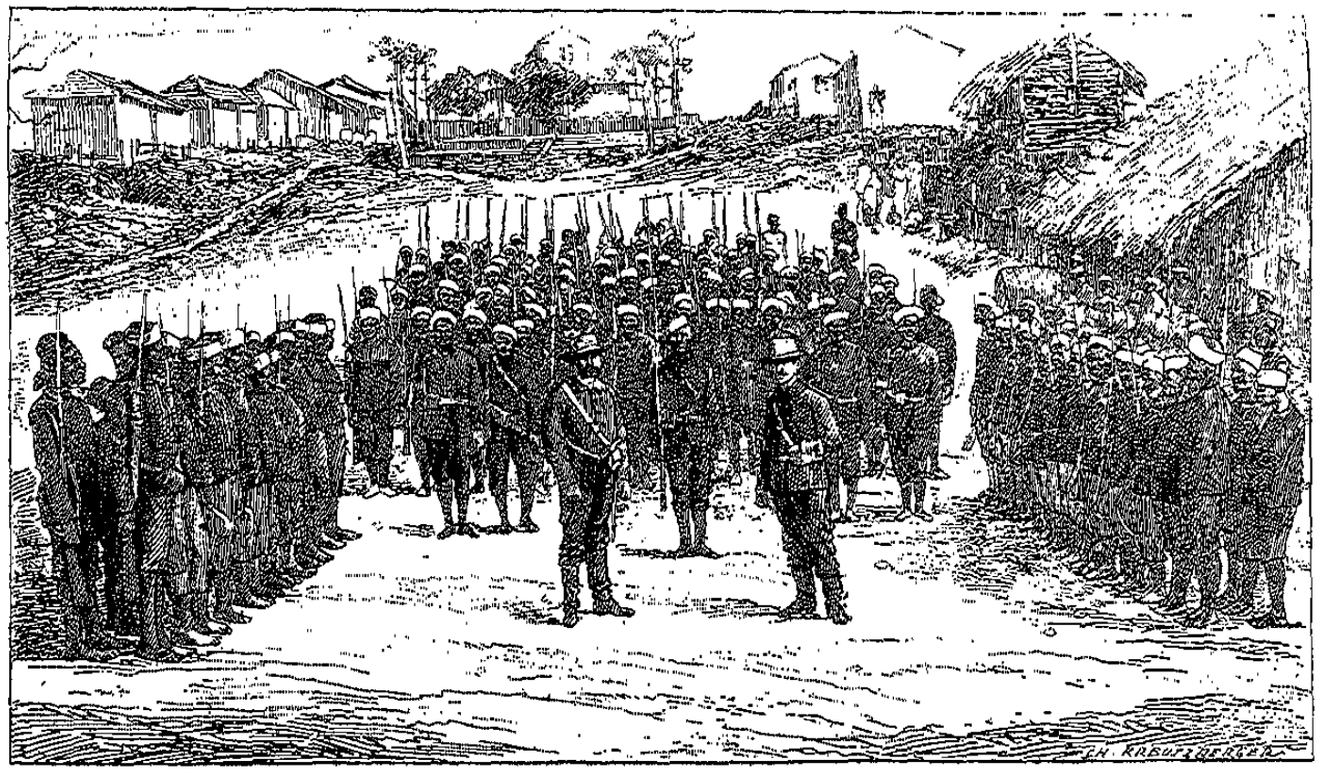
On sait que parallèlement et à peu de distance de la côte d'Afrique, court une chaîne de basses montagnes, constituée par des rebords de plateaux et où se dressent, de loin en loin, quelques pics isolés. A travers cette chaîne côtière, les eaux recueillies par les plaines du centre se sont creusé diverses brèches par lesquelles elles s'écoulent vers l'Océan, resserrées entre des falaises rocheuses, où elles se précipitent, grondent et bouillonnent.

La plus célèbre, en même temps que la plus sauvage et la plus dramatique de ces failles, est

celle par où s'écoule l'énorme masse d'eau du Congo. Entre Matadi et Léopoldville, elle offre le grandiose spectacle d'une succession de trente-deux chutes ou rapides.

Que l'on se représente un escalier gigantesque descendant, le long de 75 lieues, avec une pente dont la différence de niveau est de 260 mètres, et circulant au fond d'un défilé aux parois élevées, escalier dont les 32 marches, d'inégale hauteur et d'inégale largeur, sont formées par des bancs de rochers, des sombres récifs, des projections de falaises, des blocs de toutes formes et de toutes dimensions. Que l'on s'imagine ensuite, roulant dans ce canal cyclopéen, le roi des fleuves de l'ancien monde, s'étendant, par place, en nappes de 2,000 à 3,000 mètres de largeur, se resserrant ailleurs, jusqu'à 300 mètres, mais y gagnant en profondeur et en vitesse ce qu'il perd en largeur.

A chaque détour de la vallée, au fond de laquelle le torrent géant roule en mugissant, son aspect change; par place il semble pris d'une rage furieuse que rien ne paraît devoir assouvir, il se précipite dans des cirques de rochers où ses eaux tournoient, franchit un rebord de granit, se bute contre des masses émergeantes, soulève des montagnes de



LA FORCE PUBLIQUE DE L'ÉTAT DU CONGO S'EXERÇANT SUR LA PLACE DE VIVI.

D'après une photographie de M. le docteur Allart.

vagues qui se frappent, se redressent, se recouvrent, en produisant un chaos de lames furieuses qui se poursuivent, se heurtent et s'écroulent avec fracas.

Cet affolement se prolonge parfois sur des espaces qui mesurent jusqu'à cinq kilomètres, comme aux rapides de Nsangou et de Loumba, après lesquels les eaux se calment, s'épanchent et semblent enfin s'endormir en une baie paisible ou en un tranquille étang. Calme trompeur! Bientôt, la nappe liquide se ranime, la vitesse augmente, les têtes des rochers reparaissent, les eaux glissent sur une pente plus raide, fuient, se précipitent de nouveau et retombent dans une nouvelle passe sauvage où, écumantes, elles tourbillonnent et s'écroulent avec un grondement énorme et grandiose.

A droite et à gauche du fleuve impétueux, s'élève, parfois à pic, un fouillis de terrains éruptifs, succession de collines et de mamelons nus, se superposant les uns aux autres, ravinés de vallées et de gorges profondes tapissées, sur les pentes, d'un labyrinthe de hautes herbes, et dans les fonds marécageux, de forêts inextricables.

Telle est la région des chutes; telle est la barrière géante que la nature a dressée en face et à

peu de distance de la bouche du Congo, comme pour rendre plus difficile l'accès de la région centrale de l'Afrique et défendre plus longtemps les richesses qu'elle renferme. Contre elle, sont allées se buter, impuissantes, toutes les expéditions qui, depuis trois siècles, ont tenté de pénétrer par cette voie au centre du continent mystérieux.

Stanley, le premier, réussit à vaincre l'obstacle, mais au prix de quels efforts et de quels sacrifices!

En 1877, à la tête de l'expédition du *New-York Herald* et du *Daily Telegraph* associés, il ne mit pas moins de cinq mois à descendre du Stanley-pool à Boma, arrêté à chaque pas par les difficultés du chemin ou le mauvais vouloir des indigènes. Il perdit en route quinze de ses hommes et le dernier de ses compagnons blancs, Franz Pocock.

Deux ans après, il reparaissait de nouveau sur le terrain, cette fois envoyé par le roi des Belges, et à la tête de l'expédition du *Comité d'études du haut Congo*. Traînant à sa suite des steamers et des maisons démontés, ainsi qu'un matériel considérable, il mit près de deux ans à remonter de Vivi au Stanley-pool. Six Européens et cinquante indigènes, morts pendant ces deux ans; quinze blancs frappés de maladie et mis à la retraite, tel fut le bilan de

cette entreprise mémorable qui témoigne, chez celui qui la dirigea, d'une conviction profonde, d'une rare audace et d'une énergie indomptable.

Aujourd'hui, douze établissements européens jalonnent la route nouvelle; plus de cinq mille porteurs indigènes, au service des blancs, vont en vingt jours et en toute sécurité de Matadi à Léopoldville, portant au pool les marchandises européennes et ramenant aux steamers du bas fleuve les cargaisons d'ivoire du haut.

Mais ce progrès, réalisé en cinq ans, quelque considérable qu'il soit, ne suffit pas à l'audace, aux besoins et aux exigences des civilisateurs. Ceux-ci visent les terres fertiles de l'intérieur, les vastes régions populeuses et riches que draine le magnifique réseau navigable du haut Congo. Seulement, tant que des moyens rapides et faciles de communication ne relieront pas celles-ci à la mer, elles continueront, en dépit de leurs richesses et de leur avenir, à demeurer inexploitables et improductives.

« Pour organiser un service de transports par chevaux ou mulets, ou par wagons traînés par des bœufs, a dit M. le capitaine Vande Velde, il faudrait créer une large et bonne route, construire des

JEUNES BOYS DES ENVIRONS DE VIVI.

D'après une photographie de M. le docteur Allart.

ponts permanents sur tous les ravins, ruisseaux et torrents. Il faudrait, de plus, introduire les bêtes de trait, tout un matériel de wagons et de voitures, créer des fermes, des haras, des pâturages. Le temps du coche et des rouliers est passé. C'est la vapeur qu'il faut employer comme moyen économique de traction. Les locomotives ne souffrent pas du climat; il ne faut pas des vétérinaires pour les soigner, un mécanicien noir y suffit, et elles se contenteront, au Congo, de manger du bois, qui s'y trouve en quantité. Elles s'en passeront même quand on leur mettra dans le ventre l'électricité, produite par la force motrice des cataractes. »

Un chemin de fer sera donc construit. Deux brigades d'ingénieurs, sous le commandement de MM. Cambier et Charmanne, ont, pendant près de deux ans, exploré le pays entre Matadi et le Pool, recherché pour la voie le meilleur tracé et levé le terrain. Une société au capital de 25 millions va être constituée et l'on mettra aussitôt la main à l'œuvre. Si Stanley avait eu à sa disposition les locomotives et les wagons de la future ligne pour le transport de ses 800 hommes et de ses 1,500 charges, quelques jours lui eussent suffi pour atteindre le Stanley-pool sans fatigue. A pied, le long de la

rude route des caravanes, l'entreprise allait lui demander près d'un mois de marches forcées.

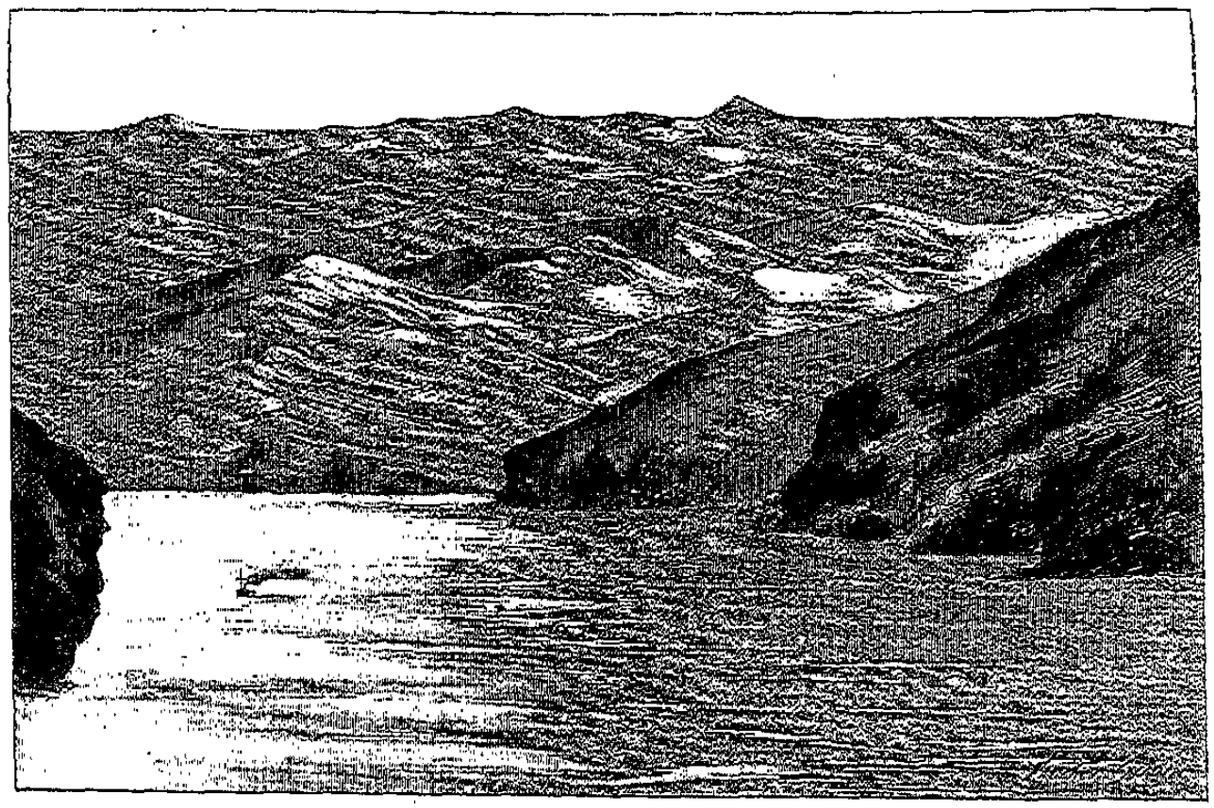
Au delà de Matadi, la rivière Mpozo traversée, le premier obstacle qui se présente est le massif de Palaballa. On le franchit par un chemin abrupt bordé de blocs de quartz blanc. Au sommet de la montagne, à 550 mètres au-dessus du niveau de la mer, se trouve une communauté prospère, établie par la mission baptiste anglaise. Le vaste panorama de montagnes dont on y jouit donne au voyageur un avant-goût du pays qu'il va devoir parcourir et des difficultés qui l'y attendent.

La route des caravanes est un étroit sentier de 50 à 75 centimètres de largeur, traversant des labyrinthes d'herbes, hautes de plusieurs mètres, où l'on étouffe. A d'interminables montées, où l'on grille sous les rayons cruels du soleil africain, succèdent d'interminables descentes, conduisant aux fonds marécageux des ravins. Sur les pentes, de loin en loin, se rencontrent de larges bouquets de palmiers ou de bananiers, ainsi que des baobabs. On traverse aussi quelques belles forêts garnissant le fond des vallées, fouillis d'arbres gigantesques de toute espèce, reliés par des lianes courant en tout

sens et formant au-dessus du sentier de frais arceaux de verdure où nichent le bel étourneau, la veuve au plumage noir et à la longue queue, et de nombreux petits oisillons ressemblant aux bengalis et dont les bandes innombrables s'élèvent des herbes au passage des voyageurs. Le long de cet étroit sentier, les gens des caravanes marchent à la file indienne. L'expédition de secours, qui se composait de 750 hommes, s'étendait parfois sur plus d'un kilomètre de longueur.

Stanley arriva le 29 mars sur les bords de la Loufou, un des affluents de la rive méridionale du Congo. Les agents de l'État ont suspendu, au-dessus de la rivière, un pont en fil de fer, attaché aux baobabs de la rive. Les blancs et les Zanzibarites l'utilisent; mais les indigènes hésitent, le plus souvent, à s'aventurer sur cette frêle construction, que la marche fait osciller.

Depuis Palaballa, la région paraît déserte. Les indigènes s'éloignent de plus en plus de la route suivie par les caravanes, non par crainte du blanc, dans lequel ils ont confiance, mais par crainte des porteurs noirs qui, n'ayant pas une idée très juste du droit de propriété, confondent volontiers celui-ci avec le droit du plus fort. Depuis deux ou trois

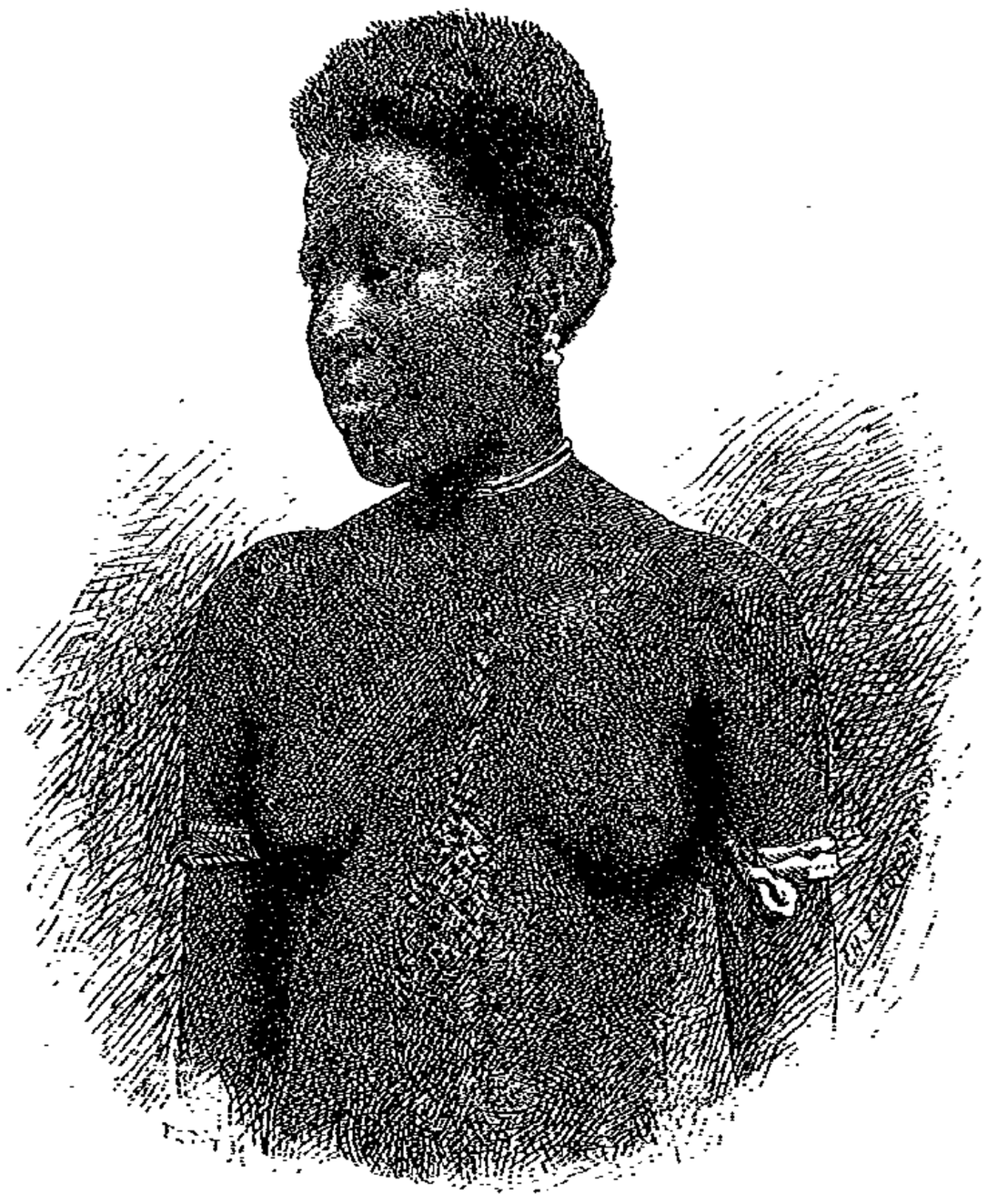


LE CONGO DANS LA RÉGION DES CHUTES.

D'après une esquisse de M. Manduau.

ans les caravanes circulent, de plus en plus nombreuses, entre Matadi et Léopoldville; souvent en passant par les plantations, les porteurs commettent des vols et des dégâts. Les escortes de soldats haoussas, zanzibarites ou bangalas, se livrent, de leur côté, dans les villages qu'ils traversent, à des vexations de toute espèce, que l'Européen connaît rarement et qu'il est, pour le moment encore, impuissant à empêcher et à réprimer. Aussi les natifs déplacent-ils leurs villages et vont rebâtir leurs huttes à une certaine distance de la route, mettant ainsi leurs fermes, leurs récoltes et leurs richesses à l'abri des maraudeurs et des pillards. Les 750 hommes de Stanley n'ont donc pas trouvé à se nourrir des produits du pays. Ils ne parvinrent même pas à se ravitailler de distance en distance, aux marchés qui se tiennent d'habitude le long de la route des caravanes, et où les villages voisins envoient régulièrement les produits de leurs plantations, de leurs chasses, de leurs pêches et de leur industrie.

A l'annonce du passage de l'expédition, les indigènes timides et craintifs qui habitent ces parages avaient pris la fuite vers l'intérieur du pays, de peur d'être surpris par les hommes du fameux Boula-Matari qui s'avançaient, disait-on, à la tête de mille



JEUNE FILLE CHIAÏKA.

D'après une photographie de M. Spencer Burns.

fusils. Pendant plus d'une semaine les emplacements ordinaires des marchés restèrent déserts.

Ces marchés sont une des curiosités de la route, en même temps que la preuve convaincante des merveilleuses aptitudes commerciales des nègres.

« Il y a là réunis, dit le capitaine Thys, qui visita le marché de Kouzo-Kienzi, deux cents, trois cents marchands ou marchandes qui ont exposé dans des paniers ou sur des feuilles de bananier les objets qu'ils offrent en vente, tandis que la foule des acheteurs circule entre les étalages. Accroupies devant les marchandises, les femmes, plus nombreuses d'ailleurs que les hommes, se font remarquer par leurs aptitudes spéciales de vendeuses : elles interpellent le passant, font valoir l'article, s'exclament avec indignation devant une offre qu'elles considèrent comme trop peu élevée, ou se montrent insinuantes, pressantes, pour convaincre l'acheteur. La vente des légumes leur est exclusivement réservée.

« Les articles offerts en vente sont nombreux. Je cite ceux que j'ai vus à Kouzo-Kienzi : des chèvres, des porcs, des poules, du poisson frais, séché et fumé, de la viande et de la peau d'hippopotame, des

rats fumés enfilés en brochette, des sauterelles, des crevettes, des patates douces, du maïs, des haricots, des petits pois, des ignames, des bananes, des arachides, des papayes, des œufs, du manioc cru ou bouilli, du pain de manioc en boules ou en pâtés longs, des ananas, de la canne à sucre, des noix de palme, du tabac en feuilles en assez grande quantité ; du vin de palme renfermé dans des dames-jeannes achetées à la côte ou dans des calebasses indigènes; des choux, de l'oseille, des épinards et des salades en grandes quantités, disposées en bottes, absolument comme dans l'étalage de nos maraîchères; du piment; quelques lots peu importants d'ivoire; des cordes indigènes très solides, des nattes, des tissus européens de toute espèce, de la poudre, des verreries, des poteries, des perles, des mitakous, etc., etc., en un mot, tous les articles d'échange connus.

« Le marché est divisé en rues, en sections, par nature de marchandises : ici, c'est le coin au tabac, là, celui de l'ivoire; plus loin, c'est le marché aux légumes, de beaucoup le plus important. Il y a sur ce marché un triple étalon monétaire : le mouchoir, le *mitakou* ou fil de laiton et la perle bleue, appelée *matare*. Une place distincte est occupée par de

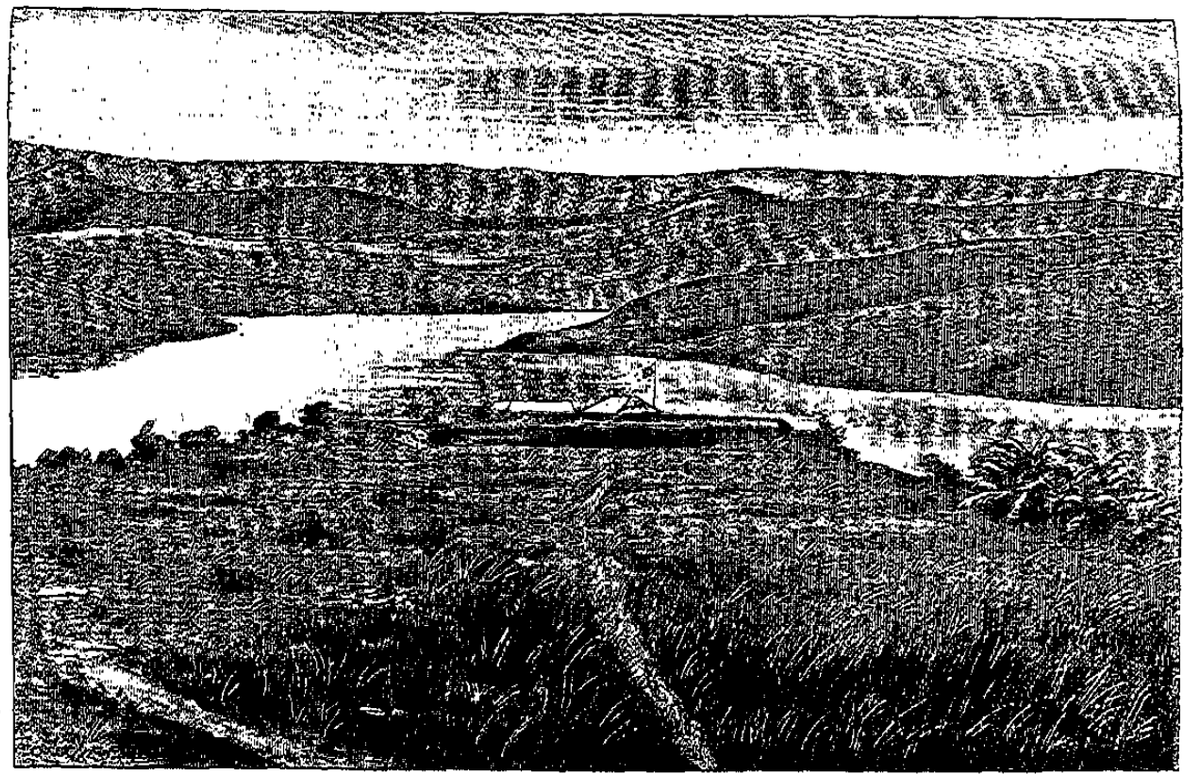
véritables agents de change chez lesquels les indigènes viennent troquer leurs articles d'échange suivant les besoins du marché.

« Le marché commence généralement vers dix ou onze heures du matin pour se terminer vers trois ou quatre heures de l'après-midi. Ai-je besoin d'ajouter que la fin d'un marché, ici, comme en Europe — le vin de palme remplaçant le genièvre — est souvent marquée par des disputes, de véritables batailles, dues généralement à de trop nombreuses libations? »

Toute la caravane, n'ayant laissé en route que très peu de porteurs malades ou fatigués, arriva en bon ordre à la Loukounga, le 8 avril.

La rivière Loukounga présente une belle exception à l'aspect général des rives du Congo dans la région des chutes. Sa vallée est fertile et offre des terrains qui se prêtent parfaitement à la culture de toutes les plantes productives des pays tropicaux. En ce moment, on y fait des essais de plantations de riz de montagne, de caféiers, d'eucalyptus, etc.

Au delà de la Loukounga, s'élève le massif des monts Ndounga, le plus élevé du pays; au centre se dresse une éruption quartzeuse, dominant le



LE CONGO DEVANT LA STATION D'ISANGHILA.

D'après une esquisse de M. Manduau

pays d'environ 150 mètres, appelée mont Bidi. De son sommet on jouit d'un panorama grandiose. Au pied de la montagne, entre le Congo au nord et le village de Loutété à l'est, s'étendent des vallées envahies par une végétation abondante, de grandes plantations nourrissant de nombreux villages. Plus loin se dessine une succession de larges plateaux, où des bouquets d'un vert sombre signalent la présence d'autres villages, abrités sous les couronnes des « safos » séculaires. A la Loukounga, s'ouvre la seconde partie de la région des chutes. Elle n'est plus habitée par l'indigène rapace, paresseux et abruti par l'alcool, que l'on rencontre plus bas. On aborde maintenant le noir fort et industrieux, qui depuis des siècles fait le commerce entre le pool et la colonie portugaise d'Angola.

Six établissements européens sont installés dans le pays : l'État possède une station à Loukoungou et une seconde à Manyanga-sud ; les missionnaires américains sont établis à Loukoungou et les missionnaires baptistes anglais à Loutété ; la firme commerciale de Rotterdam a une factorerie à Ndounga et la *Société belge pour le commerce du haut Congo*, dont le siège social est à Bruxelles, en a une à Manyanga-sud.

Cette partie du pays est bien peuplée. Les indigènes n'y redoutent pas le passage des caravanes de porteurs : ils sont dans le voisinage immédiat des établissements des blancs et ils se savent protégés par eux.

La rive sud du fleuve, depuis la frontière congo-portugaise, près de Noki, jusqu'au Stanley-pool, est habitée par la nation des Bacongo. Ce sont des cultivateurs et aussi de grands trafiquants d'ivoire, d'huile de palme, de caoutchouc et d'arachides. Ils font de longs voyages vers l'est pour se procurer l'ivoire et servent ainsi d'intermédiaires entre les tribus de l'intérieur et les factoreries du bas fleuve et du littoral. Car, quoique leur pays abonde en troupeaux d'éléphants, ils ne les chassent guère, n'ayant pas d'armes assez puissantes pour oser s'attaquer avec succès aux puissants pachydermes.

Les différentes agglomérations de huttes forment des sociétés distinctes. Dans les districts voisins du fleuve, ces agglomérations sont généralement assez clairsemées et peu populeuses; mais dans l'intérieur, où la population est beaucoup plus dense, on rencontre des villages importants. Ainsi, Mouala, dans le bassin de l'Inkissi, que M. le lieutenant Hackanson, de l'État du Congo, visita en 1886, est

une véritable ville de près de deux mille âmes.

Il n'existe dans le pays que fort peu de véritables chefs possédant l'autorité, soit par l'influence de leurs richesses, soit par la crainte qu'ils inspirent, et exerçant un pouvoir réel. Ce n'est pas que jadis il n'y a pas eu, dans ces parages, quelques potentats plus ou moins puissants qui soient parvenus à établir une sorte de suzeraineté sur les villages voisins de leur résidence et à se faire payer tribut; mais ils ont disparu aujourd'hui. En fait, le titre de « prince », que l'on donne parfois dans le bas Congo à celui qui paraît être le chef du village, est inexact. La souveraineté, telle que nous l'entendons en Europe, n'existe pas chez les Bacongo. Le chef d'un village est le plus souvent l'homme libre le plus âgé; les autres l'écoutent, le respectent, lui demandent conseil, mais ne lui payent aucun tribut et ne sont pas tenus de lui obéir. En somme, on peut dire qu'à de très rares exceptions près, chaque Bacongo est son propre chef.

Cette situation politique exceptionnelle, doublée de l'aptitude que les indigènes bas-congolais ont tous pour le trafic, sont deux facteurs de la plus haute importance au point de vue de l'avenir du nouvel État. Ce sont eux qui ont permis de dire

INDIGÈNES DE LA RÉGION DES CHUTES.
D'après une photographie.

à M. le colonel de Winton, ancien administrateur général, qu'il ne croyait pas qu'il existât dans aucune autre partie du monde non civilisé un territoire qui, sous le rapport de la sécurité pour les Européens et de l'avenir commercial, pouvait offrir des avantages aussi considérables que le bassin du Congo. En effet, c'est une constatation intéressante, depuis une dizaine d'années que les Européens explorent le pays en tous sens, ni dans le Congo français, ni dans le Congo indépendant on n'a eu à déplorer la mort d'aucun agent de l'État par le fait d'agression de la part des indigènes.

C'est dans le pays situé entre Manyanga, Loukoungou et Loutété que se recrutent plus particulièrement les indigènes pour le service des transports à dos d'homme, entre le bas et le haut Congo, service qui, depuis quelque temps, fonctionne avec activité et régularité.

La station de Loukoungou est le centre du recrutement pour le service de Matadi à Manyanga-sud. Les *Capitas* ou chefs de caravane y sont engagés et y reçoivent leur *Mokande,* ou bordereau d'identité pour le chef de la station de Matadi, où ils se rendent avec leurs hommes, qui y reçoivent chacun une charge de trente kilogrammes. A la tête

de sa caravane ainsi chargée, le capita remonte directement jusqu'à Manyanga-sud, où on lui délivre un reçu, sur la présentation duquel il va se faire payer à Loukoungou.

De son côté, Manyanga-sud est le centre de recrutement pour les porteurs destinés au pool; ils se recrutent surtout dans les environs de Loutété et près de la rivière Inkissi. Actuellement on trouve à engager ainsi, par mois, plusieurs milliers de jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, et cela dans un pays où il y a six ou sept ans les agents de l'Association du Congo ne réussissaient qu'à trouver quelques rares auxiliaires. C'est que les enfants de 1882 sont aujourd'hui de jeunes hommes. Depuis cette époque, il y a une génération qui a vécu paisible, qui s'est habituée petit à petit aux Européens et à leurs marchandises et qui cherche à se procurer celles-ci par le travail. Maintenant toute la jeunesse de Loukoungou, de Loutété et de Manyanga se fait porteurs. Dans quelques années l'Européen y trouvera autant d'ouvriers dociles et durs à la besogne, qu'il en désirera. Chaque jour les « besoins » de l'indigène augmentent; l'usage des vêtements devient général; celui des sandales se répand de plus en plus; un des articles les plus estimés dans cette

région où les nuits et les matinées sont froides est une couverture. D'ici à peu de temps, pour satisfaire ces nouveaux besoins, l'indigène s'emploiera à tous les travaux que le blanc réclamera de lui. Actuellement encore il n'est que porteur; avant peu il sera terrassier et cultivateur.

M. le lieutenant Franqui qui, pendant deux ans, a commandé la station de Loukoungou a exposé le progrès et le mouvement extraordinaires auxquels a donné lieu le service des transports entre Matadi et Léopoldville en 1887, au moment du passage de l'expédition. Ses chiffres sont éloquents.

« Quelques guerres intestines, a-t-il dit, et surtout le mécontentement des indigènes craignant la concurrence à la suite de l'établissement de plusieurs maisons de commerce à Léopoldville, firent que le recrutement subit un moment d'arrêt au commencement de l'année 1887.

« Les charges s'amassaient dans le bas fleuve et la situation devenait d'autant plus critique que de grands transports étaient annoncés. A un moment donné, il y avait dans les magasins de Matadi plus de 4,000 colis, soit 120,000 kilogrammes à transporter, l'on annonçait l'arrivée du steamer démonté *la Ville de Bruxelles,* 4,000 charges; du steamer

Roi des Belges, 2,000 charges; du matériel de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie,* 1,800 charges. En outre, on s'était engagé vis-à-vis des maisons de commerce à leur transporter une moyenne mensuelle de 400 colis, et, enfin, l'expédition Stanley au secours d'Emin-pacha approchait, et 1,200 nouvelles charges allaient devoir être transportées à Léopoldville avec la plus grande rapidité.

« J'avais à cette époque la direction du service des transports. Je fis appel à tout le zèle de mon personnel européen et m'efforçai de faire comprendre aux indigènes que leur intérêt était de travailler pour le gouvernement. Un mois après, l'État était informé que plus de 7,000 hommes étaient engagés et j'eus la satisfaction de faire marcher dans le courant du mois de mars plus de 5,000 porteurs.

« Les maisons de commerce qui effectuaient le transport pour leur compte personnel se ressentirent de l'impulsion donnée par l'État, car aux 5,000 porteurs de celui-ci, il faut ajouter environ 5,000 indigènes recrutés par les différentes factoreries. C'est-à-dire que dans le courant d'un seul mois, — le mois de mars 1887, — plus de 8,000 hommes

sillonnèrent la route des caravanes, entre Matadi et Léopoldville.

« Pendant les mois qui suivirent, ce mouvement d'enrôlement continua, les porteurs affluèrent et, en octobre, presque toutes les charges dont il a été question tantôt avaient quitté Matadi. Pendant un laps de temps de huit mois, de mars à octobre, je puis assurer que plus de 30,000 charges ont été transportées, soit 900,000 kilogrammes, ce qui, vu le chargement de porteurs qui s'opère à Loukoungou, représente un chiffre de 60,000 engagés. »

MM. Ingham et Rose Troup, que Stanley avait envoyés directement de Liverpool au Congo pour lui recruter, dans la région des chutes, les porteurs nécessaires au transport de ses charges, auront pu constater les étonnants progrès accomplis depuis le temps où tous deux étaient au service de l'Association du Congo. Sans difficultés, ils trouvèrent à Loukoungou, à Loutété et dans les environs les 1,500 hommes nécessaires à l'expédition. M. Ingham s'était plus particulièrement chargé du transport entre Matadi et Manyanga, et M. Trup de celui entre Manyanga et Léopoldville. Leur mission obtint un succès complet. Tandis que l'expédition montait vers le pool, elle croisait en

route des groupes de porteurs se succédant sans cesse et qui descendaient, à Matadi, enlever les charges que Stanley y avait laissées. En un mois, elles étaient toutes à Léopoldville.

C'est Tippo-Tip et sa troupe qui, le 8 avril, arrivèrent les premiers à Loukoungou vers onze heures du matin. Il se fit reconnaître du chef de l'établissement, le lieutenant Franqui, qui l'invita à s'installer sous la véranda et lui offrit le café. Tippo-Tip parla de Boma, qu'il avait vu du pont de son bateau, qu'il trouva important, regrettant beaucoup de ne pas avoir eu le temps d'y descendre et de le visiter en détail. Il vanta la facilité de la route des caravanes, excellente, d'après lui, depuis Banza-Mantéka pour les transports d'ivoire. Puis, il montra le contrat qu'il avait signé avec Stanley à Zanzibar et qu'il tenait enfermé dans une boîte où se trouvaient quelques autres papiers et les photographies de Van Gèle, de Wissmann, de Wester, de Gleerup, etc.

Stanley, avec le gros de la troupe, arriva vers une heure, et successivement tous les blancs, montés sur leurs beaux ânes blancs de Mascate, descendirent à la station. Le troupeau de quinze magnifiques mou-

tons mérinos du Cap n'était diminué que d'une bête, morte de fatigue l'avant-veille. Stanley et ses adjoints acceptèrent à dîner à la station. Le chef de l'expédition était très gai, causeur, et paraissait plein de confiance dans le succès de son entreprise.

Le lendemain matin, toute l'expédition fut sous les armes pour une inspection de l'armement et de l'équipement. Les quatre compagnies, d'environ 200 hommes chacune, étaient commandées, celles composées de Zanzibaristes, par MM. Nelson, Stairs et Rose-Troup, celles composées de Soudanais et de Somalis, par M. Barttelot. Chaque compagnie était divisée en trois pelotons placés sous la direction d'un nyampara, et était pourvue d'un fanion rouge.

Stanley fit former à sa troupe un vaste carré ayant cent mètres de front, les hommes étant sur deux rangs. Puis, pendant deux heures, il passa attentivement l'inspection de sa caravane, examinant tout, faisant des observations avec calme et minutie, en général compétent, consciencieux et prévoyant.

Le soir, il y eut fête au camp. Tous les Européens de la station et de l'expédition assistèrent aux danses et aux chants des Zanzibaristes. A un mo-

LE PASSAGE D'EAU DE L'INKISSI.

D'après une esquisse de M. Manduau.

ment donné, Stanley demanda à ceux-ci d'exécuter une de leurs danses nationales, et, pour les entraîner, il montra lui-même le pas, rythmant les mouvements. Alors ce fut un enthousiasme général. Stanley fut acclamé et porté en triomphe par toute la bande en délire, et les danses se prolongèrent fort avant dans la nuit. Ainsi, habilement, Boula-Matari sait d'un rien faire naître l'affection et le dévouement chez ses hommes. Ceux qui prétendent qu'il en est détesté parlent à la légère. Il est sévère, mais il est bon. De plus, il connaît les nègres et sait comment il faut les prendre pour s'en faire des serviteurs fidèles, soumis et dévoués.

L'expédition quitta Loukoungou le 10, à dix heures et demie du matin, en bon ordre, ne laissant derrière elle que sept hommes malades; sur ce nombre, un mourut et deux seulement rebroussèrent chemin vers Matadi. Les quatre autres rejoignirent l'expédition sur la route de Léopoldville. Deux mois après, les journaux bien informés d'Europe racontaient que l'expédition, décimée par une épouvantable famine, avait jalonné sa route de cadavres.

La traversée de la rivière Inkissi demanda à l'expédition deux jours entiers; la baleinière, mise

à flot, ne dut pas faire moins de quatre-vingts voyages d'un bord à l'autre pour le transbordement des hommes et des charges. L'Inkissi mesure près de son confluent, au village de Nsello, 150 mètres de largeur; son cours est fortement encaissé entre des berges boisées de 50 à 100 mètres de hauteur. En amont, sur une distance de plusieurs kilomètres, il est barré de chutes; mais, plus en amont encore, au delà du village de Kilemfi, il coule librement, parcourant des plateaux de l'aspect le plus riant, peuplés de tribus agricoles. C'est à travers cette fertile et populeuse région d'amont que passera le chemin de fer.

Le 27 avril, l'expédition franchit le massif boisé d'Yombi. De certains points de son sommet, les membres de l'expédition saluèrent avec soulagement les eaux tranquilles d'un vaste lac, dont on apercevait au loin la nappe brillante entre les arbres.

C'était le Stanley-pool.

CHAPITRE X

AU STANLEY-POOL

Le Stanley-pool; histoire et description. — Le réseau fluvial du haut Congo. — Le parc de Mangalé et le pic Mense. — Les établissements européens. — Léopoldville. — Arrivée de l'expédition de secours. — Les moyens de transport. — Le *Stanley* et les bateaux des missions. — Démêlés avec l'*American Baptist Mission*. — Lettre de Stanley au comité de Londres. — Intervention du commissaire de Léopoldville. — Le transport de l'expédition est assuré. — *All things are going infinitely better than could be expected*. — Le manque de vivres et la prétendue famine. — Départ de l'avant-garde sous le commandement du major Barttelot. — L'embarquement à Kinchassa. — En route pour l'Arouhouimi.

Lorsque l'on jette un coup d'œil sur la carte du Congo, on remarque qu'avant de s'engager dans les sauvages défilés des chutes, le fleuve s'épanche largement, sur une superficie d'environ 225 kilomètres carrés, formant une sorte de lac circulaire ou « pool », que Stanley baptisa de son nom.

Dans l'histoire de la conquête du Congo, aucune désignation géographique n'a été plus souvent répétée que celle de *Stanley-pool;* mais aussi

aucun point du haut Congo n'a été plus disputé, aucun n'a une importance économique plus grande, nulle part les progrès de l'occupation européenne n'ont été plus rapides. Le Stanley-pool, en effet, est le port commun de toutes les voies navigables de l'amont; c'est là que vient aboutir un des plus magnifiques réseaux fluviaux du monde entier, offrant à la navigation à vapeur un développement déjà reconnu et exploré de plus de 12,000 kilomètres de longueur.

Du Stanley-pool on peut gagner, par bateau à vapeur, les différentes régions fertiles et peuplées de l'Afrique centale : par le Congo lui-même on va jusqu'au Stanley-Falls et à l'Arouhouimi; par le Kassaï et le Sankourou jusqu'au pays des Bachilangé et des Balouba; par le Tchouapa jusqu'au cœur du pays des Bolobo; par le Lomami jusqu'aux approches de Nyangoué et de l'Ourouha; par l'Oubangi-Ouellé jusqu'au pays des Niam-Niam. Demain l'on reconnaîtra la Bounga qui, à travers le Congo français, conduira sans doute aux pieds des hauts et fertiles plateaux de l'Adamaoua, tant vantés par Bart et par Flégel.

C'est le 12 mars 1877 que Stanley, venant de Nyangoué, découvrit le pool. Quatre années plus

tard, à la tête de la première expédition du « Comité d'études du haut Congo », il y revenait accompagné du capitaine Braconnier et du lieutenant Valcke. Trouvant la rive droite occupée par un poste français établi quelques mois auparavant par M. de Brazza, il passa sur la rive sud, où il fonda Léopoldville.

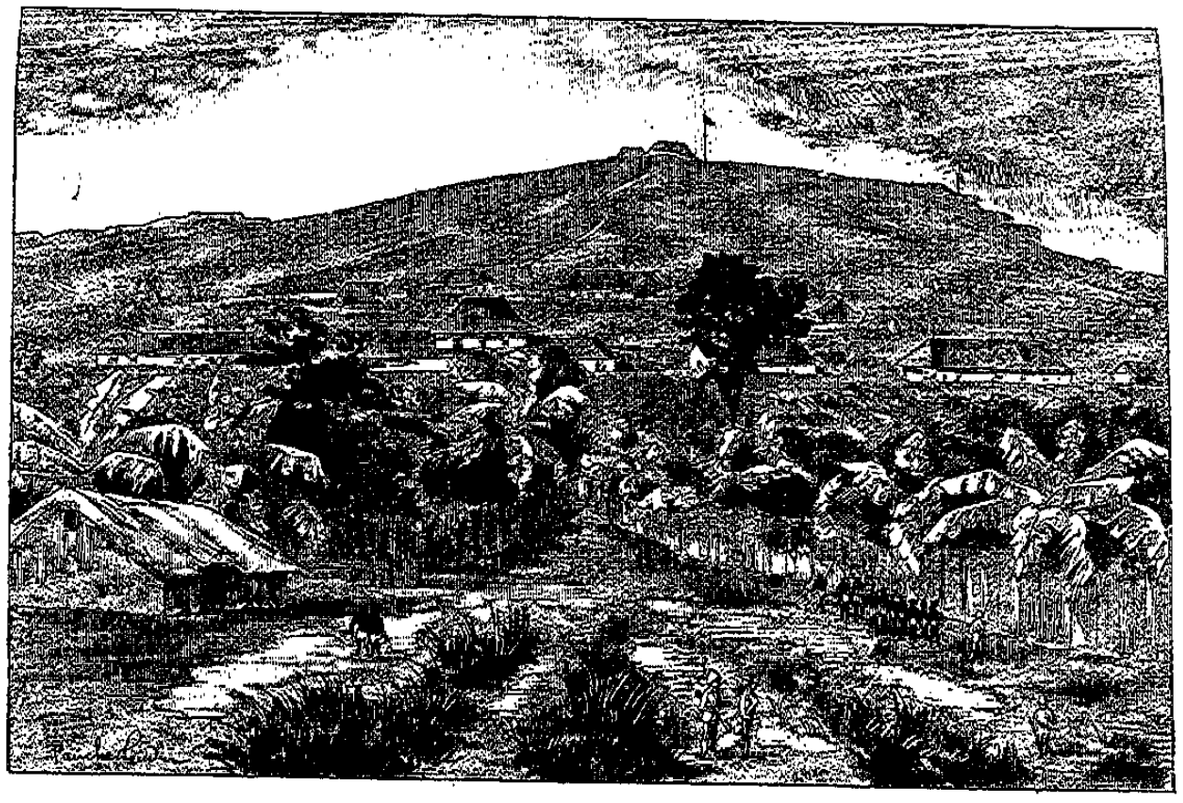
La route était ouverte. Les missionnaires et les commerçants n'ont pas tardé à aller s'établir à côté des explorateurs, si bien que cette région qui, il y a onze ans, ne connaissait pas l'homme blanc, possède aujourd'hui huit établissements européens et que les eaux du fleuve, qui n'avaient jamais porté que des pirogues, sont maintenant sillonnées par dix-neuf embarcations à vapeur : sept à l'État indépendant, trois à la colonie française, deux aux missions et sept aux maisons de commerce.

« Il y a peu de vues aussi belles, écrit le capitaine Thys, que celle dont on jouit lorsqu'après une longue et pénible marche de dix-sept jours à travers la région des chutes, on débouche sur la hauteur de Léopoldville et que, tout à coup, le panorama miroitant du Stanley-pool se déploie à vos yeux.

« Le lac, immense comme une petite mer intérieure, est entouré de montagnes boisées dont les contours s'évanouissent dans le lointain bleuâtre. La vue s'étend librement, d'abord, sur la partie du pool qui termine en aval la grande expansion du fleuve. Au milieu de celui-ci s'allonge l'île de Bamou, qui semble le prolongement de la pointe de Kalina. Au delà, la vue est bornée par les hauteurs de la rive française, aux pentes couvertes de verdure et sur laquelle tranchent les aspérités blanches des falaises que Stanley a nommées « Dover cliffs » à cause de leur ressemblance avec les rochers de la côte anglaise à Douvres. On voit distinctement, sur la rive nord, l'établissement français de Brazzaville et celui de la maison Daumas, Béraud et Cie, à Mfoua.

« Sur la rive sud, plus basse, mais également boisée, se dessinent entre les arbres et les plantations les maisons de Kinchassa, le village de Kintamo, dont le chef Ngaliéma a joué un rôle si important dans l'histoire de la fondation de l'État indépendant, et enfin, à nos pieds, toutes les installations de Léopoldville. »

A 40 kilomètres au sud-est, un massif montagneux, d'une forme très particulière, attire l'atten-



VUE DE LÉOPOLDVILLE EN 1885.
D'aprés une esquisse de M. Manduau.

tion du voyageur. C'est le point culminant de l'hémicycle de montagnes qui entoure le pool vers le sud, le « pic Mense », ainsi nommé en l'honneur d'un des médecins de Léopoldville. Le pays de Manquelé, qui l'entoure, est, au point de vue de la constitution géologique, l'un des plus curieux que l'on puisse voir. Il présente une succession de falaises blanches, séparées par des précipices inaccessibles, de cirques pyrénéens, d'aiguilles acérées, de monolithes bizarres qui ont fait dire au voyageur suédois von Schwérin, qui, le premier, le visita, que ce district serait un jour pour le Stanley-pool ce que le Yellowstone-Park est, en grand, pour les montagnes Rocheuses : un but d'excursion pour les touristes en quête de pittoresque.

Le pays qui entoure le pool est extraordinairement fertile, légèrement ondulé, couvert de savanes divisées par des bandes de forêts. Il est peu peuplé, si ce n'est vers l'intérieur, où l'on rencontre de grandes agglomérations. La population indigène, très mélangée, appartient à diverses nations. La rive française est habitée par des Batéké, mélangés de Babouendi ; la rive indépendante par des Ouaboundou, les vrais propriétaires du sol, mélangés de Batéké, émigrés de la rive nord. Les premiers

reconnaissent la suzeraineté du Makoko de Mbé, les seconds celle du Makoko d'Ouzanzi.

Les Européens sont actuellement établis sur quatre points des rives du Stanley-pool :

1° A Brazzaville, à la sortie du pool, rive droite, poste français, siège d'un résident et d'une factorerie de la firme Daumas, Béraud et Cie.

2° A Léopoldville, vis-à-vis sur la rive gauche, station de l'État indépendant, siège du commissaire du district et d'un établissement de l'*American Baptist Missionary Union.*

3° A *Kinchassa,* situé à quelque distance de Léopoldville, ancienne station de l'État occupée par la *Baptist Society* anglaise, dirigée par le célèbre explorateur du haut Congo, le Rév. George Grenfell ; par une factorerie hollandaise de la Société de Rotterdam et un établissement de la *Société anonyme belge pour le commerce du haut Congo.*

4° *Kimpoko,* à l'entrée du pool, rive sud, où sont installés les missionnaires américains de l'évêque Taylor.

De ces divers établissements, Léopoldville est de beaucoup le plus important. Dans le versant d'une colline, on a ménagé une terrasse sur laquelle s'alignent sur deux rangées, au milieu de bananiers,

de manguiers, de cœurs-de-bœuf, de papayers, de palmiers et autres arbres fruitiers, un certain nombre de maisons d'habitation, de magasins et de petits bâtiments accessoires. La vallée qui s'étend au pied, ainsi que le versant, ont été livrés à la culture et, actuellement, sur une superficie de 25 à 30 hectares, s'étendent de belles plantations de manioc, de maïs, de riz, de haricots, de patates douces, de café et de cacao.

Un potager, qui n'a rien à envier au plus beau jardin d'Europe, fournit les légumes les plus variés : choux, salades, princesses, oignons, poireaux, radis, navets, carottes, petits pois, oseille, cerfeuil, etc. Plus loin, on aperçoit l'enclos des chèvres, l'écurie des ânes, les étables du troupeau de gros bétail en voie de formation; puis, un assemblage de huttes de toutes formes et de toutes dimensions constituant le quartier des travailleurs indigènes et des soldats haoussa et bangala. Enfin, au bord de l'eau se dressent les ateliers des charpentiers, des forgerons et des mécaniciens, où les steamers en construction ou en réparation entretiennent déjà un commencement d'activité de chantier européen.

Tous les jours, à six heures, lorsque se montrent

les premières lueurs de l'aube, la cloche résonne et le corneur nègre sonne la fanfare matinale. Aussitôt la station s'éveille et, parmi les huttes comme sur la terrasse, l'animation commence. Des groupes d'ouvriers se rendent aux plantations; dans les magasins, l'on déballe des marchandises arrivées de la veille; dans les ateliers, aux mains de superbes noirs demi-nus devant la fournaise, les marteaux frappent le fer, tandis que, dans le quartier militaire, les anthropophages Bangala étudient le maniement du fusil se chargeant par la culasse, sous la direction de sous-officiers européens.

Vienne le chemin de fer, dont le Stanley-pool doit être le point terminus vers l'intérieur, et toute cette contrée est appelée à l'avenir le plus brillant. L'arrivée de la première locomotive y sera fêtée par les plus grandes démonstrations de joie; on peut assurer que ses habitants ne jetteront pas rails et locomotives à l'eau, comme le firent, il y a quelques années, les Chinois. Bien qu'initiés tout récemment à la civilisation européenne, ils ont déjà dépassé l'âge du dragon aux yeux de lapin.

Le 21 avril 1887, vers midi, M. le lieutenant Liebrechts, de l'artillerie belge, qui, arrivé récemment

d'Europe, avait pris, depuis la veille, le commandement de Léopoldville, fut informé que l'on apercevait au loin, sur la route des caravanes, un mouvement inaccoutumé.

Il sortit et vit, en effet, une grande foule, toute pavoisée de drapeaux multicolores, arrêtée derrière les bâtiments de la mission américaine. C'était l'expédition de secours qui venait d'arriver, mettait charges bas et dressait son camp. Le commandant se porta immédiatement au-devant de Stanley, sous les ordres duquel il avait servi jadis en qualité de chef de la station de Bolobo. Déjà les hommes de l'expédition, avec ordre et discipline, défrichaient la plaine herbue destinée au campement et commençaient la construction des huttes. Flegmatique et, en apparence, indifférent, Stanley surveillait le travail. A le voir, on eût dit qu'il n'avait jamais quitté Léopoldville et qu'il vaquait à la besogne quotidienne de la station fondée par lui cinq ans auparavant.

Sa première question fut relative aux moyens de transport. Dans le bas, on lui avait dit que le *Stanley* était sur chantier, incapable de reprendre le fleuve sans être réparé et que ces réparations exigeraient un mois. Or le *Stanley* était le transport

de résistance, celui sur lequel il comptait pour l'embarquement du plus grand nombre de ses hommes. Il arrivait donc plein d'anxiété.

Le lieutenant Liebrechts la dissipa immédiatement en lui montrant de loin le steamer se balançant amarré dans le port et prêt à chauffer. A côté se trouvaient la coque de l'*En Avant* et la grande baleinière, toutes deux également à sa disposition. Quant aux embarcations promises par l'État, la situation était donc bonne. Restaient les deux bateaux à vapeur des missions. Cette fois encore, comme un mois auparavant, à Banana, sa bonne étoile souriait à l'explorateur : le *Peace* et le *Henri Reed* étaient également à l'ancre sur les eaux du pool. Dès lors, il ne s'agissait plus que d'obtenir de leurs propriétaires les deux steamers pour quelques semaines.

A la « Baptist Missionary Society » de Kinchassa, le procès fut vite gagné. Le *Peace* fut accordé immédiatement ; Stanley en avait, du reste, la promesse ; mais, à « l'American Baptist Missionary Union », dirigée par M. Bellington et à laquelle appartenait le *Henri Reed,* l'explorateur essuya un refus catégorique.

Stanley qui, dans ses voyages à travers les pays

sauvages, n'a jamais souffert grande résistance de qui que ce soit et qui, ne voyant que le but général à atteindre, n'a jamais apporté qu'une attention secondaire aux moyens à employer, riposta simplement au refus du Révérend M. Bellington par l'envoi d'un officier et de quelques soldats qui s'assurèrent du bateau.

C'était aller un peu rudement en besogne. C'était oublier, surtout, que le district du pool était maintenant régi par des autorités légalement constituées et que les mesures violentes n'y pouvaient plus être tolérées.

Il suffit d'une lettre du représentant de l'État pour le faire comprendre au chef de l'expédition, qui aussitôt donna l'ordre à ses soldats de rentrer au camp. Mais, le jour même, le commandant de Léopoldville, convaincu que la tranquillité publique, peut-être même l'existence de la station, dépendait de la plus ou moins grande rapidité avec laquelle les sept cent cinquante hommes de l'expédition de secours quitteraient le pool pour le haut fleuve, reprit les pourparlers avec M. Bellington. Celui-ci consentit alors à traiter de la location du steamer avec l'État que Stanley, de son côté, s'engagea à couvrir pour les risques à courir.

Voici comment Stanley, dans une lettre adressée à son comité, et communiquée au *Times*, a raconté cet incident :

Léopoldville, Stanley-pool, le 26 avril 1887.

En 1881, je suis venu en aide à deux missionnaires nommés Clarke et Lancely qui avaient éprouvé un malheur : un incendie avait consumé tous leurs effets. Ils m'avaient envoyé demander des vivres ; je leur en ai fourni une assez grande quantité provenant de nos propres provisions. Ces missionnaires appartenaient à la « Livingstone Inland Mission », devenue depuis l' « American Baptist Union ».

En 1883, un missionnaire, le docteur Sims, me fit la demande d'un emplacement au Stanley-pool, pour y établir une succursale de la Livingstone Inland Mission. Ses collègues avaient vainement essayé d'en obtenir la permission des indigènes. Je donnai l'ordre au chef de Léopoldville de loger le docteur Sims sur un terrain voisin de la station, de façon que la mission fût sous notre protection immédiate.

En 1884, j'ai agrandi le terrain de la mission et je lui ai accordé, en outre, un emplacement pour établir une succursale à l'Équateur, sous réserve, bien entendu, de la confirmation à Bruxelles de cette concession.

Par un curieux revirement des événements, en arrivant maintenant ici, c'est moi qui, cette fois, me suis

trouvé dans la position d'un humble suppliant implorant une faveur.

Sa Majesté le souverain de l'État indépendant du Congo m'avait offert de prendre le chemin du Congo pour aller au secours d'Emin-pacha, à Wadelaï. Ce chemin, pourvu que les vapeurs et bateaux fussent à temps au Stanley-pool, était de beaucoup le meilleur et le moins dispendieux.

Longtemps avant mon arrivée, j'avais envoyé à la Baptist Mission anglaise, qui possède le vapeur *Peace,* et à la Livingstone Inland Mission qui est devenue américaine et propriétaire du vapeur *Henry Reed,* des lettres pour leur demander de m'aider à transporter l'expédition vers le haut immédiatement à son arrivée à Stanley-pool.

Je reçus en réponse une lettre de M. Bellington, chargé du vapeur *Henry Reed,* me disant qu'il ne pouvait pas prêter le vapeur pour cette besogne, parce qu'il avait à descendre au bas Congo dans un certain but; que le mois suivant, la mission attendait du monde et que, dans l'intervalle, le vapeur devait être mis à sec pour être repeint.

Vous remarquerez, comme je l'ai remarqué moi-même, qu'il n'était pas question d'urgence; le vapeur devait rester inactif, à sec au pool pour être repeint, tandis que M. Bellington descendrait le fleuve pour aller agréablement se marier avec une femme dont il avait vu la photographie; car c'était là le « certain but » qui l'obligeait à quitter le Stanley-pool.

Et pendant ce temps, mes hommes, mourant de faim,

seraient tentés d'arracher de force aux indigènes ou aux Européens les vivres qu'ils ne pourraient se procurer autrement, et personne ne sait jusqu'à quel point le désordre serait poussé! Et il me faudra le réprimer sévèrement; mais en attendant, que ce soit mes gens ou les indigènes qui souffrent le plus, il est clair que cet état de choses serait déplorable.

En arrivant au Stanley-pool, voyant plus exactement la situation, j'ai envoyé le major Barttelot et M. Monteney Jephson pour exposer plus complètement notre position désespérée à la mission américaine, où, par tous les moyens en leur pouvoir et pendant plus d'une heure, ils ont prié instamment ces messieurs de revenir sur leur refus et de nous secourir. Ceux-ci ont néanmoins persisté dans leur première décision.

M. Bellington a prétendu avoir consulté la Bible et y avoir trouvé le commandement de ne pas nous prêter assistance; d'ailleurs, il devait descendre le fleuve pour aller rejoindre la femme qu'il devait épouser.

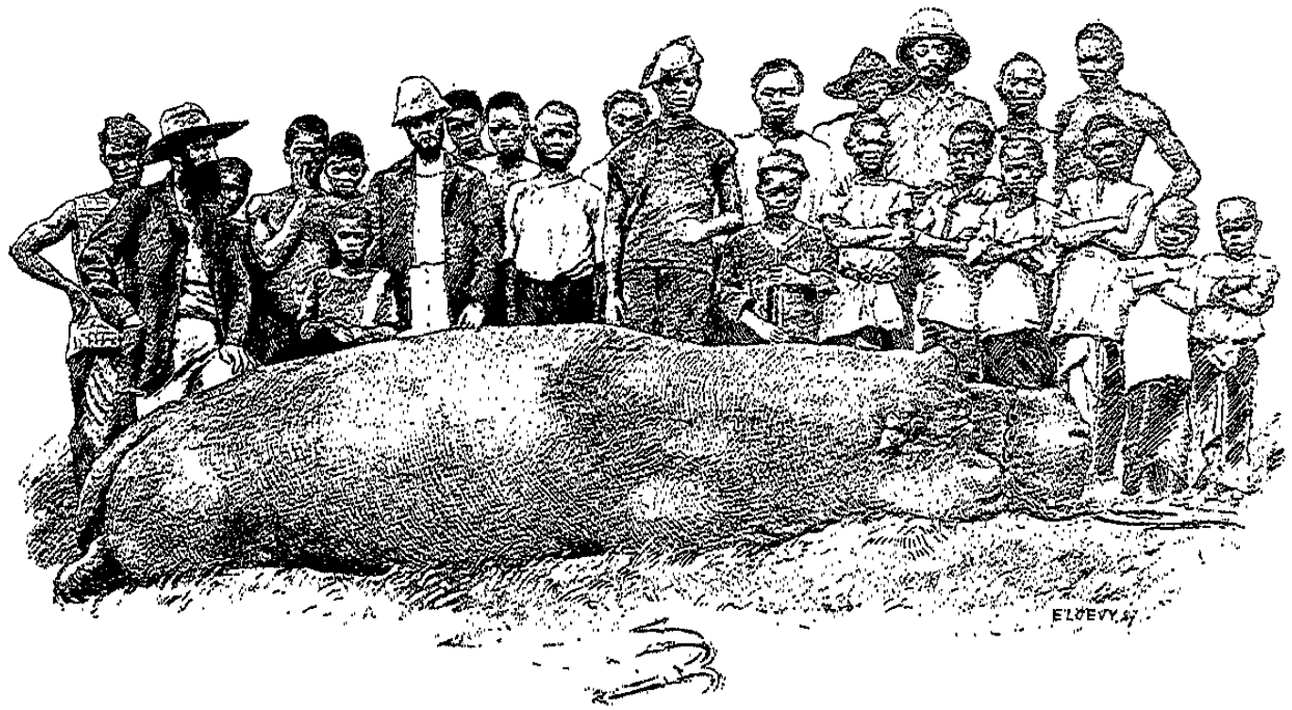
J'ai consulté le commissaire du district du Stanley-pool, M. Liebrechts, et lui ai démontré qu'un grand désastre était inévitable si l'on n'avisait au moyen de nous tirer d'embarras. Je lui ai dit que je ne pouvais pas être le témoin indifférent des souffrances que la faim entraînait après soi; que, par conséquent, je le priais de requérir des missions l'usage de leur vapeur pour un court laps de temps, c'est-à-dire pendant quarante jours; que le *Henry Reed* devait du reste, d'après la lettre de M. Bellington, rester inactif pendant plus de deux mois; que ce temps

pourrait être utilisé par nous à sauver des centaines d'existences; que ses objections étaient futiles; que celles du docteur Sims étaient le résultat du refus que j'avais fait de l'employer dans mon expédition, tandis que Bellington n'aspirait qu'au plaisir d'épouser une personne qu'il n'avait jamais vue. M. Liebrechts reconnut que la situation était grave; que la station était également dans une situation difficile relativement aux vivres nécessaires à son personnel.

Le lendemain matin, le major Barttelot et M. Monteney Jephson furent de nouveau envoyés à la mission afin de tenter un nouvel effort auprès de M. Bellington, qui se borna à répondre qu'il « avait, à force de prières, lutté « même jusqu'à la troisième veille » contre la nécessité qu'il y avait de refuser le *Henry Reed* et qu'il était finalement confirmé dans son opinion première qu'il « agissait bien et sagement ». En même temps, on me rapporta que M. Bellington avait furtivement fait enlever de son steamer les soupapes et les pistons des machines dans le but d'empêcher son départ.

Dès lors, je n'hésitai plus, j'envoyai un détachement de soldats soudanais à l'endroit où était amarré le vapeur, et un autre détachement avec le major Barttelot, chargé de demander sa remise immédiate ainsi que celle des accessoires. Le major tint ses hommes hors du domaine de la mission, où il entra seul, muni de ma lettre.

Le commissaire de l'Etat, voyant l'affaire prendre cette tournure critique, ordonna à un détachement de ses soldats d'aller relever les Soudanais auprès du vapeur et se



AU STANLEY-POOL. — CAPTURE D'UN HIPPOPOTAME.
D'après une photographie du Rév. Georges Grenfell.

rendit en personne chez les missionnaires. Il y insista pour la remise du vapeur à l'Etat.

Nos gardes furent retirés, sur l'assurance qui nous fut donnée que plus rien ne serait enlevé ni caché. Puis les négociations se continuèrent pendant deux jours, sous la direction de M. Liebrechts, qui finit par signer une charte-partie en due forme, par laquelle l'American Baptist Union louait le steamer *Henry Reed* pour la somme de 100 livres sterling par mois : ce qui est au taux de 30 pour 100 par an de sa valeur estimative.

Mais quelles gens ingrats que quelques-uns de ces missionnaires! Ils peuvent avoir de la foi en surabondance, sans doute ils vivent allègrement en espérance; mais de charité, je n'en trouve pas chez eux la plus légère trace.

Quoi qu'il en soit, notre alerte est finie et notre inquiétude un peu apaisée.

H.-M. STANLEY.

Le *lieutenant Liebrechts*, par son habileté, sa conduite décidée, mais correcte, avait réussi, à la satisfaction de tous, à éviter un conflit, à tirer la station d'une situation qui était grave, qui pouvait devenir périlleuse, en même temps qu'il avait assuré, sans avoir recours à la force ni à l'arbitraire, la continuation de la marche rapide de l'expédition de secours.

Stanley en témoigne dans les lignes suivantes,

extraites d'une lettre qu'il adressa avant son départ de Léopoldville au chef de la station :

All things are going infinitely better than could be expected, for wish we owe you much mush gratitude.

En réalité, la réussite était complète. Toute la flottille du pool était à la disposition de l'explorateur.

Outre le *Stanley* et les baleinières de l'État qui lui avaient été promis à Bruxelles, il avait obtenu la coque de l'*En Avant*, dont la machine était momentanément hors d'usage, les deux steamers des missions, et la grande allège des Baptists anglais. Sur le chantier de Kinchassa, les charpentiers de la « Sanford Exploring Expedition » achevaient en hâte le remontage de la coque du steamer *Florida,* prêté par cette compagnie et qui fut mis heureusement à flot le 29 avril, avant-veille du départ. Avec la baleinière de l'expédition, c'était une flottille de huit embarcations, dont trois à vapeur.

En même temps que l'on négociait pour les bateaux, l'on s'efforçait d'assurer la nourriture aux 750 hommes de l'expédition pendant leur séjour

forcé au pool. Ce ne fut pas chose facile: il y eut des jours de dures privations et même des moments d'angoisse.

A cette occasion, on a parlé de disette, de famine. Il n'y a pas eu de famine causée par la sécheresse ou la mauvaise récolte, mais seulement impossibilité pour un district ne possédant qu'une population clairsemée, de satisfaire, du jour au lendemain, aux appétits d'une troupe nombreuse, arrivant sans vivres de réserve.

Tant que la population blanche et noire des établissements européens du pool a été restreinte, le pays a donné ce qu'on lui demandait. Mais dans ces derniers temps le nombre des blancs s'étant rapidement élevé à une cinquantaine et le personnel noir ayant augmenté en proportion, il en est résulté une augmentation subite de consommateurs qui n'était pas en rapport avec les ressources présentes du pays.

En effet, pendant plusieurs années, les Européens du pool avaient consommé les chèvres, les poules et aussi les œufs du pays, sans que le nègre qui est imprévoyant de sa nature, ni que l'Européen qui l'était soit par paresse, soit par incapacité, n'aient rien fait pour remédier à une situation qui devait

finir par devenir fatale, vu l'absence de voies de communication rapides et faciles.

Que l'on complique cette pauvreté momentanée du pays de l'arrivée subite d'une troupe de 750 hommes affamés, et l'on se fera une idée du désarroi et de l'anxiété qui ont dû régner à Léopoldville et à Kinchassa pendant les dix jours que l'expédition de secours fut obligée d'y passer.

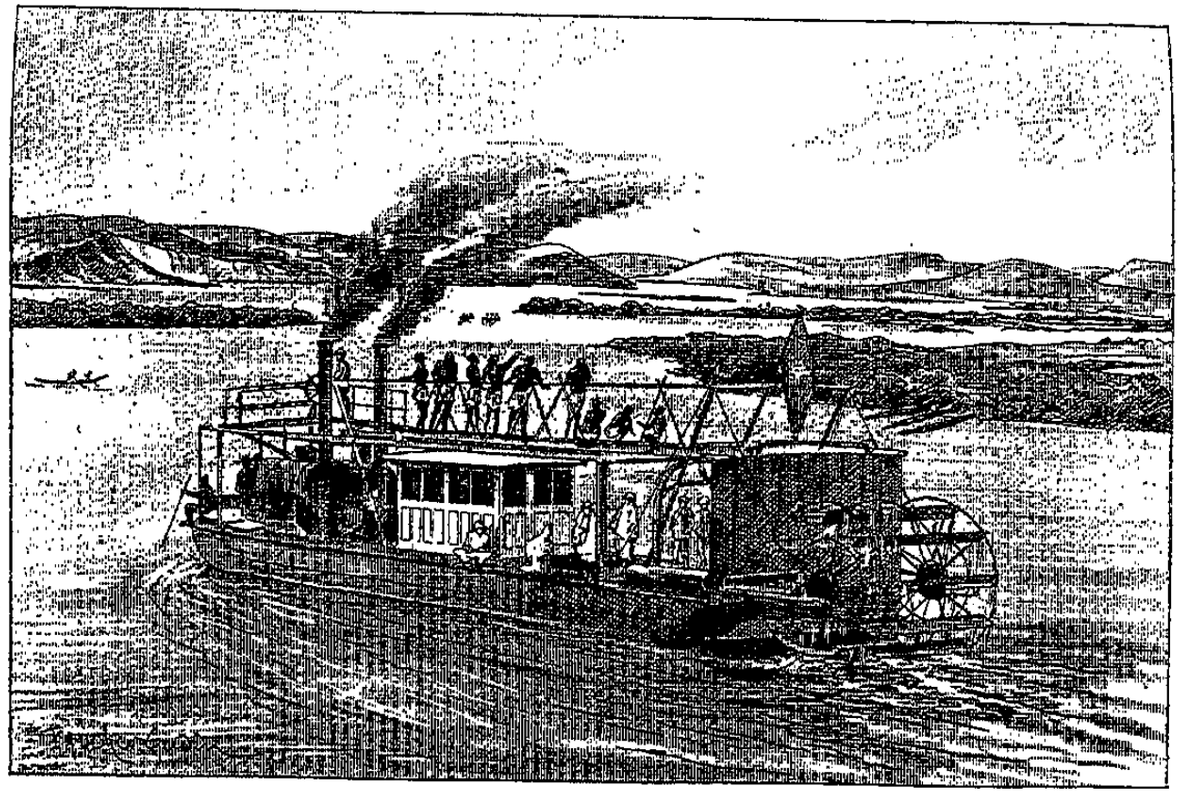
Dès le 25 avril, le *Stanley* étant prêt, 153 hommes y avaient été embarqués et, sous le commandement du major Barttelot et du docteur Parke, avaient été dirigés vers Msouata, entre le pool et le confluent du Kassaï, où les vivres étaient, disait-on, en abondance.

En outre, des détachements de chasseurs d'hippopotames furent envoyés de divers côtés à la recherche de viande, et furent assez heureux dans leur chasse. Mais quant à la *chicouangue,* c'est-à-dire au pain de manioc, fourni d'habitude aux établissements européens par les indigènes des villages voisins, il fallut plus d'un jour s'en passer. Au pool, comme le long de la route des chutes, les natifs avaient fui, effrayés par l'apparition subite d'une interminable troupe armée, composée de Zanzibaristes et de soldats au costume étrange.

Cette fuite fut si générale et, à un moment, si inquiétante pour l'approvisionnement futur des stations et des factoreries, que le lieutenant Liebrechts jugea prudent, afin de rassurer les populations, inquiètes au point d'avoir abandonné leurs villages pour fuir dans les bois, d'envoyer immédiatement un détachement de quinze à vingt soldats de l'État sous le commandement du lieutenant Von Reichslin, second de la station, pour expliquer aux chefs la situation, et assurer aux indigènes qu'ils n'avaient rien à craindre.

Néanmoins, ceux-ci ne regagnèrent leurs huttes que fort lentement et au fur et à mesure du passage et du départ des derniers traînards de l'expédition. Après l'embarquement de celle-ci, le pays rentra dans le calme, les porteurs reprirent leurs services, les caravanes arrivèrent régulièrement et les vivres apportés par les natifs rassurés redevinrent abondants.

La situation critique, grâce à la présence et à l'emploi rapide des moyens de transport, ne s'était pas prolongée au delà de quelques jours; mais la panique avait été grande et Stanley a eu raison de dire : *All things are going infinitely better than could be expected.*



LE « STANLEY » SUR LE STANLEY-POOL.

La tranquillité redevint bientôt si complète que, six semaines après le passage de « l'ouragan de secours », comme on a appelé l'expédition dans le bas Congo, le gérant de la factorerie française de Brazzaville put envoyer, par la route de l'État à Matadi, cent porteurs chargés d'ivoire, sans un seul soldat d'escorte.

Enfin arriva le moment du départ. Depuis plusieurs jours, Stanley avait transporté son camp de Léopoldville à Kinchassa, où les steamers et les baleinières se trouvèrent réunis dès le samedi soir 30 avril.

L'embarquement commença le lendemain de grand matin, devant la factorerie hollandaise. Le *Peace,* de la Baptist mission anglaise, sur lequel le chef de l'expédition avait arboré son pavillon, avait à remorquer la grande allège de l'État, d'un côté, et la baleinière de l'expédition, de l'autre. Les trois bateaux, dirigés par les mécaniciens de la mission, prirent à bord 117 hommes et 100 charges. Le *Stanley* fut jumellé avec la coque du bateau à vapeur la *Florida.* Le capitaine Schaegestrom, de la marine de l'État, prit le commandement des steamers sur lesquels trouvèrent place 364 hommes, 500 charges, les

9 ânes de monte et un troupeau de chèvres. Enfin sur le *Henri Reed*, commandé par le capitaine Martini, de l'État, et flanqué de la coque de l'*En Avant* et de la baleinière de la mission anglaise, furent embarqués 100 charges et 131 hommes. Tippo-Tip et ses femmes, au nombre de quinze, prirent place sur l'*En Avant*.

A six heures et demie du matin, les dernières charges furent embarquées et les Européens montèrent à bord. Alors Stanley donna le signal du départ. A sept heures, le *Henry Reed* leva l'ancre, suivi, à sept heures dix, par le *Stanley* et, à sept heures trente, par le *Peace*, qui ferma la marche. En quelques minutes la flottille avait disparu derrière les îles.

C'était la deuxième expédition importante que les riverains du haut Congo, rassemblés sur les rives, allaient voir passer. La première, en 1883, composée des steamers le *Royal*, l'*En Avant* et l'*Association internationale*, avait, pour la première fois, fait flotter sur le haut fleuve la bannière bleue à étoile d'or, ouvrant pacifiquement aux entreprises de l'Europe le chemin du cœur de l'Afrique.

La seconde, seulement quatre ans après, suivait

la voie à peine ouverte et maintenue libre au prix de longs efforts et de durs sacrifices, pour aller, sous la même bannière et sous le commandement du même chef, porter assistance à deux vaillants défenseurs de la cause africaine, perdus dans les régions lointaines où le Nil a ses sources.

CHAPITRE XI

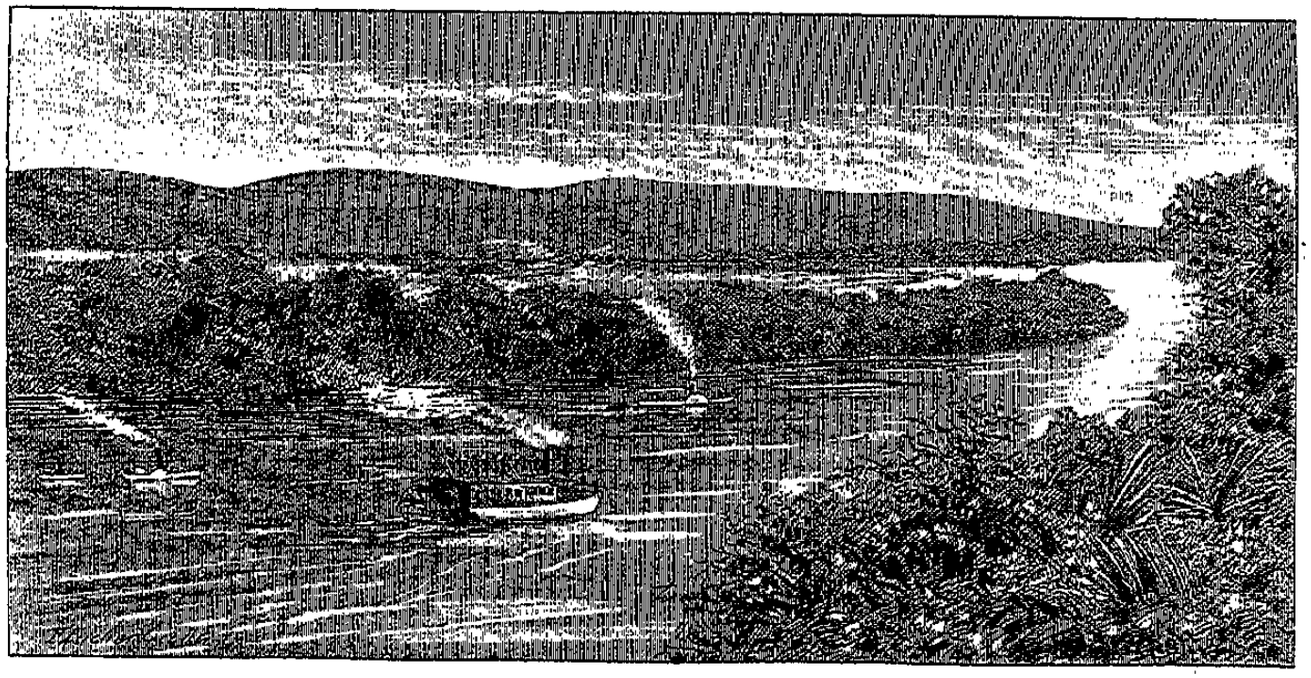
SUR LE HAUT CONGO

Le Congo entre le Stanley-pool et les Stanley-Falls. — La région des îles. — Accidents : le *Peace* perd son gouvernail et le *Stanley* échoue. — Arrêt à Bolobo. — Au pays de l'abondance. — Chez les Bangala. — Hier et aujourd'hui. — Réception. — Le canon tonne. — Tippo-Tip et le major Barttelot à l'avant-garde. — Sur l'Arouhouimi. — Arrivée aux rapides d'Yambouya.

Le Congo entre le Stanley-pool et les Stanley-Falls est une voie navigable unique au monde. Sa longueur entre ces deux points est de 1,600 kilomètres, soit un peu moins que la longueur du Rhin et du Rhône réunis. Sa largeur n'y est jamais inférieure à 400 mètres ; presque partout le fleuve a plusieurs kilomètres d'une rive à l'autre ; entre les confluents de la Mongalla et de l'Itimbiri, il mesure 30 à 35 kilomètres, dimension gigantesque dont n'approche aucun autre cours d'eau du monde et qui égale la largeur du Pas-de-Calais.

Depuis le district de Bolobo jusqu'au delà du confluent de l'Arouhouimi, d'innombrables îles émaillent son cours. Le navigateur a par moment le choix entre dix ou douze chenaux différents, véritables fleuves eux-mêmes de plusieurs centaines de mètres de largeur et séparés par autant d'îles dont quelques-unes ont 5, 10 et jusqu'à 50 kilomètres de longueur. Dans ces chenaux, le manque absolu d'indications sur la passe force naturellement à une navigation très prudente et ne laisse pas, à certains endroits, de présenter quelque danger; mais il doit exister un chenal de grande profondeur dont la reconnaissance prochaine permettra à la navigation une vitesse plus grande et l'utilisation de vapeurs de forte calaison.

Toutes ces îles sont couvertes d'une végétation puissante qui se reflète dans les eaux; les palmiers de cinq ou six espèces, le tamarix, l'arbre à coton, l'acajou, le calamus, l'arbre à kola, le baobab géant y entremêlent leurs troncs et leurs branches, et l'envahissante liane à caoutchouc aux fleurs blanches, et dont les indigènes ignorent encore la valeur, enlace cette haute futaie d'une façon désordonnée, comme si elle voulait opposer aux futurs chercheurs de trésors un infranchissable rempart.



L'EXPÉDITION SUR LE HAUT CONGO.

Quand on navigue dans les chenaux étroits ainsi bordés de verdure et de fleurs, on se croirait en promenade sur quelque grand et silencieux lac de jardin, aux paysages familiers. La vue s'y repose du spectacle grandiose, mais monotone et fatigant à la longue, que présente le fleuve quand le regard peut l'embrasser d'une fois et que la vue s'étend au loin sur les savanes parsemées de bois de ses rives.

Celles-ci, à partir de Tchoumbiri, sont généralement basses, avec quelques collines qui s'accentuent à Oupoto. Partout la terre est d'une étonnante fertilité. Elle est couverte d'une verdure épaisse sur laquelle tranchent à chaque instant les tons plus tendres des plantations de bananiers qui entourent les villages. Lorsque l'on monte sur la dunette élevée des bateaux et qu'à l'aide de jumelles on explore l'ensemble du paysage, on aperçoit au loin, par delà la ceinture souvent marécageuse des rives, dans la forêt défrichée ou dans la plaine interminable, le vert brillant de ces bois de bananiers laissant, par places, percer les toits de chaume des huttes.

La population est très irrégulièrement répartie : certains districts des bords du fleuve semblent

déserts; ailleurs, les villages se succèdent sans interruption le long de plusieurs kilomètres de rive.

Presque partout cette population est paisible et hospitalière; au passage des bateaux elle se masse sur le bord du fleuve, sillonné de nombreuses pirogues de pêche ou de commerce. Elle fait des signes d'amitié aux voyageurs et les invite à s'arrêter et à trafiquer. Partout elle est avide de négoce et industrieuse.

Le voyage de l'expédition de secours débuta sur le haut Congo par deux accidents : le *Peace* perdit son gouvernail dans les eaux du pool, et le *Stanley* alla donner sur un récif entre Tchoumbiri et Bolobo. Voici comment Stanley, dans une lettre écrite le 31 mai de la station des Bangalas et adressée à son comité, relate ces deux accidents :

En quittant Kinchassa, le *Henry Reed* et le *Stanley* filèrent droit et firent régulièrement leur première journée de navigation ; mais le *Peace,* à peine à deux milles du débarcadère de Kinchassa, fut arrêté par un accident : son gouvernail se brisa et le bateau demeura ingouvernable.

Le capitaine lança aussitôt deux ancres par-dessus

bord ; une secousse furieuse jeta le bateau dans un courant rapide ; nous fûmes obligés de couper les chaînes pour nous tirer d'une situation périlleuse, et nous rebroussâmes chemin vers Kinchassa.

De là, le capitaine et le mécanicien du steamer durent aller à Léopoldville, à six milles plus bas, pour faire réparer le gouvernail à l'atelier de l'État, et ainsi tout un jour fut perdu.

Nous avons repris la route le lendemain et navigué pendant trois ou quatre jours avec une vitesse moyenne, le *Stanley* et le *Henry Reed* marchant régulièrement, mais le *Peace* restant toujours en arrière.

De Kinchassa à Msouata (88 milles), nous mîmes deux jours de plus que d'habitude. Au delà de Msouata, ce fut pire encore. Le bateau, dont la marche devenait de plus en plus lente, luttait péniblement contre le courant ; à quelques heures de Bolobo, celui-ci l'emporta définitivement, et la reculade commença. Nous jetâmes l'ancre aussitôt ; pour la deuxième fois nous étions en détresse.

Le bateau fut rapidement soulagé de ses passagers qui furent déposés à la rive, après quoi une chaloupe alla à Bolobo pour réclamer du secours.

Le lendemain, le misérable navire, remorqué par le *Henry Reed,* faisait son entrée déshonorante dans le port de Bolobo.

Mais ce ne fut pas assez que d'être ainsi journellement retardé par le *Peace,* il fallut aussi que le *Stanley* s'en mêlât.

Figurez-vous qu'en remontant à la suite du *Henry Reed*

nous trouvâmes le *Stanley* à la rive, sans vapeur, en plein jour! Le grand bateau avait trop audacieusement exploré des récifs, et il était résulté de sa folle entreprise le naufrage de sa section d'arrière. Ce ne fut encore heureusement qu'une fausse alerte; les mécaniciens reconnurent que le steamer pourrait être remis en état de navigation grâce à un rapiéçage fait à l'aide de quelques plaques de métal. Toutes les mains furent mises avec dévouement à cette délicate besogne, qui prit deux jours.

Bolobo, où l'expédition subit ce retard, est situé sur la rive de l'État, un peu en amont du Kassaï. C'est l'agglomération la plus populeuse du territoire des Bayanzi, nation commerçante et riche, composée en grande partie de trafiquants d'ivoire. Bolobo compte environ 30,000 habitants, les villages ont des rues parallèles et des places publiques, les habitations sont confortables, les champs de manioc, de maïs et de patates douces s'étendent vers l'intérieur à perte de vue. La race est belle et fière. L'Association du Congo avait là, jadis, une station qui est remplacée actuellement par une mission baptiste anglaise.

L'expédition, arrivée à Bolobo le 8 mai, y séjourna quelques jours, afin de permettre au *Stanley* d'aller embarquer au confluent du Kassaï le déta-

chement qui, sous les ordres du major Barttelot, avait fait à pied le long du fleuve la route depuis la Rivière noire jusqu'à Kwamouth. Le 14 mai, la flottille leva l'ancre et s'engagea dans le dédale de la région des îles du haut Congo.

Au delà de Bolobo, le voyage se continua sans autre incident; rien d'extraordinaire ne se passa; aucune perte d'hommes ni de marchandises ne fut à enregistrer; les bateaux marchaient tout le jour et stoppaient la nuit.

C'est généralement vers cinq heures du soir qu'on jetait l'ancre, après des étapes de 25 à 50 kilomètres. Jusqu'à sept ou huit heures, tout le personnel — les cuisiniers exceptés — s'occupait à récolter le bois sec pour l'alimentation des chaudières pendant la journée suivante. La nuit venue, les grands feux étaient allumés et le bruit des haches qui fendaient les troncs abattus en menus morceaux alternait avec le refrain vibrant des bûcherons noirs. Tandis que les ouvriers achevaient leur besogne, les cuisiniers terminaient leur office et le repas était servi.

Ce n'était plus l'insuffisance d'alimentation de la région des chutes et du Stanley-pool.

La nourriture est maintenant abondante, écrit Stanley; les indigènes nous accueillent si bien partout et nous vendent une si grande quantité de vivres, que mes gens ont bien vite oublié les privations du bas fleuve. J'estime que chacun de mes hommes a gagné en poids de dix à vingt livres depuis son départ de Kinchassa jusqu'à son arrivée à Bangala. Je commence même à craindre pour mes bateaux à cause de cette augmentation inattendue de lest.

L'expédition passa le 18 à Loukoléla, siège d'une autre mission protestante, et le 23 à l'Équateur où se trouve une station de l'État et où Stanley fut heureux de serrer la main à son ancien adjoint, le capitaine Van Gèle, qui s'apprêtait à remonter l'Oubangî et à résoudre le problème de l'origine de la rivière.

Le 30, la flottille débouchait des îles et l'équipage du *Peace,* qui, habilement réparé à Bolobo, tenait maintenant la tête, signala les vastes bâtiments de la station des Bangala.

Bangala est le nom d'une des plus célèbres tribus du haut Congo. Elle occupe les deux rives du fleuve en amont du confluent de l'Oubangi. Ce sont des hommes superbes, d'une taille supé-

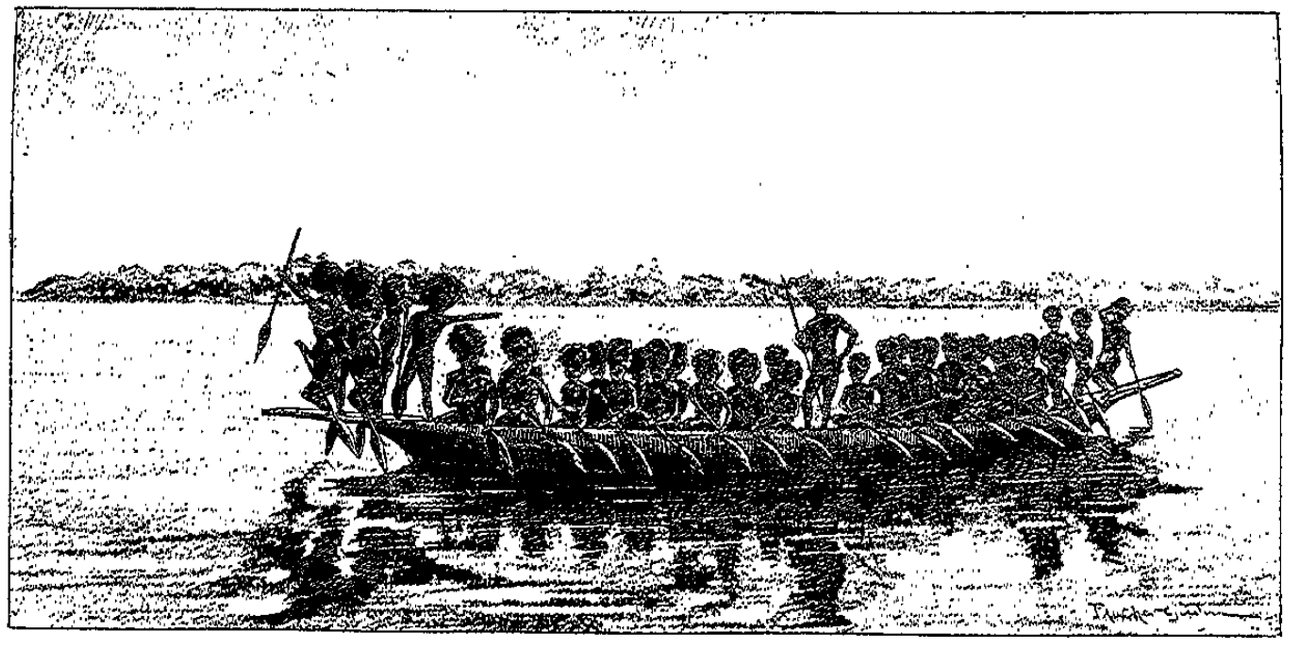
rieure à la moyenne, habiles à faire voler les pirogues sur les eaux du fleuve et redoutés de leurs voisins pour leur vaillance dans les combats.

C'est en passant devant les nombreux villages bangala qui se succèdent le long du fleuve en amont et en aval de l'endroit où s'élève aujourd'hui la station de l'État, qu'en 1877, lors de sa première descente du Congo, Stanley eut à livrer un combat sanglant qu'il a décrit dans son ouvrage *A travers le continent mystérieux*.

Les batteries répétées de tambour, dit Stanley, avaient excité au plus haut point la frénésie des sauvages. Ils réunissaient leurs canots, chargeaient leurs fusils, aiguisaient leurs lances et leurs sabres; tout cela contre nous et uniquement parce que nous étions des étrangers, naviguant sur leur rivière.

Tandis que nous glissions en dérive, de nombreux canots s'avancèrent. Je hélai les indigènes. Mon appel resta sans réponse et presque aussitôt ils tirèrent sur les bateaux.

La lutte s'engagea avec une ardeur égale des deux côtés, et se prolongea si longtemps que je dus faire distribuer de nouvelles munitions. A mesure de la prolongation du combat, chaque village envoyait son contingent. A trois heures, le nombre des canots qui nous attaquaient s'élevait à 63. A cinq heures et demie, nos antagonistes se retirèrent.



CANOT DES INDIGÈNES DU HAUT CONGO.
D'après un croquis de M. Louis Amelot.

Ce fut le plus acharné de tous les combats que nous avons eu à soutenir sur ce terrible fleuve.

Depuis lors, douze années se sont écoulées, pendant lesquelles se sont passés des événements mémorables qui ont modifié de fond en comble la situation du pays et les dispositions de ses habitants envers les étrangers. Un vaste établissement s'élève au milieu des villages bangala; les chefs qui, en 1877, dirigèrent l'attaque contre Stanley sont aujourd'hui les amis et les protégés des blancs; les sacrifices humains ont cessé; des vapeurs visitent régulièrement la station; une force armée y fait respecter l'ordre; les indigènes, gagnés à la cause de l'État, s'engagent à son service et s'expatrient sans la moindre hésitation jusqu'à Boma et Banana, à près de 2,000 kilomètres de leurs villages; l'armée du Congo compte actuellement de 600 à 700 soldats bangala.

Ces magnifiques résultats sont dus à l'intelligente activité et au tact des officiers belges qui créèrent et commandèrent les premiers cette lointaine station : les capitaines Coquillat et Vankerckoven secondés par leurs adjoints, les lieutenants Baert et Dhanis.

Bangala est la plus belle station que l'État pos-

sède sur le haut Congo. Stanley ne la connaissait pas; il n'avait plus revu le pays depuis le jour où il avait palabré avec le vieux chef Mata-Buyké, au mois de janvier 1884.

Quels changements depuis lors!... Sur le fleuve vont et viennent plus de cent pirogues, non plus armées en guerre, mais chargées de curieux et d'amis, gesticulant, applaudissant; une foule sympathique, acclamant les bateaux et leurs équipages, est massée sur la rive, se presse près du débarcadère en bois qui s'avance dans le fleuve. L'établissement, entouré de palissades et de fossés, développe sur plusieurs plans ses rangées de constructions en briques cuites au four; au delà s'étendent d'immenses plantations; la garnison, en partie composée des anciens adversaires de 1877, est rangée en bataille, immobile, disciplinée, présentant les armes, non plus la lance ou le fusil de traite, mais le snider se chargeant par la culasse.

Stanley débarqua, suivi de ses officiers, de Tippo-Tip et des dignitaires de celui-ci. Il fut reçu sous la véranda de la maison centrale par le personnel européen de la station, ayant à sa tête le lieutenant Baert qui, en l'absence du commissaire du district, le capitaine Vankerkhoven, lui souhaita

la bienvenue, et le vin d'honneur lui fut offert.

« Je ne puis m'empêcher, dit Stanley en répondant aux paroles de bienvenue du lieutenant Baert, d'invoquer en descendant ici le souvenir de l'accueil si différent que je reçus, il y a quelques années à peine, de la part de ces mêmes indigènes aujourd'hui si hospitaliers, si confiants, si joyeux. Cette station prospère et riante, ces constructions confortables, ces champs cultivés, cette force publique soumise et exercée, tout cet attirail de la civilisation transporté si rapidement au sein de cette nation hier encore ignorée du monde civilisé me frappe profondément. De grands travaux ont été exécutés et réalisés, je vous en félicite et vous remercie aussi de l'accueil que vous venez de me faire. Qui pourrait douter de l'avenir en constatant de tels progrès? »

Et pendant qu'il parlait, les canons de la station tonnaient, saluant d'une salve d'artillerie le passage de l'ancien agent supérieur de l'Association du Congo.

L'expédition demeura trois jours à Bangala. Le *Henry Reed* s'y sépara du reste de l'expédition. Le major Barttelot prit passage à son bord avec 40 soldats soudanais pour servir d'escorte à Tippo-

Tip jusqu'aux Falls. Le bateau devait ensuite redescendre sans retard jusqu'aux rapides de l'Arouhouimi. Le 2 juin, il leva l'ancre et partit à toute vapeur. Le *Stanley*, le *Peace* et les autres embarcations le suivirent le même jour.

Le voyage de Bangala à l'Arouhouimi s'effectua sans incident, contrarié seulement par d'incessantes averses et de formidables tornades. Le 16 juin, les steamers quittaient les eaux du grand fleuve pour naviguer sur celles de son affluent.

Le surlendemain, les rapides apparurent au large d'Yambouya. Les ancres furent jetées.

La navigation était terminée. Elle avait demandé six semaines depuis Kinchassa. Sur les prévisions c'était un retard, mais insignifiant, de huit jours seulement. Tout marchait donc jusqu'ici au gré des espérances du chef de l'expédition.

CHAPITRE XII

AU CAMP D'YAMBOUYA

L'Arouhouimi. — Établissement du camp. — Le plan de Stanley. — L'arrivée du *Henri Reed*. — Tippo-Tip aux Stanley-Falls. — Composition de la caravane. — En avant!

L'Arouhouimi est l'un des plus importants tributaires de la rive droite du Congo. Stanley reconnut pour la première fois son confluent en 1877 et remonta, en 1883, son cours inférieur jusqu'au village d'Yambouya où il fut arrêté par des rapides. Depuis lors la rivière a été maintes fois explorée par les agents de l'État du Congo qui viennent de construire à son confluent un vaste camp retranché, armé de canons et défendu par 600 soldats haoussa et bangala sous le commandement de douze officiers européens.

L'Arouhouimi est parsemé d'îlots, les uns buissonneux, les autres richement boisés, et de bancs de sable qui, aux eaux basses, en rendent la naviga-

tion difficile. Le courant est peu rapide et il n'a guère de profondeur, même dans le chenal. A Yambouya, où la rivière mesure 400 mètres de largeur, les indigènes la traversent à gué à l'époque de l'étiage.

Ses bords sont pittoresques, très boisés, mais cependant pas couverts de forêts comme ceux du Congo septentrional, du Sankourou et du Lomami. Entre les espaces boisés, ils présentent de larges plateaux d'une grande fertilité et s'élevant de cinq à dix mètres au-dessus du niveau de l'eau. A l'époque des pluies, c'est-à-dire au début de l'année, les massifs boisés sont parsemés d'énormes bouquets de fleurs aux couleurs éclatantes où dominent le rouge écarlate, le rose tendre et le blanc neigeux. Le bananier, le palmier élaïs, se voient partout.

Les rives du bas Arouhouimi sont habitées par la populeuse nation des Basokos, magnifique et forte race, de même, du reste, que celle des Oupoto qui habitent plus en aval sur le Congo et des Vouenya qui peuplent les voisinages des Stanley-Falls. Plus haut se rencontrent les Batéja, les Babourou, les Watoungou, etc.

L'architecture des habitations est tout autre sur l'Arouhouimi que sur le haut Congo. De tout côté

on aperçoit des huttes surmontées d'un cône pointu d'une hauteur de quatre à cinq mètres et descendant presque jusqu'à terre; les toits sont recouverts de larges feuilles hérissées, qui donnent le plus singulier aspect à ces demeures primitives.

Lorsque l'expédition de secours voulut débarquer, les indigènes du village d'Yambouya essayèrent d'abord de s'opposer au débarquement en se massant à la rive et en prenant des attitudes hostiles. Stanley eut raison de leur vaillance à l'aide d'une bordée de sifflet envoyée par les steamers, bruit extraordinaire pour eux et qui les mit aussitôt en fuite. Ils revinrent peu à peu; quelques cadeaux et bonnes paroles aidant, ils se familiarisèrent vite.

Le camp fut établi au pied des premiers rapides, sur une berge escarpée d'une vingtaine de mètres de hauteur. Il fut complètement palissadé et bordé d'un large fossé sur les flancs attaquables avec, aux angles, des bastions pour le flanquement.

Il fut divisé en trois parties séparées par des palissades : vers l'amont, le *boma,* où furent groupées, un peu au hasard, les habitations des Européens; au centre, le campement des Zanzibarites et la

garde de police; en aval, le camp des Soudanais et les magasins à poudre.

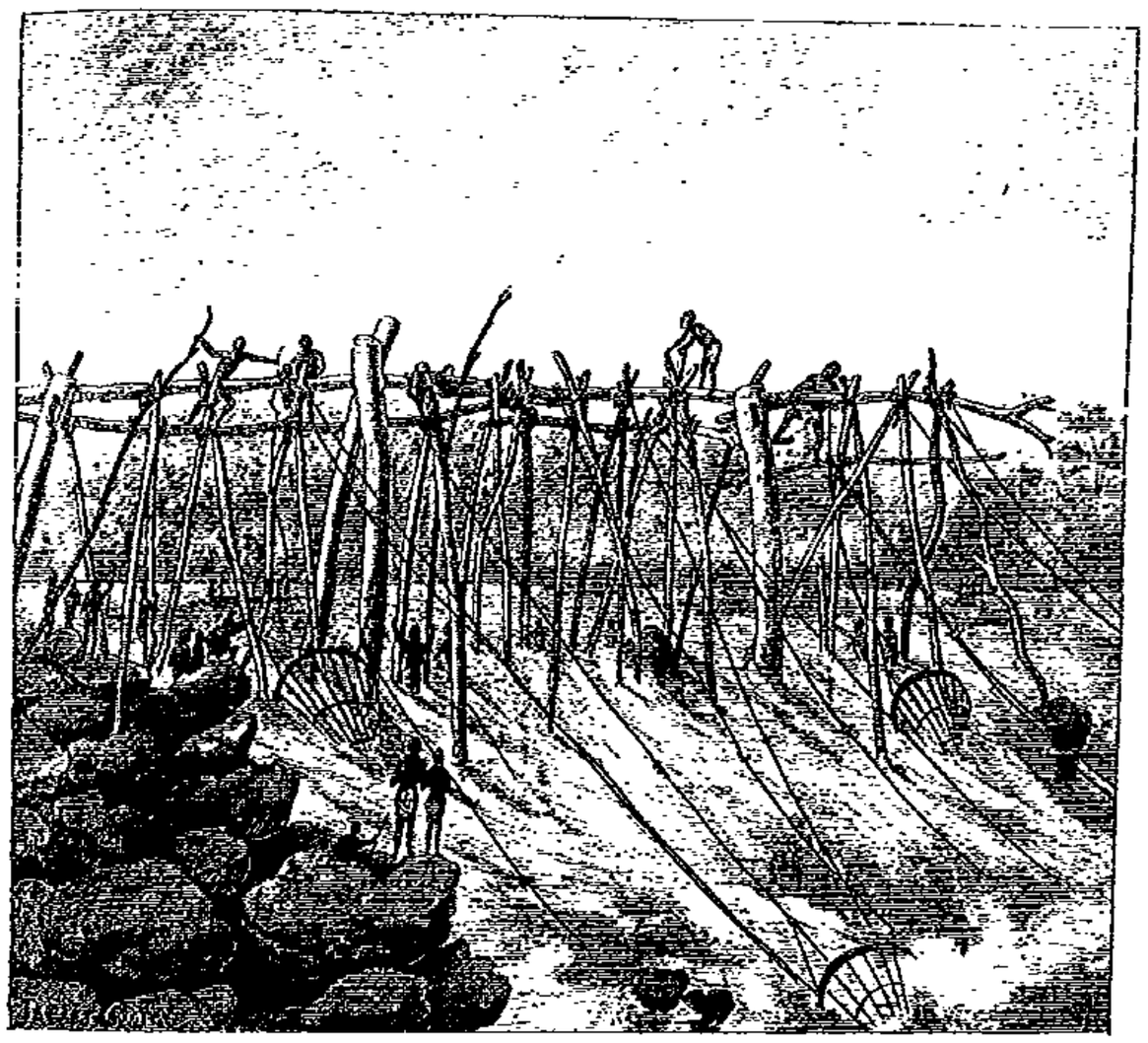
Tandis que MM. Stairs et Jameson présidaient à la construction de la station, Stanley organisait son expédition. Son plan était le suivant :

Former une première caravane de 3 à 400 porteurs dont il prendrait le commandement, secondé par trois ou quatre de ses adjoints. Cette caravane marcherait vers le lac Albert en suivant plus ou moins le cours de l'Arouhouimi et en utilisant, chaque fois qu'il serait possible, la rivière pour le transport des charges et des malades. Le point que Stanley se proposait d'atteindre sur le lac était Kavalli, petit village situé à l'extrémité méridionale.

Entre Yambouya et Kavalli, situé presque à la même latitude, la distance était de 515 kilomètres en ligne directe. Si rien de trop extraordinaire ne venait entraver sa marche, le chef de l'expédition espérait franchir cette distance en deux mois environ. Mais qu'allait-il rencontrer le long de cette longue route inconnue, sur laquelle on ne possédait aucun renseignement?

Pendant que Stanley marcherait ainsi en avant, le camp, renfermant une partie des charges, resterait à la garde de 250 à 300 soldats; les steamers *Stan-*

ley et *Peace* redescendraient prendre M. Rose Troop et les marchandises laissées à Léopoldville,



PÊCHERIES DES STANLEY-FALLS.
D'après un croquis de M. Louis Amelot.

ainsi que MM. Bonny et Ward restés en arrière à Bolobo, avec 125 soldats.

Quand les porteurs procurés par Tippo-Tip seraient arrivés, l'arrière-garde à son tour se mettrait en route et marcherait sur les traces de Stanley,

dont le passage à travers la région inconnue serait, du reste, marqué par des arbres incendiés et des campements abandonnés.

Le 22 juin, à cinq heures du soir, le *Henry Reed* ayant à bord le major Barttelot arriva des Stanley-Falls, que le steamer avait atteints le 17 au matin et où Tippo-Tip avait été reçu au milieu des plus vives démonstrations de joie.

Le chef arabe n'avait pas voulu laisser partir l'officier anglais sans lui remettre des lettres dont l'une, adressée au roi Léopold, assurait le souverain de l'État du Congo de son respectueux dévouement et de son désir de donner la paix et l'organisation au district dont il avait reçu le commandement. Ceci se passait au mois de juin 1887. Depuis lors, bien des fois Tippo-Tip a été accusé de trahison; mais jusqu'ici la conduite correcte du chef arabe a démenti tous ces faux bruits.

Tout le haut Congo est occupé maintenant par les agents de l'État. Les steamers de l'État, ceux des missions et des maisons de commerce vont et viennent librement depuis le pool jusqu'aux Falls. Le trafic est actif. Près de cinquante tonnes d'ivoire, achetées aux indigènes ainsi qu'aux trafiquants

arabes des Falls, ont été vendues à la fin de l'année 1889 sur le marché d'Anvers.

Ce fut au major Barttelot que Stanley confia la garde du camp d'Yambouya et le commandement de la deuxième caravane. Le major serait aidé dans sa tâche par MM. Jameison, Bonny, Rose Troop et Ward.

Quant à Stanley, il désigna pour se faire accompagner : MM. le lieutenant Stairs, le capitaine Nelson, le docteur Parke et M. Mounteney Jephson.

La caravane d'avant-garde fut composée de 368 hommes. Outre le bateau démonté, elle emportait des approvisionnements de tout genre et trois cents charges de cartouches. Une compagnie de 75 soldats armés de Winchester et munis de haches devait marcher en tête de la colonne sous le commandement du lieutenant Stairs, pour ouvrir la marche à travers les bois.

Le 27 juin, tous les préparatifs étant terminés, le chef fit former les rangs et passa sa troupe en revue. Le lendemain, l'expédition quitta Yambouya et commença la marche vers l'inconnu.

Qui pouvait dire ce qui y attendait les voyageurs!... Mille dangers : la famine, les maladies,

l'hostilité des indigènes, les difficultés et les obstacles de la route...

Qu'importe !... la grandeur de la tâche décuplait les énergies; la confiance et l'espoir de tous étaient grands. N'avaient-ils pas à leur tête l'homme heureux qui avait retrouvé Livingstone, le mounsoungou héroïque qui avait traversé l'Afrique de Zanzibar à Banana, le célèbre casseur de rocs Boula Matari, l'explorateur intrépide et le diplomate habile qui avait dirigé en Afrique la fondation de l'État indépendant du Congo.

En avant donc, et en route pour le Nyanza!

CHAPITRE XIII

QUINZE MOIS D'INCERTITUDE
TUÉ, BLOQUÉ OU PRISONNIER ?
LE PACHA BLANC

La dépêche du missionnaire de Matadi. — La dépêche de Zanzibar. — Les nouvelles expéditions de secours. — Le télégramme de M. Ward. — Le pacha blanc du Bahr-el-Ghazâl. — La communication du docteur Junker. — L'expédition du Mâhdi contre Emin. — La prétendue mort de Casati. — Osman-Digma au général Grenfell. — Le rapport d'Omar-Saleh sur la prise de Lado et la capture d'Emin. — L'expédition Stanley à la Chambre des communes. — Nouvelles des Stanley-Falls. — Sauvé !

Le 23 juin 1887, cinq jours avant son départ d'Yambouya, Stanley avait adressé à sir William Mackinnon une lettre qui se terminait par ces mots :

Aussitôt que nous aurons réuni sur le *Peace* et le *Henry Reed* le bois nécessaire pour l'alimentation des chaudières, les deux steamers nous quitteront et nos derniers moyens de communication avec l'Europe nous seront coupés pour quelques mois.

Cette lettre parvint en Europe le 20 septembre 1887. Puis, jusqu'au 21 décembre 1888, c'est-à-dire pendant quinze mois, on resta sans nouvelles *vraies* de l'expédition. Les fausses nouvelles, par contre, se succédèrent avec une abondance et une variété sans égale. Jamais aucune expédition en Afrique où ailleurs n'a donné lieu à plus d'hypothèses, de fantaisies et de commentaires. Au moment même où Stanley, à la tête de sa caravane, achevait ses premières étapes le long de l'Arouhoüimi, le bureau télégraphique de San Thomé transmettait en Europe la nouvelle suivante :

San Thomé, 21 juillet 1887.

Suivant un bruit répandu par un missionnaire de Matadi, Stanley aurait été tué dans un combat qu'il avait engagé avec des indigènes, afin de se procurer des vivres.

Immédiatement commentée par la presse, la dépêche du « missionnaire de Matadi » était confirmée quelques jours après par divers journaux qui annonçaient que le steamer sur lequel se trouvait l'explorateur avait échoué sur un banc de sable du haut fleuve et qu'aussitôt attaqué par les natifs, Stanley et tous les membres de l'expédition avaient été massacrés.

La presse du monde entier reproduisit la nouvelle et à partir de ce moment, Stanley fut considéré comme perdu par la majeure partie du public: son entreprise était au-dessus des forces humaines; les terribles cannibales qui peuplaient les bords de l'Arouhouimi ne lui permettraient pas de traverser leur territoire; au surplus, le pays qu'il avait à franchir était détestable, ce n'était qu'une suite de marais infranchissables ou de montagnes escarpées où l'expédition entière se perdrait; enfin, disait-on, si Stanley parvenait à vaincre les obstacles accumulés sur sa route, il n'échapperait pas aux émissaires de Tippo-Tip, l'astucieux ennemi qu'il avait eu l'imprudence de réinstaller aux Falls et qui n'attendait que le moment propice pour l'assassiner.

Le 17 août suivant, nouvelle dépêche à sensation. Celle-ci, envoyée de la côte orientale, émanait du consul de France à Zanzibar, M. Raffray.

Elle transmettait la nouvelle apportée, disait-on, de Nyangoué que Stanley, trahi par Tippo-Tip, avait été attaqué sur les bords de l'Arouhouimi et tué par les indigènes, qui avaient massacré aussi son personnel. Quelques jours après, le *Figaro* confirmait la nouvelle en révélant que le désastre avait eu lieu le 28 juin.

Ces nouvelles produisirent une sensation d'autant plus vive que la source en était officielle. Mais, renseignements pris, rien ne les confirma : le consulat français avait été induit en erreur par des trafiquants venus de l'intérieur.

On reprit espoir. Néanmoins, toutes ces dépêches inquiétantes avaient ébranlé la confiance; l'on se disait que la position de Stanley devait être difficile, qu'il paraissait impossible qu'il parvînt jamais près d'Émin et l'on parla de l'organisation de nouvelles expéditions au secours de celui-ci qui prendraient la route de la côte orientale, beaucoup plus sûre et plus rapide, prétendait-on, que celle adoptée par Stanley.

Pendant ce temps, à Bruxelles, les courriers du Congo continuaient à répéter : *Pas de nouvelles de Stanley*.

Ce laconisme avait par lui-même quelque chose d'inquiétant. La curiosité publique était excitée. Il lui fallait un aliment. Stanley ne lui en fournissant pas, elle se rejetait involontairement sur les télégrammes et les interviews à sensation qui la trompaient, mais qui lui donnaient les émotions réclamées.

Puis, tout à coup, voici qu'arrivent à la fois des nouvelles d'Yambouya et de Wadelaï, les premières apportées à la côte par M. Ward, les secondes renfermées dans une lettre d'Emin. Les unes et les autres répètent : *Pas de nouvelles de Stanley*.

Qu'est-il arrivé?... Où est-il?... Que fait-il?... Est-il mort?...Est-il prisonnier?... Pour les uns, nouveau Hicks-pacha, il a décidément été massacré avec tout son monde et jamais plus on n'entendra parler de lui. Pour les autres, il est bloqué par les belliqueux indigènes des rives de l'Arouhouimi, à bout de munitions et de vivres.

Au comité de l'Emin-pacha Relief Expedition et dans les centres géographiques, on ne se laisse cependant pas aller à ces exagérations pessimistes :

Il n'y a pas de motifs pour s'inquiéter sur le sort de Stanley, écrit le docteur Schweinfurth.

L'expédition ne court aucun risque de la part des indigènes, dit le docteur Junker.

Je suis certain que l'expédition n'est pas perdue, écrit le capitaine Wissmann.

Stanley et ses hommes, probablement diminués par une longue et rude traversée, sont quelque part agissant,

dit le capitaine Van Gèle; bientôt l'on entendra parler de leurs exploits.

Mais cette opinion, en dépit de la compétence de ses défenseurs, ne fait pas autorité; on demeure inquiet et incrédule, et le télégraphe annonce que partout des expéditions — dont, par la suite, on n'a plus entendu parler — s'organise pour voler au secours de l'explorateur en détresse.

Après l'arrivée en Europe des lettres de M. Ward donnant des détails assez fâcheux sur la situation aux *Stanley-Falls* et au camp de l'Arouhouimi, les renseignements publiés par les journaux deviennent de plus en plus sinistres.

D'après M. Ward, les seules nouvelles que le major Barttelot avait reçues de l'expédition provenaient de quelques déserteurs qui rapportaient que la caravane avait été attaquée par les natifs et que Stanley avait été blessé par une flèche. Mais, d'après quelques journaux, on cachait la situation qui était plus grave encore.

Le 17 juin, le *Gaulois* annonce que l'on vient de recevoir à Bruxelles la nouvelle officielle de la mort de Stanley tué en combattant les indigènes.

Et le lendemain, le *Journal des Débats* confirme le désastre dans les termes suivants :

Un journal parisien annonce ce matin que la nouvelle de la mort de Stanley serait arrivée officiellement à Bruxelles. Cette information a été démentie. Néanmoins, les lettres que nous avons reçues de Zanzibar ne nous laissent que peu d'espoir, et nous nous croyons assez fondés à ajouter foi à l'authenticité de cette nouvelle. Il paraît, en effet, que l'on considère depuis longtemps le décès comme certain et les familles des porteurs qu'avait amenés avec lui l'explorateur ont depuis plusieurs semaines déjà pris le deuil.

C'est à Tippo-Tip que l'on attribue la responsabilité de cette mort. Il a contre Stanley de vieilles rancunes et il a profité de l'occasion qui s'offrait à lui pour tirer de son ennemi une éclatante vengeance. Il est la véritable cause du désastre de l'expédition partie au secours d'Emin-pacha.

Le même jour, le correspondant bruxellois du *Berliner Tageblatt* confirmait les renseignements de la presse parisienne en envoyant à son journal des révélations détaillées sur l'effet produit par ces renseignements sur les membres du gouvernement de l'État indépendant à Bruxelles.

Le gouvernement congolais avoue maintenant que si Stanley n'est pas mort, il se trouve en tout cas dans le plus grand danger. Sa mission a complètement échoué, sa caravane est dispersée. Cette situation était connue depuis un mois dans les cercles gouvernementaux du Congo et il faut y rattacher le rappel du gouverneur général, M. Janssen. On a perdu la tête ici.

Entre le gouvernement congolais et le gouvernement anglais sont engagées des négociations concernant l'armement d'une grande expédition pour sauver Stanley. On craint cependant que les secours n'arrivent trop tard.

Cependant les administrateurs de l'État du Congo, interrogés par les reporters bruxellois accourus pour avoir des détails précis, continuent à répéter : *Pas de nouvelles de Stanley.*

C'est sur ces entrefaites que le *Times* publie la dépêche suivante qui vient faire une heureuse diversion à tous ces bruits lugubres et qui, pour quelque temps, ouvre à l'imagination des nouvellistes aux abois des horizons inattendus :

Souakin, 20 juin 1889.

Des nouvelles venues de Berber et de Khartoum, reçues par les autorités militaires et confirmées par des déserteurs du camp d'Osman-Digma, annoncent qu'un pacha blanc est arrivé dans la province du Bahr-el-Ghazâl et s'avance

en conquérant. Le khalife Abdullah, le successeur du Mâhdi, serait très alarmé. Ce pacha blanc est vraisemblablement Stanley.

D'autres dépêches suivent et viennent confirmer cette étrange nouvelle :

Souakin, 18 juillet 1888.

Quelques-uns des fakrikis qui se rendent en pèlerinage à la Mecque sont arrivés ici hier, et on dit ce matin qu'en passant par le Darfour, ils ont entendu parler d'un grand nombre d'étrangers qui, ayant à leur tête un pacha anglais, se trouvait dans les marais du Bahr-el-Ghazâl et que la population du Darfour les accueillait amicalement et faisait des préparatifs pour attaquer le Mâhdi conjointement avec eux.

Le Caire, 23 juillet 1888.

Un messager d'Ondurman rapporte que le khalife Abdullah a reçu la nouvelle de l'arrivée du pacha blanc dans le Bahr-el-Ghazâl. Abdullah a l'intention de marcher contre lui. Le messager ajoute que le pacha blanc est Emin.

Souakin, 17 août 1888.

Les bruits relatifs à l'apparition d'un chef blanc dans le Bahr-el-Ghazâl sont confirmés. Ce chef est désigné par les indigènes sous le nom d'*Etlou-Digou* (le chef des barbes). Ses forces seraient considérables. Elles se composeraient d'hommes à peu près nus, probablement des Niam-Niam ou des Dinka. La personne de qui je tiens ces nouvelles

insiste sur l'exactitude de ses informations qui ont surpris et alarmé la population de Khartoum et viennent fortement à l'appui du bruit suivant lequel Etlou-Digou ne serait autre que Stanley. Le Mâhdi aurait envoyé contre lui 5,000 hommes d'infanterie et 200 de cavalerie, à Fachoda, par voie du Khordofan.

Souakin, 20 août 1888.

Des pèlerins arrivés de Sokoto à Souakin par la voie du Bahr-el-Ghazâl signalent l'arrivée d'une grande force de blancs dans le pays des Bongos. Ces pèlerins avaient quitté au mois de février le Bongo, où ils avaient campé pendant quatre jours avec les blancs. Ceux-ci étaient armés de fusils Remington.

Ainsi, pendant plusieurs mois, il ne fut question que de la pointe audacieuse de ce pacha blanc qui, après s'être solidement établi dans le Bahr-el-Ghazâl et avoir contracté alliance avec les gens du Darfour, avait pris l'offensive contre les Arabes.

Quel était cet aventurier hardi qui surgissait ainsi tout à coup dans l'ancienne province de Lupton-bey?... Est-ce Stanley?... Était-ce Emin[1]?

1. *Il paraît à peu près certain aujourd'hui que le pacha blanc dont* les exploits dans le bassin du Bahr-el-Ghazâl eurent leur écho jusqu'à Khartoum n'est autre que le capitaine Van Gèle, de l'État indépendant du Congo, qui, au début de l'année 1888, fut arrêté dans son exploration de l'Ouellé, par l'hostilité des Yakoma, *non loin du confluent de* la rivière Mbomo, qui a précisément sa source près de celles des principaux affluents du Bahr-el-Ghazâl.

Au mois de juillet, le docteur Junker, cherchant à jeter quelque lumière sur ce blanc qui préoccupait si fort le bureau télégraphique de Souakin, écrivit au *Mitteilungen* de Gotha qu'un messager qui avait quitté Khartoum le 25 mai était arrivé au Caire et rapportait qu'il avait été témoin des préparatifs que le Mâhdi faisait depuis deux mois, en vue d'une grande expédition dirigée contre le gouverneur égyptien établi dans les provinces du sud. Le messager ajoutait que cette expédition, qui devait être forte d'environ 4,000 hommes, prendrait passage sur quatre des anciens steamers de Gordon et plusieurs barques ordinaires.

Cette communication de l'éminent explorateur provoqua parmi les amis d'Emin et dans le public en général une très vive émotion, que dix jours après vint augmenter encore une dépêche de l'agence Reuter annonçant qu'au commencement du mois d'avril 1888 la situation d'Emin était des plus graves, attendu que, le 12 de ce mois, il avait reçu d'un envoyé du Mâhdi la sommation d'avoir à se rendre.

A la suite de cette dépêche, il y a partout comme une recrudescence de bruits sinistres.

Les journaux anglais annoncent, d'après les ren-

seignements envoyés du Congo par M. Ward, que le major Barttelot a dirigé en reconnaissance, au delà du camp de l'Arouhouimi, des détachements de troupes chargés de battre la route qui avait été suivie par Stanley. Ces détachements avaient rencontré en chemin quantité d'ossements humains.

Le 12 octobre, le *Standard* publie une dépêche annonçant la mort de Casati :

> Toutes les communications d'Emin avec la côte orientale sont coupées à cause de l'hostilité de Kabaréga, roi de l'Ounyoro. Celui-ci aurait fait assassiner le marchand tripolitain Mohamed-Biri ainsi que le capitaine Casati.

De son côté, l'*Écho du Nord* de Lille fait savoir, le 29 octobre, que le président de l'Institut géographique de cette ville a reçu la nouvelle de la mort de Stanley qui aurait été massacré avec sa caravane. Deux de ses porteurs seulement auraient échappé au désastre.

Un mois plus tard, le télégraphe de Souakin reprenait la parole pour présenter la situation sous un jour plus inquiétant encore, car cette fois les détails étaient précis et les nouvelles émanaient des autorités anglaises de la mer Rouge.

A la suite des nouvelles publiées par les *Mitteilungen* de Gotha et concernant l'organisation d'une expédition dirigée par le Mâhdi contre Emin et des détails fournis par l'agence Reuter sur cette expédition, le gouverneur de Souakin, le colonel Rundle, avait espéré être renseigné sur la situation vraie en s'adressant directement au Mâhdi. Il lui avait donc envoyé un message particulier.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle émanait d'Osman-Digma, chef des forces mâhdistes devant Souakin, et était adressée au général Grenfell, commandant des forces anglaises.

En voici le texte :

Au nom du Dieu grand et miséricordieux, ceci est adressé par Osman-Digma au chrétien qui est gouverneur à Souakin.

Laissez-moi vous informer qu'il y a quelque temps Rundle m'envoya une lettre me demandant des nouvelles de l'homme qui était gouverneur de la province équatoriale.

A la réception de cette lettre, je l'envoyai immédiatement au khalife qui m'a envoyé la réponse et m'a informé que les troupes de cette province ont capturé le gouverneur et un voyageur qui était avec lui. Elles les ont mis aux fers et remis entre les mains de notre chef.

Maintenant toute la province nous est soumise et tous

les habitants ont fait leur soumission au Mâhdi. Nous avons pris toutes les armes et munitions et avons emmené tous les officiers et le chef commis au khalife, qui les reçut avec bonté et auprès de qui ils résident en ce moment.

Ils ont aussi livré toutes les bannières qu'ils possédaient.

En conséquence, puisque Rundle veut savoir ce qui est advenu de ce gouverneur, parlez-lui de ce messager.

Je joins une copie de la lettre que notre chef en Équateur a envoyée au khalife, et aussi une copie d'une lettre que Tewfik a envoyée audit gouverneur. Je vous envoie également quelques munitions qui ont été rapportées de l'Équateur.

Je prie Dieu pour la victoire des croyants et la défaite des infidèles.

OSMAN-DIGMA.

. . . . . .

A ce message était jointe copie de la lettre d'Omar-Saleh, le chef mâhdiste qui avait, suivant Osman-Digma, conquis la province équatoriale et capturé Emin ainsi qu'un voyageur blanc qui se trouvait près de lui.

. . . . . .

Au nom du Dieu grand et miséricordieux.

Cette lettre est écrite par l'un des plus infimes serviteurs de Dieu à son maître le chef kalifate.

Nous nous sommes avancés avec les steamers à l'arrière et avons atteint la ville de Lado où Emin, mudir de

l'Équateur, se trouve. Nous y sommes arrivés le 25 safar 1306.

Nous devons remercier les officiers et les soldats qui nous ont rendu cette conquête facile. Avant notre arrivée, ils se sont emparés d'Emin et d'un voyageur qui se trouvait à ses côtés; ils les ont mis tous deux dans les chaînes. Les officiers et les hommes refusèrent d'aller en Égypte avec les Turcs.

Tewfik a envoyé à Emin un voyageur dont le nom est Stanley. Ce nommé Stanley a apporté avec lui une lettre de Tewfik, qui était adressée à Emin et lui ordonnait de revenir avec Stanley, donnant au reste des forces l'option d'aller au Caire ou de demeurer. Ils refusèrent d'obéir aux ordres turcs et nous reçurent avec joie.

J'envoie aussi la lettre qui a été envoyée à Emin par Tewfik, ainsi que les drapeaux que nous avons pris aux Turcs.

J'apprends qu'un autre voyageur est arrivé jusqu'à Emin, mais on m'a dit qu'il est reparti. Je le recherche. S'il revient, je suis certain de le faire prisonnier.

Tous les chefs de la province et les habitants ont été enchantés de nous recevoir. J'ai pris toutes les armes et toutes les munitions.

Je vous prie de renvoyer les officiers et le chef commis lorsque vous les aurez vus et donné les instructions nécessaires. Ils me seront d'une grande utilité.

OMAR-SALEH.

On comprend l'émotion que causèrent partout les

dépêches de Souakin annonçant ces graves nouvelles.

Le soir du 14 décembre, dès l'ouverture de la séance de la Chambre des communes, M. W.-H. Smith, premier lord de la Trésorerie, répondant à une interpellation, confirmait que le général Grenfell avait reçu d'Osman-Digma la nouvelle de la capture à Lado, d'Emin et de Stanley.

Pendant quarante-huit heures l'événement demeura la préoccupation principale de l'opinion publique.

C'est qu'en effet il ne s'agissait plus cette fois d'une simple dépêche d'autorité douteuse ; la capture d'Emin, en octobre, était possible après l'annonce faite par le docteur Junker d'une expédition partie de Karthoum vers Lado, dans le courant de mai ou de juin ; et quant à Stanley, sa jonction avec Emin paraissait vraisemblable également, puisque Osman-Digma annonçait qu'il avait entre les mains une lettre du khédive adressée à Emin et dont Stanley était réellement porteur à son départ du Caire.

Mais on n'allait pas tarder à être fixé.

Après une longue et émouvante attente de quinze mois, pendant lesquels le télégraphe n'avait pris

la parole que pour annoncer de lugubres nouvelles, une voix allait s'élever enfin pour faire connaître la vérité. Cette voix n'était autre que celle de Stanley lui-même.

Le 21 décembre 1888, la Chambre des communes était en séance lorsque M. Goschen, chancelier de l'Échiquier, demanda la parole pour donner lecture d'une importante dépêche qu'il venait de recevoir. Elle lui était transmise par l'agence Reuter et disait :

San Thomé, 21 décembre 1888.

Des lettres datées des Stanley-Falls, 21 août 1888, constatent que la veille on y avait reçu une lettre de Stanley annonçant qu'il se trouvait à Banalya sur l'Arouhouimi. Il avait quitté Emin-pacha quatre-vingt-deux jours auparavant en parfaite santé et possédant quantité de vivres.

Il était revenu sur ses pas pour chercher son arrière-garde et les charges de marchandises et de munitions dont celle-ci était pourvue. Il était arrivé à Banalya le 17 août et comptait repartir dix jours plus tard pour rejoindre Emin. Tous les blancs de l'expédition étaient en bonne santé.

A cette communication inattendue, si bien faite

pour émouvoir le parlement anglais, surtout après les dépêches alarmantes de la semaine précédente, la Chambre des communes, tout entière debout, éclata en applaudissements frénétiques. Stanley était libre! Il n'était donc pas le prisonnier du Mâhdi puisque, le 17 août, il était à quelques jours de marche des Falls. La nouvelle de sa capture était donc fausse. Il était permis d'espérer qu'Emin était libre aussi et que les renseignements d'Osman-Digma ne méritaient aucune créance; on le crut.

Le lendemain matin, la dépêche suivante, adressée de Boma, 16 août, par M. le vice-gouverneur Ledeganck à l'administration centrale de l'État indépendant du Congo, à Bruxelles, confirmait la bonne nouvelle dans les termes suivants :

San Thomé, 22 décembre 1888.

Tippo-Tip a reçu une lettre de Stanley, datée de Banalya, 17 août. Stanley est en bonne santé. Il avait quitté Emin au Nyanza quatre-vingt-deux jours auparavant. Emin avait beaucoup de vivres. Il était en bonne santé, Casati également. Stanley annonce son intention de prendre ses charges et, d'Yambouya, de retourner vers Emin.

Ainsi par quelques mots chiffrés de deux dépêches étaient réduites à néant toutes les nouvelles éditées

depuis un an et demi. L'expédition était arrivée à son but. Stanley avait rejoint Emin et Casati; après quoi, il était revenu vaillamment sur ses pas à la rencontre de son arrière-garde.

Les détails de sa marche héroïque et de sa jonction avec Emin, Stanley les a consignés dans un rapport adressé à son comité et dans une lettre adressée à la Société de géographie de Londres. Ils sont résumés dans les deux chapitres suivants.

CHAPITRE XIV

A TRAVERS L'INCONNU
DU CAMP D'YAMBOUYA AU LAC ALBERT

En marche. — Premières escarmouches avec les indigènes. — Les rapides. — Le Népoko. — Rencontre des Arabes. — Contrée dévastée. — Famine. — Désertions des porteurs. — Cent soixante jours dans la forêt sans fin. — A travers les villages et les champs. — Le chef Mazamboni. — Déclaration de guerre. — En avant ! — Hourrah Nyanza !

La caravane quitta le camp d'Yambouya le 28 juin 1887.

Le premier jour, elle remonta la rive gauche de l'Arouhouimi.

Le chemin était passable, mais bientôt commencèrent les difficultés créées par la végétation de lianes variant de 1 à 35 centimètres d'épaisseur, s'enlaçant en arceaux à travers le sentier, formant parfois une sorte de forêt basse et épaisse sur les emplacements d'anciennes clairières, et à travers

de laquelle il fallait s'ouvrir un chemin la hache à la main.

Le lendemain du départ, la colonne campa à Kanyondé, village populeux, situé vis-à-vis des rapides. La rivière venant d'une direction trop septentrionale, elle prit un sentier à travers des champs de manioc et pendant cinq jours traversa un district semé de nombreux villages.

Alors elle apprit à connaître toutes les ruses employées par les indigènes de cette contrée dans leurs combats contre les étrangers. Très souvent le sentier était entrecoupé de trous peu profonds, remplis de pointes aiguës recouvertes de larges feuilles. Pour ceux qui, marchant nu-pieds, y tombaient, la souffrance était terrible ; souvent la pointe transperçait le pied de part en part ; quelquefois la tête restait dans les chairs et il en résultait des plaies gangréneuses. Dix hommes en furent estropiés au point d'être mis hors de service. A l'approche de chaque village se trouvait une route presque droite, d'une centaine de mètres de longueur et de quatre ou cinq mètres de largeur, sans broussailles, mais hérissée de ces pointes, soigneusement et habilement dissimulées. Le vrai sentier faisait à côté un long détour, tandis que la route

se présentait sous l'aspect le plus séduisant. A l'entrée du village se tenait une sentinelle, battant le tambour et donnant l'alarme.

Le 5 juillet, la colonne rejoignit la rivière, et comme celle-ci semblait n'avoir point de rapides en cet endroit, Stanley fit remonter et mettre à l'eau la baleinière. Cette embarcation lui rendit d'inappréciables services, en lui permettant de transporter, non seulement les malades et les blessés, mais encore environ deux tonnes de marchandises. Aussi, dans sa première lettre au major Barttelot, écrit-il :

« Si je devais recommencer, je rassemblerais des canots aussi grands que possible, je les munirais de rameurs en nombre suffisant et les chargerais des malades et des marchandises. Entre Yambouya et Mougouyé, les canots sont nombreux et assez grands. Malheureusement les Zanzibarites sont de pauvres rameurs. Dans ma troupe, il n'y a guère que 50 hommes qui sachent pagayer. Sur trois jours, on en peut faire deux par eau et un par terre. »

Depuis le commencement de juillet jusqu'au milieu d'octobre, la colonne serra d'assez près l'Arouhouimi ; les souffrances de l'expédition, la

continuité de la forêt, ses nombreux méandres, l'atmosphère insalubre, les pluies incessantes, l'humidité perpétuelle, ne permettaient guère de s'éloigner de la rivière, car là au moins l'on était certain de trouver des vivres dans les villages établis au bord de l'eau.

Dans cette partie de son cours, l'Arouhouimi a une largeur de 500 à 900 mètres. Çà et là apparaît une île ou un groupe d'îlots, rendez-vous des pêcheurs. Les mouches, les insectes, les papillons, sont innombrables. Pendant des heures entières, on voyait chaque jour des nuées de papillons traverser la rivière. A chaque coude de celle-ci s'élevait un groupe de huttes coniques; parfois les villages s'étendaient à la file, comptant des milliers d'indigènes, notamment ceux des tribus de Banalya, des Bakoubana, des Boungangeta. L'abondance régnait dans toute cette région.

Le 9 juillet, la colonne atteignit les rapides de Gouengouéré, district populeux. Ces villages si rapprochés les uns des autres, abritent néanmoins quantité de petites tribus. Aux rapides, des Bakoka; un peu en amont, des Bapoupa, des Bandangi et des Banali; dans une île, des Bambaloulou et des Babourou. Ces derniers peuplent un terri-

toire considérable; ils donnent à l'Arouhouimi le nom de *Loubali*.

Généralement les matins étaient âpres et sombres; le ciel couvert de nuages lourds et menaçants; ou bien, un épais brouillard enveloppait tout, pour ne se lever qu'à neuf heures, parfois même à onze heures seulement. Alors, rien ne bougeait; les insectes dormaient; un silence de mort régnait dans la *forêt*; la *rivière*, assombrie par des murailles impénétrables de végétations, était muette comme le tombeau. Quand la pluie ne succédait pas à cette obscurité et que le soleil perçait les masses de vapeurs, alors la vie s'éveillait partout : les papillons folâtraient dans les airs, un ibis solitaire donnait un signal d'alarme, un oiseau plongeur traversait la rivière, la forêt se remplissait d'un murmure étrange; puis tout à coup le tambour se faisait entendre, les indigènes à la vue perçante avaient aperçu l'expédition; ils vociféraient des provocations, les lances étincelaient, les passions hostiles s'enflammaient.

Le 17 juillet, Stanley campait aux rapides de Marirint. Au delà se trouvent en grand nombre les Moupé, établis sur les deux rives de la rivière. Jusqu'ici, celle-ci n'a pas de cataracte proprement

dite; ses rapides sont causés par des écueils au travers desquels l'eau se fraye un passage. Néanmoins, la navigation y est entravée; on y doit décharger les bateaux pour les haler le long de la rive et transporter les munitions et les bagages, par terre, en amont de l'obstacle.

Plus loin que les Moupé, vivent les Bandeya, au nord; dans l'intérieur, sont les Batoua; à l'est, les Mabodé; au sud, les Boundiba, les Binyali et les Bakongo.

A Mougouyé, en amont des rapides de Bandeya, se trouve un groupe de sept villages entourés de magnifiques plantations de bananiers et de champs de manioc de plusieurs kilomètres carrés. L'expédition y perdit un jour entier à implorer, à marchander des vivres à des prix très élevés. La méfiance des natifs était énorme: seulement un tiers des hommes de la caravane obtint, pour leurs cauris et leurs fils de laiton, trois épis de blé chacun.

En amont de Mougouyé sont les chutes de Panga, de dix mètres de hauteur, puis viennent les rapides de Négambi.

Le 22 juillet, deux porteurs désertent, et le 1er août, la dysenterie en enlève un troisième. Ce furent les premières pertes depuis le départ, de sorte

que ces trente-quatre premiers jours ont été singulièrement favorisés.

Mais voici que l'expédition entre dans un district désert dont la traversée lui demande neuf jours. Les souffrances commencent, se multiplient et le nombre des morts augmente dans d'inquiétantes proportions. Heureusement la rivière coule libre à quelque distance de notre route. Stanley fait transporter dans les pirogues les charges des malades et l'on continue à avancer, sinon avec rapidité, tout au moins avec régularité.

Le 13 août, l'expédition arrive à Air-Sibba. Mais les indigènes barrent la route, s'opposent résolument au passage de la caravane. Leurs flèches empoisonnées enlèvent cinq hommes. L'une d'elles frappe au-dessus du cœur le lieutenant Stairs, qui ne parvint à se rétablir qu'après un mois de cruelles souffrances.

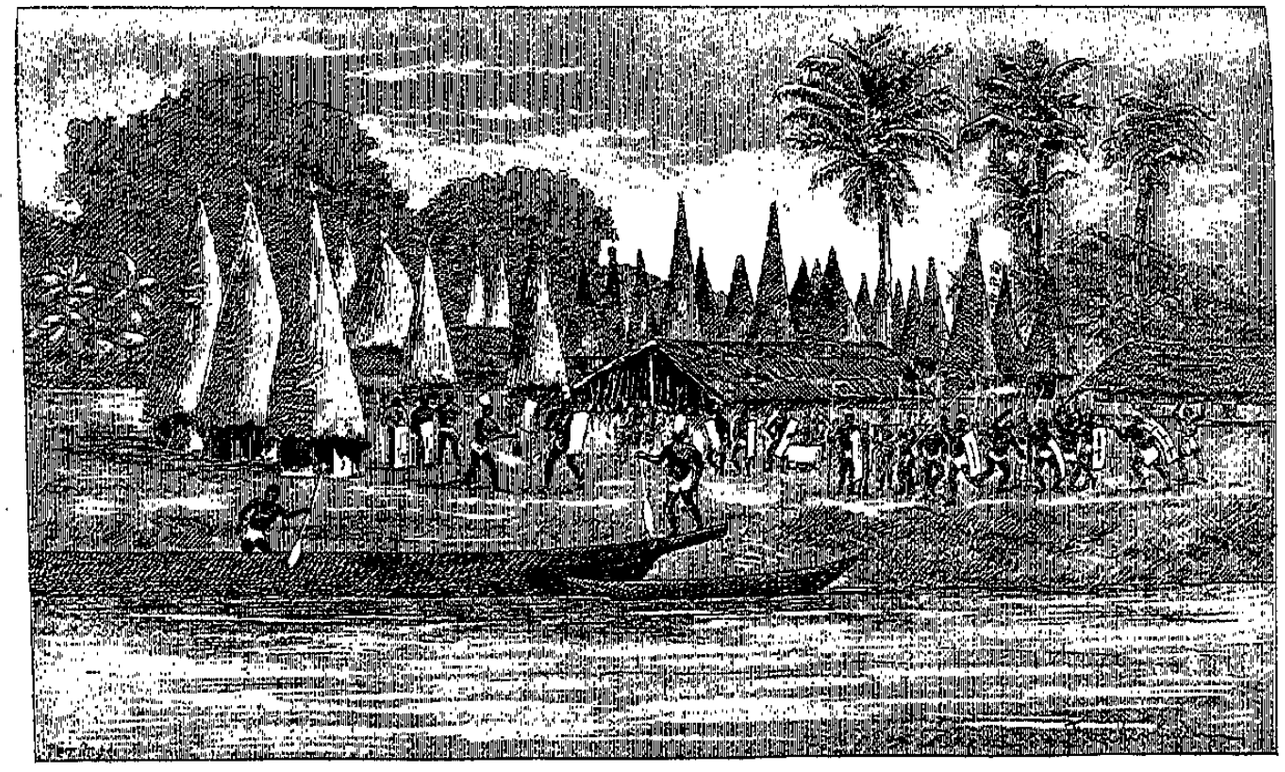
Les porteurs ont été obligés de prendre beaucoup de précautions contre les flèches empoisonnées en usage dans cette région. Lorsque le poison est frais, il est mortel. La blessure du lieutenant Stairs fut faite par une flèche dont vraisemblablement le poison était sec. Au bout de trois semaines environ, il

entra en convalescence, quoique la plaie ne fût pas encore cicatrisée. Un autre homme reçut une légère piqûre au poignet, cinq jours après il mourut du tétanos ; un autre fut blessé aux muscles du bras, près de l'épaule, il expira quelques jours après le précédent ; un quatrième fut blessé légèrement à la gorge, il expira le septième jour, aussi du tétanos. Stanley chercha d'où pouvait provenir ce poison si redoutable. Il trouva dans des huttes plusieurs paquets de fourmis rouges desséchées. Il apprit alors que les corps de ces fourmis, séchés et réduits en poudre, cuits dans l'huile de palme et frottés sur les pointes des flèches, fournissent le poison mortel qui lui avait fait perdre tant de braves gens dans de si cruelles souffrances.

Le 17 août, l'expédition campait à Air-Jali, agglomération assez importante située au confluent de la rivière Népoko dans l'Arouhouimi.

Le Népoko descend du nord. C'est le cours d'eau que le docteur Junker reconnut à sa source près de la résidence du chef mombouttou Sanga. A sa bouche, il a une largeur de trois cents mètres et tombe dans l'Arouhouimi en formant une chute.

Les bords de celui-ci, couverts de bois depuis le



VILLAGE DU BAS AROUHOUIMI.
D'après Stanley : *Cinq années au Congo.*

Congo jusqu'au Népoko, sont uniformément bas ; çà et là ils s'élèvent à une hauteur d'une douzaine de mètres ; mais en amont du Népoko, les montagnes deviennent plus fréquentes, les palmiers sont plus nombreux, les forêts présentent les grands arbres au tronc blanc qui caractérisent les pentes du bas Congo. Les indigènes ont un singulier procédé pour les éclaircir : ils font une plate-forme à cinq ou six mètres du sol, puis ils coupent, par centaines, les arbres à cette hauteur. A première vue on pourrait s'imaginer que l'on a devant soi une cité de temples en ruine.

Ce confluent marque la limite entre deux sortes d'architecture. En aval, les huttes sont coniques ; en amont, les villages sont composés de huttes carrées, entourées de gros troncs de rubiacés, qui forment des cours séparées et servent de fortifications ; défendu par des gens armés de carabines, un de ces villages ne pourrait être enlevé que par une troupe très forte.

En amont du Népoko, la navigation devient plus difficile ; les rapides plus fréquents ; on rencontre en outre deux chutes considérables. Le terrain monte constamment jusqu'à 650 kilomètres au delà de Yambouya ; là, la rivière resserrée par les

parois verticales d'un canon n'a plus que 100 mètres de large. Dans toute cette région, quelles que soient les diversités du relief du sol, la forêt revêt tout : pics, montagnes, vallées, plaines ; nulle part elle ne s'ouvre, si ce n'est dans les clairières faites par la main de l'homme.

Pendant quelques jours encore l'expédition s'efforça de remonter l'Arouhouimi ; mais bientôt il ne fut plus possible de lutter contre le courant qui devenait de plus en plus rapide. Alors on déchargea les canots et le bateau.

Les misères ne commencèrent réellement que vers cette époque, après deux mois de marche, à la fin du mois d'août. Stanley avait choisi la route du Congo et de l'Arouhouimi précisément parce qu'il avait espéré y éviter les caravanes arabes qui généralement poussent les porteurs à la désertion. Espoir déçu, ici aussi il devait rencontrer les Arabes.

Le 31 août, l'expédition croise un détachement de Manyémas appartenant à un certain Ougarroua, dit Oulédi Balyuz, qui fut jadis au service de Speke comme « tentboy » (domestique attaché au service de la tente) ; et immédiatement comme pour prouver au chef combien ses pressentiments étaient

justifiés, vingt-six hommes désertent à la suite de cette fâcheuse rencontre.

La station d'Ougarroua était située plus loin, sur la rive droite de la rivière. La caravane y arrive le 14 septembre; mais la contrée ayant été épuisée et les vivres étant rares, elle ne s'y arrête pas et quitte Ougarroua, après lui avoir confié cinquante-six de ses malades qu'il s'engage à nourrir à raison de cinq dollars par mois. Pour ces hommes, accompagner Stanley plus loin était la mort certaine, tandis qu'un repos de quelques semaines pouvait leur rendre la santé. En quittant Ougarroua l'expédition comptait encore 266 hommes. Des 388 qui avaient quitté Yambouya, 66 avaient déserté ou étaient morts, 56 étaient restés en arrière, malades.

Le 15 octobre, l'expédition arrive à un nouvel établissement arabe dirigé par un nommé Kilenga-Longa, esclave zanzibarite appartenant à Abed-ben-Salim, vieux traitant dont Stanley a raconté les exploits sanguinaires dans *Cinq années au Congo*. Nouvelles misères !

Tout ce mois d'octobre fut épouvantable et restera à jamais gravé dans la mémoire de tous les membres

blancs et noirs de l'expédition. La contrée était dévastée, et cette dévastation était si complète que pas une hutte d'indigènes ne restait debout. Ce qui avait échappé aux gens de Kilenga avait été ravagé par les éléphants, très nombreux dans le pays et qui avaient achevé de transformer celui-ci en un horrible désert. Les réserves de vivres étaient épuisées ; dans toute cette région la nourriture des hommes ne se composa presque exclusivement que de fruits sauvages et de champignons.

Au moment de quitter l'établissement, les porteurs étaient si faibles que l'on dut renoncer à transporter le bateau, et que l'on abandonnât soixante-dix charges de munitions et de marchandises. On les laissa à Kilenga, sous la surveillance du chirurgien Parke et du capitaine Nelson qui se trouvait dans l'impossibilité de continuer la marche. Enfin, pour comble d'infortune, pendant leur séjour à Kilenga, les gens de la caravane s'étaient laissés complètement dévaliser par les misérables esclaves de Kilenga qui leur avaient tout enlevé, fusils, munitions, et jusqu'à leurs vêtements, de sorte qu'ils étaient à moitié nus et absolument dénudés de tout.

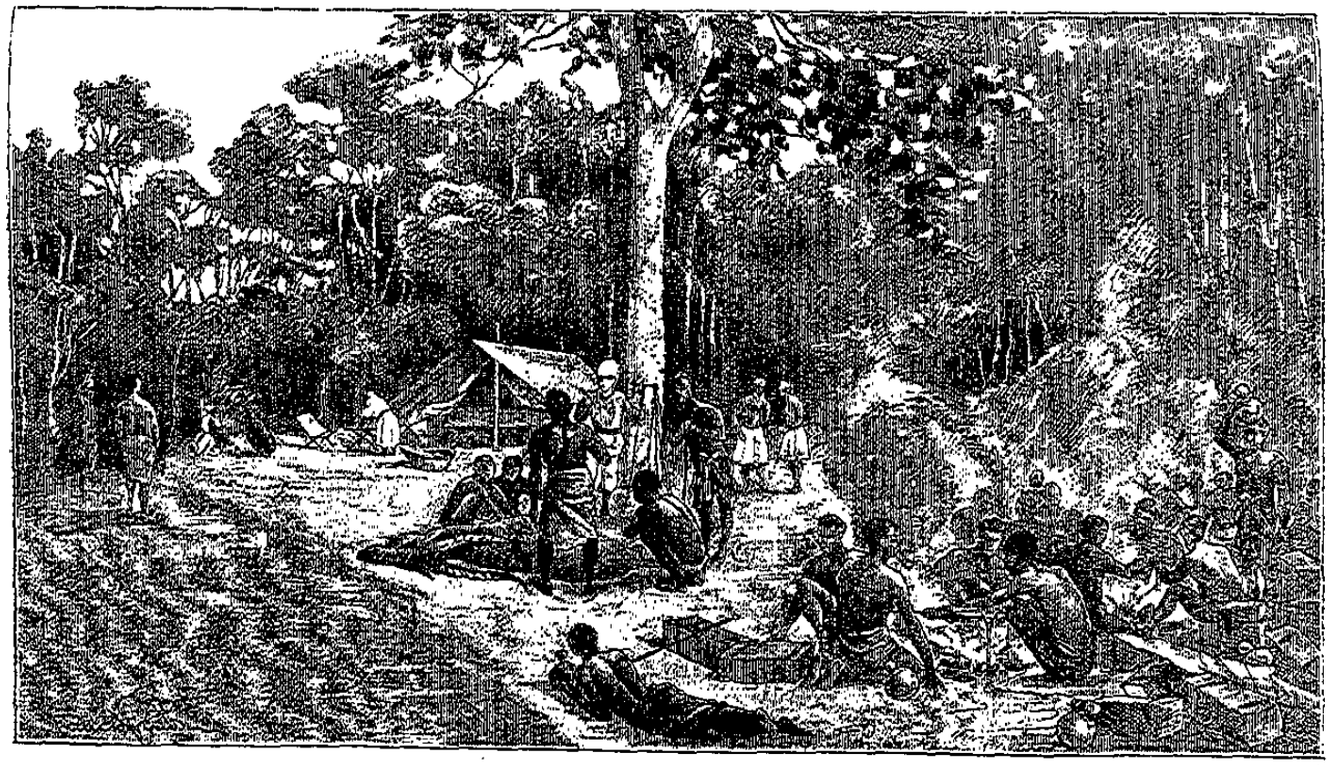
C'est dans cet état que l'expédition partit. Après douze journées de marche des plus pénibles, elle

arriva au village indigène d'Ibouiri, dans une région populeuse, et, Dieu soit loué ! riche en vivres. Ses souffrances, commencées le 31 août, étaient enfin terminées le 12 novembre ; mais les hommes étaient réduits à l'état de squelettes et sur les 266 qui composaient la caravane au départ d'Ougarroua, il n'en restait plus que 174 en état de marcher.

La caravane s'arrêta treize jours à Ibouiri. Oh ! le bon temps ! Les voyageurs s'y gorgèrent littéralement de chèvres, de poules, de bananes, de blé, de fèves ; l'abondance était extraordinaire. L'effet fut tel que, lorsque l'on reprit la marche le 24 novembre, non seulement tous étaient robustes et en bonne santé, mais tous étaient également réconfortés au moral et prêts à suivre Stanley au bout du monde.

Cent vingt-six kilomètres, il est vrai, séparaient encore l'expédition du lac Albert; mais que signifiait maintenant cette distance?... N'avait-on pas des vivres en abondance !

Le 1er décembre, du haut d'une colline, la caravane aperçut la région où devaient enfin se terminer ses souffrances. Elle laissait derrière elle la sombre et interminable forêt. Depuis Yambouya elle



CAMPEMENT DANS LA FORÊT.
D'après P. Molleur, *Tre ar Kongo*.

n'en était pas sortie. Cent soixante jours dans la forêt sans fin !

« Représentez-vous, écrit Stanley, un des bois épais d'Écosse, ruisselant de pluie et constituant la basse futaie d'une forêt, dont les grands arbres atteindraient de trente à quarante-cinq mètres d'élévation. Représentez-vous un amas inextricable de ronces et d'épices ne recevant jamais la lumière du soleil ; des ruisseaux serpentant paresseusement à travers les profondeurs de la jungle ; parfois un affluent profond. Représentez-vous cette merveilleuse végétation dans ses périodes de fougueuse croissance ou de morne décomposition, des jeunes lianes dans leur développement exubérant, entourant le cadavre de quelque géant de la forêt.

« Le murmure incessant d'insectes ailés de toutes formes et de toutes grandeurs accompagne le cri des singes et des oiseaux. De temps en temps une troupe d'éléphants se montre et disparaît aussitôt dans les profondeurs du taillis. Parfois quelque hideux nain, caché dans le massif, se tient prêt à lancer sur nous ses flèches empoisonnées, ou un indigène aux formes musculaires, immobile comme une statue d'ébène et la sagaie levée, nous contemple, stupéfait, au passage.

« Des pluies torrentielles, une atmosphère impure engendrant la fièvre et la dysenterie, et la nuit, toujours la nuit nous enveloppant comme dans les plis d'un manteau : tel fut le théâtre de notre existence pendant dix mois.

« Après cent soixante jours d'une obscurité presque incessante, nous voyons enfin la grande lumière du jour et le paysage ensoleillé. Jamais l'herbe ne nous a paru plus verte et le paysage plus riant.

« Autour de moi, nos hommes hurlent et bondissent de joie ; ils se livrent à des danses folles. Ils s'étaient montrés sourds à mes ordres et à mes supplications, lorsque quelques semaines auparavant je leur avais dit :

« Au delà de cette région désolée se trouve un beau pays où les vivres abondent et où vous oublierez toutes vos misères. Ainsi donc, bon courage, montrez que vous êtes des hommes et pressez vers le but!

« Mais ils étaient alors dans un tel état de démoralisation qu'ils ne m'avaient pas écoutés. Maintenant ils me croient, ils ne doutent plus de ma parole. Malheur à celui qui, à ce moment, nous attaquerait. Ils se jetteraient sur lui comme le loup sur la brebis. Seule, l'éternelle nuit de la sombre forêt

avait fait de ces pauvres gens les créatures abjectes qui s'étaient si brutalement laissées dépouiller par les esclaves de Kilenga.

« Dès lors, je sentis renaître en moi l'esprit d'enthousiasme inséparable de toute réussite. »

Le 9 décembre, l'expédition entra sur le territoire des Bakounou, dont les tribus s'étendent vers le sud-ouest jusque près des Stanley-Falls. Sur l'Arouhouimi, ils ont pour chef le puissant Mazamboni. Leurs villages sont extraordinairement nombreux et populeux. La plupart du temps, il consiste en une seule rue, large de 10 à 20 mètres, bordée de huttes de même forme et de même hauteur et attenantes les unes aux autres. On dirait souvent une seule construction de 200 à 300 et même parfois de 400 mètres de longueur. Autour des villages, des champs cultivés et des pâturages.

Les Bakounou ont vu déboucher la caravane. Ils l'observent de loin et se tiennent prêts à combattre l'ennemi inconnu qui s'approche.

Vers quatre heures et demie, l'expédition s'arrête au centre d'une grande agglomération de villages. Stanley fait immédiatement et en toute hâte couper le bois et construire une zériba, mais déjà les terri-

bles cris de guerre résonnent dans la montagne. De tous les points du pays les indigènes arrivent par centaines; tambours et trompettes annoncent clairement que la lutte se prépare. Déjà les soldats ont à tenir en respect quelques guerriers plus audacieux que les autres. Dans cette petite escarmouche, l'expédition s'empara d'une vache. Ce fut le premier bifteck depuis l'océan !

La nuit suivante se passa dans le plus grand calme. Des deux côtés on attendait, anxieux, les événements du lendemain. L'arrivée de l'expédition intriguait fort les indigènes qui demandaient aux blancs qui ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient, quelles étaient leurs intentions. De leur côté, les Européens réclamaient des renseignements sur le pays et sur ses ressources. Les palabres se prolongèrent; des heures se passèrent en discussion, les deux partis se tenant à une distance respectable l'un de l'autre.

Ces indigènes se disaient sujets du roi de l'Ouganda; mais leur véritable souverain, ajoutaient-ils, était Kabaréga, dont Mazamboni remplissait les fonctions. Finalement, ils acceptèrent des cadeaux pour leur chef qui, assurèrent-ils, ferait

connaître dès le lendemain sa décision à l'égard de l'expédition.

Le jour suivant, à onze heures du matin, en effet, une sorte de héraut proclama que Mazamboni, le chef puissant, s'opposait au passage de la caravane; immédiatement, de tous les points de la vallée s'élevèrent des cris assourdissants et deux flèches furent lancées. La guerre était déclarée.

Le camp était situé à mi-côte, entre la montagne et la plaine; déjà l'on apercevait des centaines de guerriers qui se préparaient à descendre la montagne et des centaines d'autres qui se réunissaient dans la vallée. Force fut à Stanley d'agir rapidement.

Il envoya un détachement de quarante hommes sous les ordres du lieutenant Stairs attaquer les indigènes de la vallée, tandis que M. Jephson, à la tête d'une trentaine de tirailleurs, faisait face à ceux qui descendaient de la montagne.

La résistance ne fut pas longue, Stairs traversa une rivière étroite et profonde en présence d'un fort parti ennemi, qu'il mit en fuite et il prit le premier village d'assaut. De leur côté, les tirailleurs de Jephson forcèrent les natifs à s'enfuir en escaladant les flancs de la montagne; il remonta la

vallée et occupa les autres villages. A trois heures de l'après-midi, tout était terminé, plus un indigène n'était visible à deux kilomètres à la ronde.

Le 12 et le 13 au matin, il y eut encore quelques petites escarmouches sans importance. La caravane se dirigeait alors droit vers l'est. L'Arouhouimi, qui dans la partie supérieure de son cours s'appelle *Itouri,* avait été franchi. On était au haut du plateau. Stanley sentait qu'il allait toucher au but. A une heure, il dit à ses hommes :

— Mes amis, nous arrivons au bout de nos peines. Le but est proche. Préparez-vous à voir les eaux bleues du Nyanza.

Ils murmurèrent, hochèrent la tête et dirent avec mélancolie :

— Pourquoi le maître nous parle-t-il continuellement du Nyanza ?... nous sommes dans la plaine sans eau, et les montagnes sont à plus de quatre journées de marche d'ici !

On avança, encore et enfin, le même jour, 13 décembre 1887, à une heure et demie de l'après-midi, le lac Albert, le but, l'espoir de ce long voyage, apparut soudain déroulant aux pieds des voyageurs l'immensité de sa nappe d'eau...

Hourrah!... Hourrah Nyanza!.

Quel coup de théâtre subit! Ces noirs qui désespéraient et doutaient de la science du blanc virent alors ce que valait la parole de ce chef toujours heureux. En masse ils accoururent lui baiser les mains et lui demander pardon de leur doute.

Lui, du haut des montagnes Bleues de Baker, sur la limite des bassins du Congo et du Nil, il jouissait de son triomphe.

Le lac sur lequel naviguaient les steamers d'Emin était là, presque sous sa main, semblable à une immense carte. Le petit village de Kavalli montrait ses pauvres huttes à une dizaine de kilomètres. Avec quelle impatience l'explorateur n'avait-il pas vu chaque jour diminuer sur sa carte la longueur de l'itinéraire qu'il avait encore à parcourir! Avec quelle ardeur il avait escaladé les pentes qui conduisaient à la ligne de faîte du bassin de l'Arouhouimi et traversé la plaine où les eaux du Congo et du Nil mélangent leurs sources! Avec quelle anxiété, les derniers jours, il avait épié entre le feuillage des palmiers, par delà le niveau des hautes herbes, le premier scintillement des eaux brillantes de l'Albert. Il l'avait atteint, enfin!... mais ceux-là seuls qui l'avaient

suivi jusqu'au bout sans défaillance et sans faiblesse savaient au prix de quels efforts et de quelle volonté.

Arrivé au seuil de la province d'Émin, il restait maintenant à Stanley à faire connaître au gouverneur l'arrivée de l'expédition de secours, à se mettre en communication avec lui.

Où était Émin ?

En quittant le Caire, en janvier 1887, Stanley n'avait eu de lui d'autres nouvelles que celles que lui avait données Junker : elles dataient du mois de janvier 1886. Pendant les trois années qui s'étaient écoulées depuis, que s'était-il passé au Soudan ?... Les Mâdhistes avaient-ils poussé une nouvelle pointe offensive vers le sud ?... Les indigènes du haut Nil étaient-ils restés soumis ?... Les soldats noirs du pacha, les officiers égyptiens qui les commandent étaient-ils demeurés fidèles ?... Ou bien Émin et Casati avaient-ils, à leur tour, été les victimes de la trahison et partagé le sort de l'héroïque Gordon ? Wolseley, lui aussi, avec sa colonne de secours et de ravitaillement, atteignit le but ; mais il l'atteignit trop tard ; ses efforts et ses sacrifices furent vains.

Cette fois, heureusement, il devait en être autrement. La situation que Stanley, arrivé au cœur de l'Afrique et privé depuis plus de sept mois de toute communication avec le monde civilisé, ignorait, l'Europe l'avait apprise grâce aux lettres d'Émin et de Casati parvenues depuis lors à la côte orientale.

Émin et Casati étaient toujours libres. Depuis le départ de Junker, aucun événement fâcheux n'était venu troubler la situation de leur province, les munitions étaient presque épuisées; mais les troupes étaient toujours fidèles et le drapeau égyptien continuait à flotter sur les quatorze stations et sur les deux bateaux du haut fleuve.

Émin et Casati attendaient Stanley; l'arrivée prochaine de celui-ci par la voie du Congo leur avait été annoncée par des messagers partis en janvier de Zanzibar et arrivés au lac au mois de mai.

Le 15 août 1887, Émin avait écrit de Wadelaï à son ami le docteur Felkin d'Édimbourg :

Ces jours derniers, j'ai envoyé une petite expédition vers le sud-ouest pour obtenir des nouvelles de Stanley.

Le 2 novembre, il écrivait encore :

Tout va bien, nous sommes dans les meilleurs termes avec les chefs et les indigènes. Nous par-

tirons sous peu pour Kibiro sur la rive orientale du lac. Nous avons envoyé une reconnaissance à l'ouest pour avoir des nouvelles de Stanley, mais elle est revenue sans avoir rien appris. Stanley est attendu ici vers le 15 décembre.

De son côté, Casati était informé de la marche de l'expédition de secours; mais, moins confiant que le gouverneur, il n'espérait pas la voir arriver avant le mois de mars.

De Giuaïa, le 5 décembre 1887, il écrivait à son ami le capitaine Camperio :

Je ne crois pas que Stanley arrive prochainement. Aucune nouvelle, même vague, ne nous est parvenue de l'ouest. Je suis convaincu qu'il ne pourra être ici avant le mois de mars prochain, à moins que la fortune n'ait singulièrement souri à son entreprise.

Si huit jours seulement après avoir écrit cette lettre, Casati avait pu, de Giuaïa, explorer à l'aide d'une forte lunette le versant occidental du Nyanza, il aurait aperçu, arrêtée au sommet du plateau, une caravane nombreuse. C'était l'expédition de secours qui saluait le lac Albert. Stanley devait toucher la rive du lac le jour même prévu par Emin !

Mais les circonstances allaient faire que quatre mois s'écouleraient encore avant la rencontre des trois hardis aventuriers.

CHAPITRE XV

AU PAYS DES NAINS
RENCONTRE DE STANLEY ET D'EMIN

L'Albert Nyanza. — Le camp de Kavalli. — Où est Emin? — En retraite. — Le fort Bodo. — Les nains de l'Afrique centrale. — Les voyages du lieutenant Stairs. — Stanley malade. — En marche. Retour au lac. — Une lettre d'Emin. — Jephson en reconnaissance. — L'attente. — Arrivée du *Khédive*. — Stanley, Emin et Casati réunis. — Kabaréga et Casati. — En conseil.

Du rebord du plateau élevé d'où les membres de l'expédition de secours aperçurent subitement le Nyanza, la vue s'étend sur un horizon sans fin.

Partis du confluent de l'Arouhouimi à 420 mètres d'altitude, ils avaient péniblement gravi la succession de terrasses boisées d'où la rivière tombe jusqu'au Congo en une interminable suite de rapides et de cascades. Graduellement, le long d'un itinéraire d'environ 1,000 kilomètres, ils s'étaient ainsi élevés jusqu'à 1,550 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Arrivés à la limite orientale du

bassin, à peine avaient-ils fait quelques heures de marche qu'ils avaient vu soudain le plateau s'affaisser, former une cuve aux proportions géantes, au fond de laquelle, à 875 mètres de profondeur, ils avaient aperçu, miroitant comme une mer de vif-argent sous le soleil implacable de midi et se développant à l'infini vers le nord, toute la partie méridionale du lac Albert.

A l'est, par delà le lac, dans le lointain bleuâtre, à environ 30 kilomètres, se dressent les contreforts à pic de l'Ounyoro. Les falaises semblent sortir immédiatement des eaux qu'elles dominent de 300 à 500 mètres. L'œil sait en suivre les moindres échancrures tant le ciel est limpide. Au-dessus se déroulent à perte de vue, finement estompées par l'atmosphère brûlante, les hautes plaines du royaume de Kabaréga. Là, depuis deux ans, séjourne le capitaine Casati, tenant ouverte la route vers la côte orientale.

Au sud, s'ouvre la vallée du fleuve Semliki. Il coule au pied d'une des régions alpestres les plus expressives de tout le continent africain, présentant des montagnes d'un type saisissant avec des masses coniques comme le Gordon Bennett et l'Edwin Arnold, aux pics, aux coupoles, aux croupes tour-

mentées, dominées par le Ruwenzori qui dresse son sommet aux neiges éternelles jusqu'au delà de 5,000 mètres de hauteur.

Vers le nord, le lac va en s'élargissant. Mais la vue ne s'étend pas de ce côté. Dans cette direction, à 150 kilomètres de Kavalli, il donne naissance au Nil blanc qui passe à Wadelaï et coule vers Khartoum.

Il y a un siècle, peut-être davantage, sa longueur devait être d'environ 25 kilomètres plus grande que sa longueur actuelle. A cette époque ses eaux devaient couvrir les forêts d'ambache et les plaines de roseaux et de papyrus que traverse actuellement le cours inférieur du Semliki. C'est la diminution graduelle des bancs de sable et de rocher qui obstruent le Nil en aval de Wadelaï qui, paraît-il, est la cause du lent retrait des eaux. La rive occidentale surtout empiète graduellement sur l'eau. Emin-pacha assure que le long de cette rive des îles situées, il y a quelques années, à une assez grande distance du bord de l'eau, Tunguru, notamment, sont maintenant près de la terre ferme et sont couvertes de villages. A certains endroits de l'extrémité méridionale, la teinte brune des eaux indique leur peu de profondeur; parfois, à plu-

sieurs kilomètres de la rive; la perche de sonde accuse encore le fond.

Les pentes qui descendent vers le lac sont escarpées. Elles n'ont qu'une assez maigre végétation, la flore arborescente cesse, sauf dans les interstices des rochers, dans les ravins humides où croissent des arbustes magnifiques de toute nuance, des euphorbes gigantesques; et, partout où, à travers le feuillage, on voit scintiller une source ou une cascadelle, on est sûr de voir aussi le gracieux dattier sauvage étaler son panache aérien.

Au pied des montagnes les plaines étroites qui bordent le lac montrent de petits groupes de huttes, de verts pâturages d'une herbe courte et grasse, semés de bouquets de bananiers et d'autres arbres et où de petits troupeaux de vaches et de chèvres paissent tranquillement. Les eaux du lac tantôt s'enfoncent dans d'énormes bancs de roseaux croissant sur une masse de végétation flottante, si compacte que les canots n'y peuvent pénétrer; ailleurs, elles viennent mourir sur un lit de cailloux blanc, où sont échouées les pirogues de pêche.

L'expédition de secours descendit à la file indienne le sentier en zigzags qui conduit dans la

plaine où elle campa le 13 décembre au soir, aux pieds de la montagne, à un demi-mille du lac, entre les villages de Kavalli et de Kakongo.

Comme dans les hautes terres, les indigènes se montrèrent inquiets de l'apparition inattendue de cette importante caravane d'hommes inconnus, dirigés par des visages pâles. Ils ne manifestèrent aucune hostilité, mais ils s'opposèrent à ce que les gens de l'expédition descendissent jusqu'au bord de l'eau. Dans les palabres que Stanley eut avec eux, ils déclarèrent que jamais ils n'avaient vu sur le lac d'autres embarcations que les leurs.

Il semblait donc évident que les courriers envoyés de Zanzibar à Emin au mois de janvier avaient été retenus en route, car s'ils avaient pu parvenir chez Émin et lui annoncer l'arrivée prochaine de l'expédition, le gouverneur n'aurait pas manqué de rendre visite avec ses steamers à l'extrémité méridionale du lac, afin d'y préparer les indigènes à recevoir hospitalièrement les hommes blancs de l'ouest qui étaient ses amis. En présence de l'attitude craintive et réservée des indigènes, Stanley demeura donc convaincu qu'Emin ignorait encore son approche par la voie du Congo.

D'autre part, le voyage de Kavalli à Wadelaï

était long et difficile, surtout en présence du manque absolu de bateaux, l'allège démontée de l'expédition ayant dû être abandonnée à Kilenga-Longa, à plus de 350 kilomètres de distance. De plus, une pareille tentative était bien difficile avec une expédition aussi réduite.

Le chef réunit ses officiers, MM. Stairs et Jephson, les deux adjoints qui l'avaient suivi jusqu'au lac, et la discussion fut ouverte sur la situation et le parti à prendre.

Un seul projet parut pratique ; retourner à Ibouiri sur l'Arouhouimi, y construire un fort ; envoyer un détachement à Kilenga-Longa pour y prendre le capitaine Nelson et le docteur Parke et en ramener le bateau ; emmagasiner dans le fort toutes les munitions et marchandises qui ne pourraient pour le moment être transportées plus loin et y laisser une petite garnison qui planterait du manioc et sèmerait du maïs pour assurer sa subsistance ; retourner ensuite au Nyanza, y camper et, le bateau remonté, l'envoyer vers le nord avec un détachement sous les ordres d'un officier à la recherche d'Emin.

Après une assez longue discussion, il fut décidé que l'exécution de ce programme serait tentée.

La retraite commença le 15 décembre. Elle fut plus ou moins inquiétée par les indigènes de Kavalli qui, pendant l'ascension de la montagne, tuèrent un homme d'un coup de flèche et en blessèrent un autre.

Le 16, à dix heures du matin, l'expédition se retrouva sur le plateau. Cette fois, la marche à travers la plaine ne fut pas entravée par les gens de Mazamboni et, le 7 janvier 1888, la colonne était de retour à Ibouiri, dans le district hospitalier, où deux mois auparavant, à bout de forces et affamé, chacun avait si heureusement trouvé l'abondance et le repos.

Stanley s'y établit et commença immédiatement la construction d'un fort auquel il donna le nom de Bodo. Pendant ce temps, le lieutenant Stairs rétrograda jusqu'au camp de Nelson et de Parke restés en arrière au mois de septembre.

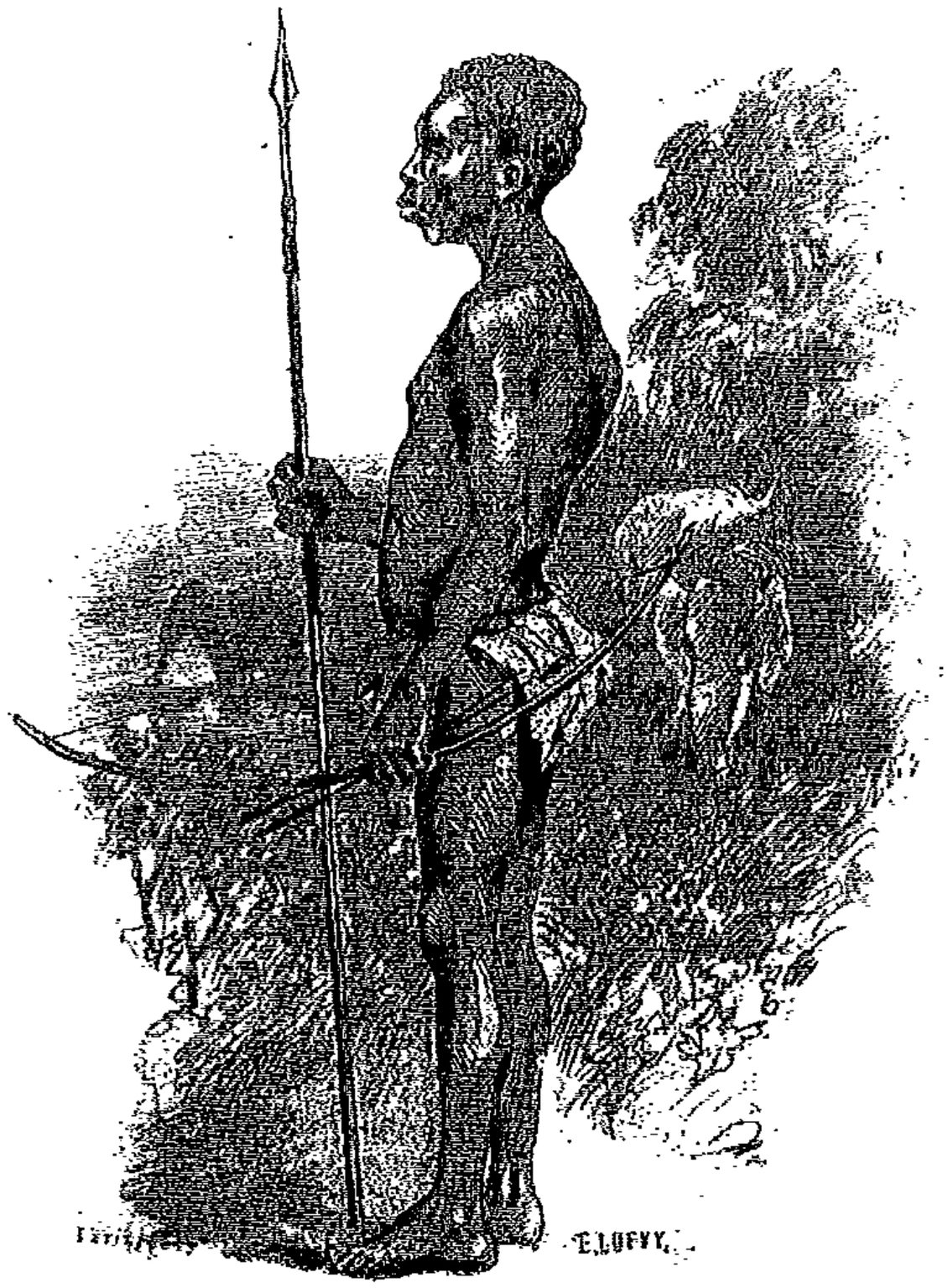
Toutes les forêts de cette région, ainsi que celles qui s'étendent au sud-est jusqu'au Mouta Nzigé, au nord jusqu'à l'Oubangi, au sud-ouest jusqu'au Sankourou, sont les dernières retraites d'une race humaine dont deux spécimens seulement ont été vus en Europe, en 1873, grâce aux soins du voya-

geur italien Miani. Nous voulons parler des nains de l'Afrique centrale.

Déjà, dans l'antiquité, Hérodote avait signalé l'existence de races naines en Afrique et Aristote avait assuré que dans la région où le Nil a ses sources habitaient des pygmées. Mais c'est seulement en 1871, que le docteur Schweinfurth fut le premier qui constata *de visu* l'existence d'un peuple nain au centre du continent. Au sud de l'Ouellé, chez le roi des Mombouttou, Mounza, le docteur vit pour la première fois l'incarnation vivante de ce mythe qui datait de plus de deux mille ans. C'était un régiment de soldats nains à la suite d'un chef ami de Mounza et qui habitait plus au sud, dans le bassin du Népoko.

Depuis lors la présence des nains a été signalée dans tout le bassin central du Congo. Stanley en a vu un spécimen sur le Loualaba, en aval de Nyangoué ; Grenfell sur la Loulanga ; Wolf entre la Louloua et le Sankourou ; Delcommune sur le Lomani ; Escayrac de Lanture et Koellé assurent qu'il en existe un grand nombre dans le bassin septentrional de l'Oubangi.

Dans la région des Mombouttou, ils sont connus sous le nom d'*Akka* ou de *Tokki-Tikki;* plus



NAIN DE L'AROUHOUIMI.

D'après Schweinfurth : *Au cœur de l'Afrique.*

au sud et à l'est, sous celui de *Batoua*. Sur l'Arouhouimi on les appelle *Wamboute*.

Physiquement, ils sont assez bien faits, n'ayant absolument rien de ces nains difformes que l'on montre dans les foires d'Europe. Ce sont simplement de petits hommes, bien proportionnés, très vaillants et très rusés. Leur taille est en moyenne de $1^{m},30$. Ils ont la peau d'un brun jaunâtre, moins foncée que celle des races plus grandes. Ils forment des tribus nomades s'adonnant à la chasse et à la récolte du vin de palme, vivant à part, ne se mélangeant que rarement avec les races plus grandes.

Ils excellent dans l'art de grimper au sommet des palmiers pour en recueillir le suc et plus encore dans celui d'inventer et de placer des pièges pour surprendre le gibier. Ils sont d'une agilité extraordinaire qui surpasse tout ce que l'on peut imaginer. Dans leurs chasses, ils traversent les hautes herbes en bondissant à la façon des sauterelles, s'approchent avec audace de l'éléphant, du buffle ou de l'antilope, leur envoient des flèches avec une rare précision, et d'un coup de lance courent bravement éventrer leur victime.

Ils ne constituent plus une nation; mais il est

probable que leurs tribus, actuellement dispersées au milieu d'autres nations plus grandes qui les pressent de toutes parts, sont les débris épars d'une race autochtone qui va disparaissant.

C'est principalement dans la région voisine de l'Arouhouimi, entre le confluent du Népoko et le pays des savanes, que Stanley constata la présence de ces nains. Il rencontra environ 150 de leurs villages cachés dans les clairières de l'épaisse forêt.

Le 14 janvier 1888, le lieutenant Stairs revint de Kilenga-Longa. Il était accompagné du capitaine Nelson entièrement rétabli et du docteur Parke. Des trente-huit hommes demeurés avec ces deux officiers, il n'en restait plus que onze; les autres avaient déserté ou étaient morts. Le lieutenant ramenait en outre le bateau démonté et les marchandises laissées en dépôt à l'établissement arabe. M. Stairs, cette première mission remplie, reprit une nouvelle fois la route de l'aval, ayant cette fois pour instructions de descendre jusqu'à l'établissement d'Ougarroua pour y prendre les malades et les charges qui y avaient été laissés.

C'est peu après le départ de cet officier que Stanley eut à souffrir pendant un mois d'une gas-

trite et d'un abcès au bras. Grâce aux soins assidus du docteur Parke, le chef recouvra la santé et, le 2 avril, le délai qui avait été donné au lieutenant Stairs pour remplir sa mission étant dépassé d'une semaine, Stanley donna l'ordre du départ. L'expédition, composée de cent quarante hommes lourdement chargés de munitions de toutes sortes, reprit la marche vers le lac Albert.

Le capitaine Nelson resta au fort avec quarante-trois hommes, que devaient bientôt renforcer le détachement du lieutenant Stairs et les convalescents d'Ougarroua.

Le 20 avril, l'expédition arriva de nouveau dans le pays de Mazamboni. L'accueil qu'on lui fit fut cette fois tout différent du premier. Les palabres se terminèrent, non par des déclarations belliqueuses, mais par l'échange de sang. Stanley et Mazamboni fraternisèrent.

C'est presque une règle générale au Congo que tous les Européens arrivant pour la première fois dans une région vierge y sont reçus avec hostilité. Stanley descendant le Congo en 1877 eut à soutenir plus de trente combats; Wissmann, descendant en 1885 le Kassaï, eut à batailler à différentes reprises. Kund et Tappenbeek, sur le Loukenyé, furent

forcés de battre en retraite devant les ardentes attaques des natifs; Van Gèle, échoué avec l'*En Avant* sur l'une des îles de l'Oubangi supérieur, faillit succomber sous le nombre des sauvages Yakoma; de Brazza dut fusiller les Apfourou de l'Alima. Puis quelque temps se passe; les blancs reviennent; les natifs se montrent à la fois moins effrayés et moins confiants en leurs forces; on palabre, on échange le sang et la paix est conclue. Généralement, la première demande que font alors les indigènes est celle d'un homme blanc qui s'établirait chez eux à demeure pour y trafiquer.

Bien que dans le second voyage l'expédition comptât cinquante fusils de moins que dans le premier, l'exemple de Mazamboni fut suivi par les autres chefs du pays et toutes les difficultés furent aplanies jusqu'au lac. Partout les indigènes, devenus les amis du chef blanc, accouraient au-devant de la caravane, les mains pleines; les vivres étaient offerts presque pour rien; hommes et femmes amenaient de toutes parts du bétail, des chèvres, des moutons, des poules, des bananes, du maïs. Jamais les hommes de l'expédition n'avaient été à pareille fête; ils vivaient comme des princes.

Le 21 avril, Stanley revoyait les eaux du lac,

non sans quelque anxiété. Qu'allait-il apprendre d'Emin, qui devait maintenant être prévenu de sa venue et qui avait dû se porter à sa rencontre? Mais était-il encore en mesure de le faire?

A peine au lac, la question fut résolue pour Stanley. En effet, des gens du chef de Kavalli, qui s'étaient portés au-devant de l'expédition, lui apprirent qu'un homme blanc était venu du nord et qu'il avait remis à Kavalli un paquet avec l'ordre de le remettre à l'autre blanc, son frère, qui arriverait de l'ouest. Ils racontaient, en outre, de merveilleuses histoires au sujet d'immenses vaisseaux aussi grands que des îles qui s'étaient arrêtés devant leur village et qui étaient remplis d'hommes.

Dès lors, Stanley fut convaincu que ces vaisseaux étaient les steamers de Wadelaï et il espéra qu'Émin en personne se trouvait à leur bord. Son espoir se transforma en certitude lorsque, le lendemain, le chef Kavalli lui remit un pli enveloppé dans un morceau de toile noire imperméable. C'était une lettre d'Emin. Elle disait en substance :

A bord du *Khédive*, 26 mars 1888.

A Monsieur Stanley, commandant de l'expédition de secours.

Une rumeur ayant circulé parmi les indigènes au sujet

de l'arrivée d'une caravane nombreuse venant du couchant et conduite par des hommes blancs, je me suis mis en route sur l'un de mes steamers, jusqu'à l'extrémité méridionale du Nyanza. Mais les indigènes qui avaient peur de Kabaréga, le roi de l'Ounyoro avec lequel ils sont en guerre, identifiaient avec lui tous les étrangers au pays et je ne pus d'abord rien obtenir d'eux.

Cependant, un peu plus tard, la femme du chef de Nyam-Sassié, ayant dit au chef Mogo, l'un de mes alliés, qu'elle avait vu les blancs et leur caravane dans le pays de Mazamboni, à l'ouest du lac, je n'ai pas douté de votre présence dans ces parages et de notre prochaine rencontre.

Je confie cette lettre au chef Kavalli, afin qu'il vous la remette dès votre arrivée au lac.

Je suis heureux de vous savoir ici. Je vous prie de camper en attendant que je puisse me mettre en communication avec vous.

Je suis votre dévoué.

Docteur EMIN.

Hourrah ! Emin vivait ! Il était libre et avec l'un de ses steamers il s'était porté au-devant de l'expédition. Celle-ci touchait donc au but ; le dénouement était proche. Le succès, un succès auquel ne continuaient à croire en Europe que quelques rares fidèles, allait enfin payer une année d'incertitude, d'efforts, de souffrances et de misères.

Stanley décida sur-le-champ que l'allège serait

sans retard envoyée en reconnaissance vers le nord le long de la rive occidentale. Elle fut remontée en quelques heures. M. Jephson, avec un détachement armé, s'y embarqua et partit.

Pendant ce temps, le reste de la caravane s'établit à la rive et campa.

Les jours se suivirent sans qu'aucune nouvelle vînt calmer l'attente générale. En vain Stanley et le docteur Parke, le seul de ses adjoints en ce moment près de lui, interrogeaient l'horizon de leur longue-vue. Pendant cinq jours rien n'anima les lointaines solitudes du grand lac; mais, à la fin du sixième jour d'attente, un bateau fut tout à coup signalé.

Ce n'était pas l'allège de l'expédition. C'était un vapeur. A l'arrière flottait le pavillon rouge au croissant étoilé. C'était le *Khédive*, l'un des steamers de Wadelaï.

Des hommes blancs étaient sur le pont. C'étaient Emin et Casati. M. Jephson les avait rencontrés le 26, à la station de Msoua, le plus méridional des postes égyptiens.

Quelques moments après, au milieu du brouhaha du camp, subitement tiré de son inaction, au milieu des salves de mousqueterie tirées par les

soldats en joie, au milieu des danses, des cris assourdissants et des acclamations sans fin, le pacha et son fidèle compagnon d'exil débarquèrent émus, et de chaleureuses étreintes furent échangées.

C'était le 29 avril 1888, un peu après sept heures du soir.

Il y avait six ans qu'Emin et Casati étaient privés de tout rapport avec les hommes civilisés; il y en avait deux qu'ils attendaient le secours que Junker était allé demander pour eux à l'Europe.

Émin avait eu successivement à combattre et à repousser les Mâhdistes, à réprimer les révoltes des Bâri, à sévir contre l'insubordination ou la couardise de son personnel égyptien. Il avait dû faire face à mille dangers, pourvoir à la subsistance de plus de 8,000 hommes, femmes et enfants. Tous ces obstacles avaient été surmontés et il continuait à être maître de la situation.

Quant au capitaine Casati, il n'avait pas eu depuis trois ans, dans l'Ounyoro, à la cour du roi Kabaréga, une existence enviable. L'envoi de la correspondance des deux Européens par la voie de l'Ouganda était pour Kabaréga un véritable épouvantail qui lui troublait le sommeil. Son naturel

cruel et soupçonneux le tenait dans une crainte et une exaspération constantes qui devaient finalement rendre la situation de Casati des plus critiques. L'annonce de l'arrivée d'une troupe armée venant de l'ouest, et qui pour le chef allait menacer l'Ounyoro, fit déborder la coupe et faillit coûter la vie au résident blanc.

Le 9 janvier 1888 — au moment même où Stanley commençait la construction du fort Bodo après avoir une première fois touché le lac — Kabaréga fit traîtreusement arrêter Casati, le fit emprisonner, lier de cordes, puis chasser de Giuaïa et traîner de village en village vers le district du chef Kokora, qui avait reçu ordre de le mettre à mort. Le voyageur réussit à s'évader et erra huit jours, sans ressources, le long de la rive orientale du lac. Ayant découvert une barque parmi les roseaux du bord de l'eau, il l'envoya avec un de ses serviteurs à Emin qui était en ce moment à Tunguru, sur la rive opposée, et qui quelques jours plus tard vint recueillir son infortuné compagnon d'exil à bord de son steamer, le *Khédive*. Il n'y avait que quelques semaines qu'Emin et Casati étaient réunis lorsqu'ils rencontrèrent Stanley à Kavalli.

Émin avait sous ses ordres environ 1,400 soldats

exercés, armés de fusils et formant deux bataillons. Le premier, composé de 750 hommes divisés en sept détachements d'environ 100 hommes, occupait les stations de Doufilé, Khor-Ayou, Labore, Muggi, Kiri, Béden et Réjaf. Le second, fort d'environ 640 hommes et divisé en cinq détachements, tenait garnison à Wadelaï, Tunguru et Msoua. Dans l'intérieur, à l'ouest du Nil, il possédait encore trois postes, soit en tout treize stations qui constituaient le long du Nil et du Nyanza une ligne d'environ 330 kilomètres de longueur. Autour de ces stations, des champs de manioc, de maïs, de sorgho, de fèves avaient été créés. et les troupeaux comptaient plusieurs milliers de têtes de bétail.

Interrogé sur le point de savoir s'il abandonnait le pays ou voulait s'y maintenir, Emin parut hésitant. — Les Egyptiens, dit-il, sont disposés à partir. Ils sont cent, plus les femmes et les enfants. Quand même je me déciderais à rester ici, je serais heureux d'en être débarrassé, car tous leurs efforts tendent à affaiblir mon autorité et à me couper les moyens de retraite. Lorsque je leur ai annoncé la chute de Khartoum et la mort de Gordon, ils ne m'ont pas cru ; ils ont prétendu et essayé de faire accroire aux Soudanais que c'était un conte et que l'un de ces

jours ils verraient arriver les steamers de secours remontant le Nil. Quant aux soldats, je suis loin d'être aussi confiant dans leur désir de quitter la province. Ils y vivent heureux et libres et je suis certain qu'ils murmureraient si j'ordonnais l'abandon d'un pays où la vie est si douce.

En résumé, Emin, au moment où Stanley arriva, ne savait encore quelle résolution il avait à prendre. A voir ses hésitations, il paraissait que la situation n'était pas aussi solide qu'en Europe on semblait le croire. Il désira consulter ses officiers, faire connaître aux troupes la situation exacte et leur annoncer l'arrivée de l'expédition de secours. Bref, il demanda un délai pour prendre un parti définitif.

Il lui fut donné. Stanley laissa près d'Emin M. Jephson et une garde de treize Soudanais. M. Jephson verrait les garnisons et leur lirait un ordre du jour. Après quoi, avec Emin, il retournerait au fort Bodo y prendre MM. Stairs et Nelson et leurs hommes qu'il conduirait au lac.

Pendant ce temps, le chef se porterait seul, avec le reste de sa caravane et une soixantaine de porteurs madi fournis par Emin à la rencontre de son arrière-garde.

Stanley demeura vingt-cinq jours près d'Emin ;

puis, le 25 mai, il reprit, sans faiblesse, le rude chemin de l'ouest à travers la forêt sans fin où pendant cinq mois il avait affronté les plus grands périls et où de nouvelles épreuves l'attendaient sans doute. Mais il avait promis au major Barttelot d'aller à sa rencontre et il partit.

CHAPITRE XVI

AU SECOURS DE L'ARRIÈRE-GARDE
L'ASSASSINAT DU MAJOR BARTTELOT
AFFAMÉS DANS LA FORÊT

Le major Barttelot. — Situation au camp d'Yambouya. — Arrivée des porteurs de Tippo-Tip. — *Le départ de l'arrière-garde.* — *A Banalya.* — Assassinat du major. — Mort de M. Jamieson. — Arrivée de Stanley à Banalya. — Sa lettre à Tippo-Tip. — Encore en route. — *Famine.* — *Le camp de Stanwahim.* — *Au fort Bodo.* — Arrivée au lac. — Désastreuses nouvelles.

Le major Edmond Barttelot, auquel Stanley avait confié le commandement de son arrière-garde, était un jeune officier de l'armée coloniale qui, lors de l'expédition anglaise du Soudan, sous le général Wolseley, conduisit à celui-ci d'Aden à Abou-Kléa, par Kosseir, Assouan et Korti, mille chameliers somalis. Pendant cette campagne le major se distingua par son courage et son énergie.

Mais, pour réussir dans un pays neuf comme le Congo, dans une entreprise aussi difficile et diffé-

rente que l'était l'expédition de secours, il ne fallait pas seulement le courage militaire, il fallait aussi de la prévoyance et de la patience, surtout du tact et de la justice avec les indigènes. Ces dernières qualités, le jeune officier ne les possédait malheureusement pas.

Le séjour de l'arrière-garde au camp d'Yambouya constitue le plus lamentable chapitre de l'histoire de l'expédition. Stanley, en quittant Yambouya avait laissé à son lieutenant quatre Européens : MM. Rose-Troup, Ward, Jamieson et Bonny, ayant sous leurs ordres 257 hommes, Soudanais et Zanzibarites. D'après les instructions données au major, celui-ci devait rester à Yambouya jusqu'à l'arrivée des steamers du Stanley-pool ayant à bord les hommes et les marchandises laissés à Léopoldville ou à Bolobo. Puis, dès que le contingent de porteurs promis par Tippo-Tip serait arrivé à son tour, la colonne entière devait se mettre en marche. Dans le cas où les porteurs feraient défaut ou se feraient trop longtemps attendre, le major pouvait quitter le camp sans eux et s'avancer sur les traces de Stanley, qui avait promis de se porter à la rencontre de son second.

Le malheur voulut que les porteurs se firent at-

tendre et que le major, en les attendant, crut pouvoir faire à Yambouya un séjour de près d'un an.

Ce fut un an d'indicibles souffrances. Le peu de *confort* du camp, la disette de vivres — les 257 hommes y vécurent presque exclusivement sur les produits d'un champ de manioc — la mésintelligence qui par suite de l'attitude du commandant ne tarda pas à éclater entre les hommes de l'expédition, d'une part, les indigènes des villages environnants et les Arabes d'un poste voisin, d'autre part; le peu de confiance et de sympathie que le major sut inspirer à ses propres soldats par suite de son inhabileté et de la dureté de son caractère, tout conspira pour rendre la situation des plus pénibles. Les maladies s'abattirent sur le camp. La mortalité devint effrayante. L'expédition décimée par les fièvres, la dysenterie et les souffrances morales se vit bientôt réduite à 145 hommes, soit à près de la moitié de son effectif, et c'est vraiment miracle qu'aucun des Européens n'ait succombé à la suite des misères et des souffrances endurées. De l'avis de tous ceux qui furent les témoins oculaires de ce triste épisode, le major fut loin d'être à la hauteur de la mission qu'il avait acceptée et que le chef avait

pensé pouvoir lui confier. De plus, l'accord n'existait pas entre les Européens de l'expédition : une grande tension existait aussi bien dans leurs relations officielles que privées.

Lorsqu'au mois de mai 1888, deux steamers de l'État visitèrent le camp, celui-ci présentait l'aspect le plus misérable, contrastant d'une façon frappante avec le camp arabe installé un peu plus haut sur la rivière. Tandis que chez les Européens, pauvrement installés dans des huttes en torchis, sans confort aucun, tout était malade et morne, chez leurs voisins tout avait un aspect riant : leur établissement était animé, populeux, bien entretenu ; au lieu de huttes, des maisons en argile, précédées de vérandas autour desquelles les natifs accouraient en foule pour trafiquer.

C'est la tête qui a fait défaut en cette circonstance. Si Barttelot avait su vaincre les difficultés, sans aucun doute très grandes de sa situation, et entraîner rapidement sa caravane sur les traces de l'avant-garde ; s'il était arrivé assez à temps, soit au fort Bodo, soit au lac même pour empêcher Stanley de perdre sept mois à aller à sa recherche, qui oserait affirmer que les événements douloureux et pour longtemps irréparables qui se sont passés

depuis sur le Nil se seraient produits ou auraient eu les conséquences désastreuses qu'ils ont eues ?

Le 4 juin suivant, les porteurs promis par Tippo-Tip arrivèrent enfin. Ils avaient été laborieusement réunis en grande partie dans le Manyéma et conduits de Nyangoué à Yambouya par M. Jamieson qui s'était rendu sur le haut Loualaba afin d'en activer le recrutement.

Après quelques jours consacrés à son organisation, la caravane fut prête à se mettre en marche. Elle se composait de 25 soldats soudanais, de 120 Zanzibarites et des 400 porteurs fournis par Tippo-Tip.

Le major en prit le commandement ayant pour adjoints MM. Bonny et Jamieson. M. Rose-Troup, gravement indisposé, avait dû reprendre le chemin de la côte où, en présence de la situation dans laquelle se trouvait l'arrière-garde et en l'absence de toute communication de Stanley, s'était déjà rendu M. Ward à l'effet de communiquer par câble avec le comité de Londres.

Qu'allait-il advenir de tous ces malheureux qui partaient ainsi presque sans vivres, dirigés à travers le plus redoutable des inconnus par un jeune homme sans expérience et qui n'avait su gagner la

confiance ni de ses compagnons blancs ni de ses soldats noirs?

Déjà avant le départ, il y avait eu des conciliabules inquiétants et le lieutenant Van Gèle, qui se trouvait à Yambouya quelques jours avant le départ, assure qu'à ce moment, sans la présence et l'autorité de Tippo-Tip, un coup de force aurait eu lieu au camp même de la part des soldats. Mais ce n'était qu'un sursis. L'événement fatal ne devait pas tarder à se produire.

L'expédition quitta Yambouya le 11 juin 1888 à 7 heures et demie du matin.

Quelques difficultés étant survenues dès les premiers jours de marche, le major céda le commandement à M. Bonny et quitta la caravane pour se rendre aux Falls conférer avec les Européens et Tippo-Tip. Puis, il reprit le chemin de l'Arouhouimi, où il rejoignit, le 18 juillet, l'expédition qui campait près du village de Banalya.

Le soir de son arrivée, le camp était en joie, les porteurs chantaient bruyamment et dansaient selon l'habitude des nègres en caravane. Barttelot, que le bruit agaçait, ordonna immédiatement le silence général et par ses menaces l'obtint. Mais le lende-

main, dès 4 heures du matin, les chants reprenaient de plus belle.

Alors le chef se leva furieux de voir ses ordres enfreints et, malgré les instances de M. Bonny, sortit de sa tente et se dirigea vers les huttes des porteurs. Arrivé devant l'une d'elles il y vit une femme qui chantait en s'accompagnant du tambour. Il l'apostropha vivement, la menaça... Un coup de feu retentit et le major tomba raide mort.

C'était le mari de la femme, un Manyéma, nommé Senga, qui, redoutant pour elle la vengeance du major, avait fait usage de son fusil et tué le chef blanc sur le coup.

Au bruit de la détonation, M. Bonny se précipita hors de sa tente. Tout le camp était déjà sur pied et les porteurs s'enfuyaient de toutes parts, effrayés, en criant : *Le blanc est mort! Le blanc est mort!*

« Je ne crois guère au succès, avait écrit le capitaine Vankerkhoven, commissaire du district des Bangala, qui avait vu la caravane au moment de son départ; la patience et le tact avec les noirs font absolument défaut au chef. »

Le nègre, poussé à bout, s'est vengé. On peut dire que le major a été l'artisan de sa propre mort.

Mais il était écrit que cette malheureuse arrière-

garde ne verrait pas la fin des mauvais jours et que successivement disparaîtraient tous ses chefs, sauf un.

M. Jamieson, après avoir aidé M. Bonny à rétablir l'ordre et la discipline au camp bouleversé par l'assassinat de Barttelot, se rendit aux Stanley-Falls avec l'intention d'y combler, si possible, les vides faits dans la caravane par quelques désertions et ensuite de reprendre courageusement avec le dernier de ses compagnons la marche en avant vers le lac Albert. Mais, ayant appris aux Falls que M. Ward se trouvait au Bangala, retour de la côte, il résolut auparavant de descendre jusqu'à cette station afin de s'y concerter avec lui. Il s'embarqua donc à bord d'une grande pirogue indigène et prit le chemin de l'aval.

Hélas ! il avait trop présumé de ses forces. Un peu avant d'arriver au confluent du Lomami, il fut pris d'un violent accès de fièvre hématurique et lorsque, le 16 août, il arriva à Bangala, il agonisait déjà. Il expira le lendemain, sans même avoir pu faire connaître aux Européens de la station les motifs de son arrivée.

Le même jour, M. Bonny, le dernier des cinq blancs de l'arrière-garde demeuré sur le terrain, se

trouvait à l'entrée de sa hutte, au camp de Banalya, attendant les secours que devait lui amener Jamieson, lorsqu'il vit tout à coup déboucher de la forêt, venant de l'amont, une importante caravane marchant en bon ordre et conduite par un blanc.

C'était Stanley qui arrivait du Nyanza, à la recherche de son arrière-garde.

— Bonjour, mon cher Bonny, où est le major ?

— Il est mort, monsieur Stanley, il y a un mois, assassiné par un Manyéma.

— Bon Dieu !... Et Jamieson ?

— Il est allé aux Falls afin d'obtenir de Tippo-Tip des porteurs de renfort.

— Où est Troup ?

— Il rentre malade en Europe.

— Et Ward ?

— A Bangala.

— Alors vous êtes le seul blanc ici ?

— Oui, monsieur.

Stanley venait avec un rare succès de faire en 82 jours et en ne perdant que trois de ses hommes, le trajet du lac Albert à Banalya. Parti du lac le 25 mai, il était arrivé quatorze jours après au fort Bodo où étaient le capitaine Nelson et le lieutenant Stairs. Le fort était dans un état florissant ; dix

hectares y étaient livrés à la culture et une moisson de maïs avait déjà été récoltée et se trouvait dans les greniers. Le docteur Parke s'arrêta à l'établissement, comme attaché au service médical de la garnison qui comptait 59 fusils.

Pour le voyage en aval, Stanley avait décidé de se priver du concours de tous ses adjoints, afin de ne pas être encombré de bagages et de provisions et ayant besoin au retour de tous ses porteurs pour le transport des nombreuses charges laissées en arrière à la garde de Barttelot.

Le 24 juin, il arrivait à Kilenga-Longa et le 19 juillet à Ougarroua. Ce dernier établissement était abandonné. Ougarroua, après y avoir réuni tout l'ivoire qu'il avait pu amasser dans le pays, était descendu par la rivière, se dirigeant vers le Congo. Le 10 août, Stanley rencontra sa flottille qui se composait de 57 pirogues.

A Banalya, il compta avec une douloureuse surprise ce qui lui restait des 257 hommes qu'il avait laissés en arrière un an auparavant. Soixante et onze survivaient, dont cinquante-deux seulement en état de reprendre la marche avec lui !

Ainsi, bien que les souffrances et les pertes de l'avant-garde aient été vraiment sensibles, la mor-

talité n'y avait pas été aussi grande que dans le camp de Barttelot. De plus, tous les survivants de la marche étaient robustes et vaillants, tandis que les survivants du camp étaient pour la plupart dans le plus pitoyable état de santé.

Dès le jour de son arrivée à Banalya. Stanley envoya son courrier pour l'Europe aux Stanley-Falls et écrivit à Tippo-Tip, le commissaire du district, la lettre suivante :

Banalya, rivière Arouhouimi, 17 août 1888.

Au Cheick Amed ben Mohamed, de son bon camarade Henry Stanley.

Je vous envoie mes salams. J'espère que vous êtes en bonne santé comme moi et que vous vous êtes bien porté depuis mon départ du Congo. J'ai à vous raconter bien des choses et j'espère vous voir sous peu.

Je suis arrivé ce matin avec 130 porteurs, 3 soldats et 66 indigènes appartenant à Emin. Il y a aujourd'hui 82 jours que nous avons quitté celui-ci sur le Nyanza ; pendant tout le trajet nous n'avons perdu que 3 hommes : deux se sont noyés, le troisième s'est enfui.

J'ai trouvé les blancs que je cherchais. Emin-pacha est parfaitement bien, ainsi que Casati.

Emin-pacha possède de l'ivoire en abondance, des mil-

liers de têtes de bétail, des chèvres, de la volaille et des approvisionnements de toute sorte. Nous avons trouvé en lui un homme bon et aimable. Il a fait cadeau de nombreux objets à tous nos blancs et noirs. Sa générosité n'aurait pu être plus grande qu'elle a été. Ses soldats ont littéralement béni nos noirs d'être venus de si loin pour indiquer la route, et nombre d'entre eux étaient prêts à me suivre immédiatement et à quitter ce pays ; mais je les ai priés d'attendre quelques mois, jusqu'à ce que je revienne chercher les hommes et les marchandises que j'avais laissés à Yambouya. Ils ont prié Dieu de m'accorder les forces nécessaires pour terminer mon entreprise. Dieu veuille que leurs prières soient exaucées !

Maintenant, mon ami, dites-moi, qu'allez-vous faire ?

Nous avons fait la route deux fois ; nous savons où elle est mauvaise ; nous savons où il y a des vivres en abondance et où il en manque, où se trouvent les camps, en un mot, où l'on peut s'arrêter et se reposer.

J'attends avec impatience de vos nouvelles. Si vous m'accompagnez, c'est bien ; si non, c'est encore bien. Je m'en remets à vous. Je resterai ici une dizaine de jours, puis je m'en irai lentement. Je vais me diriger vers la grande île de Boungangeta à deux heures de marche d'ici. Au delà de cette île je trouverai un gîte et des vivres en abondance pour mes hommes. Cependant, quoique vous ayez à me dire, je vous écouterai comme toujours avec le plus grand plaisir. Si vous venez, venez vite, car je me mettrai en route dans onze jours, au matin.

Tous mes compagnons blancs sont en bonne santé, mais

je les ai tous laissés derrière moi, sauf mon domestique William qui m'accompagne.

STANLEY.

Ayant reçu, en réponse à cette lettre, un message de Tippo-Tip qui déclinait l'offre d'être du voyage, vu la pénurie des porteurs, Stanley se remit en route pour retourner près d'Emin, le 1er septembre 1888.

Il avait réorganisé la caravane qui comptait, y compris ses gens, près de 350 hommes et emportait tout ce qui restait des charges laissées en arrière. M. Bonny l'accompagnait.

Alors commença un nouveau et terrible voyage de plus de quatre mois, à travers les forêts impénétrables et les solitudes affamées du pays des pygmées.

Jusqu'au confluent de l'Ihourou, que la caravane atteignit après deux mois de marche, tout alla relativement bien, à part une épidémie de petite vérole qui décima pendant quelque temps les porteurs indigènes, épargnant heureusement les Zanzibarites qui tous échappèrent au fléau, grâce à la vaccination à laquelle ils avaient été soumis à bord du *Madura* pendant leur trajet de Zanzibar au Cap.

Mais, à partir de l'Ihourou, les districts déserts se succédant le long de la rive droite de l'Arouhouimi, la famine devint bientôt intense. Le 9 décembre, Stanley se décida à camper dans le district de Stanwahim et à envoyer un détachement en fourrageur vers un centre populeux qui, d'après sa carte, devait se trouver à peu de distance.

Pendant une semaine, l'expédition attendit le retour de la colonne de délivrance dans les angoisses de la faim et comme sur un véritable radeau de la *Méduse* échoué dans la forêt sans fin.

Jamais, écrit Stanley, pendant toute ma carrière africaine, je ne me suis trouvé plus près de l'inanition absolue.

Le cinquième jour, après avoir distribué toute la provision de farine qui se trouvait au camp et après avoir tué l'unique chèvre que nous possédions, je fus forcé d'ouvrir les caisses de provisions des officiers qui, jusqu'à ce moment, avaient été respectées. Dans l'après-midi, un jeune garçon mourut, et l'état de la majeure partie du reste était des plus décourageants; quelques-uns ne pouvaient pas se tenir debout, retombaient chaque fois qu'ils faisaient un effort pour se lever. Ce spectacle que j'avais constamment sous les yeux agit sur mes nerfs au point que je finis par y sympathiser, non seulement moralement, mais encore physiquement, comme si la faiblesse était contagieuse.

Avant le soir, un porteur madi mourut; le dernier de

nos Somalis donna des signes de faiblesse et les quelques Soudanais que nous avions avec nous n'étaient guère capables de bouger.

Le matin du sixième jour était à son aurore. Nous fîmes la soupe comme d'habitude : de l'eau en abondance, un pot de beurre, un pot de lait condensé, une tasse de farine pour 130 personnes ! La situation devenait de plus en plus critique.

M. Bonny et les chefs furent appelés en conseil.

Toutes les hypothèses furent mises en avant sur les causes de l'absence prolongée du détachement. M. Bonny offrit de rester au camp avec dix hommes, à la condition que je lui laisserais des vivres pour dix jours.

Il n'était pas difficile de fournir une petite tasse de gruau pour dix hommes pendant dix jours, mais les faibles et les malades qui ne pourraient me suivre étaient par le fait condamnés à mourir de faim, à moins que je n'eusse bonne chance. J'acceptais néanmoins, et huit livres de lait, de beurre, de farine et de biscuit furent préparées et remises à M. Bonny.

Dans l'après-midi du septième jour, tout le monde fut passé en revue. Quarante-trois personnes furent reconnues trop faibles pour me suivre et laissées à la garde de M. Bonny et de ses dix hommes. Sadi, le chef des Manyémas, abandonna à leur sort quatorze de ses hommes; Kibbo-Bora, un autre chef, abandonna son frère ; Fundi, un troisième chef manyéma, abandonna une de ses épouses et un petit garçon.

Quant à nous, nous laissâmes vingt-six pauvres diables,

faibles, malades, dans un état déjà désespéré. Tous ces malheureux étaient perdus, si nous ne leur apportions de la nourriture dans les vingt-quatre heures.

D'un ton enjoué, bien que jamais je n'aie eu le cœur plus gros, je dis aux quarante-trois affamés que j'allais rechercher les hommes perdus, que probablement je les rencontrerais en route, et que, dans ce cas, tous aussitôt nous prendrions la course pour leur apporter à manger. Nous partîmes le même jour. L'après-midi, anxieux, nous fîmes 14 kilomètres en passant devant des cadavres jalonnant la route.

Enfin, le lendemain, dans la matinée du huitième jour de leur absence du camp, je rencontrai le détachement marchant nonchalamment. Aussitôt que nous les eûmes rejoints, le pas fut accéléré et transformé en une marche rapide, de sorte que vingt-six heures après avoir quitté le camp de Stanwahim, nous y fûmes de retour avec des provisions abondantes. Quel émoi! Bientôt tout autour de nous fut animé, le gruau et le potage cuisaient, les bananes étaient sur le feu, le maïs sur le gril et différents mets mijotaient dans les marmites. L'expédition était sauvée, mais la mortalité avait été effrayante. Au total, vingt et une personnes succombèrent dans ce camp fatal.

Le 19 décembre, la rivière Ihourou fut franchie et le lendemain, la caravane débouchait de la sombre forêt dans la clairière en face des plantations étendues du fort Bodo.

C'est avec anxiété que Stanley y arrivait. Quelles

nouvelles allait-il y trouver? Ses adjoints s'y trouveraient-ils encore? Emin et Jephson avaient-ils donné signe de vie? Leur arrivée était-elle annoncée?

Stanley retrouva le fort Bodo dans la situation où il l'avait laissée sept mois auparavant. MM. Stairs, Nelson et le Dr Parke étaient en bonne santé, avec 51 soldats sur les 59 qui leur avaient été confiés.

Mais quant à Emin, quant à Jephson, pas de nouvelles; les habitants du fort Bodo n'avaient jamais entendu parler d'eux.

Que signifiait ce silence prolongé? Quels événements extraordinaires s'étaient donc passés sur le lac ou à Wadelaï pour retenir Jephson, qui était un homme énergique et qui avait donné sa parole de se rendre au fort.

La situation ne permettait aucun retard. Il fut décidé que le fort serait abandonné et le 23 décembre, l'expédition réunie continua sa marche vers l'est jusqu'en un endroit situé sur le territoire de Mazamboni où, le 9, elle campa de nouveau, sous le commandement de MM. Stairs, Nelson et Parke.

Stanley, animé de sombres pressentiments, se

porta rapidement en avant vers le lac, à la tête d'une colonne légère, avec M. Bonny. Les Bakounou lui firent cette fois encore l'accueil le plus empressé, faisant partout acte de soumission, apportant des vivres en abondance, aidant à construire les huttes pour le campement de la nuit, offrant de mille manières des gages de leur amitié.

Mais quant à des nouvelles des blancs du Nyanza, toujours rien !

Stanley s'avançait de plus en plus anxieux, à pas accélérés. C'est ici le moment de dire quels jarrets d'acier doit avoir cet homme étonnant qui, parti le 28 juin 1887 d'Yambouya, revenait maintenant au lac Albert, le 16 janvier 1889, pour la troisième fois.

Premier voyage : du camp d'Yambouya au lac, 171 jours ; deuxième voyage : du lac au fort Bodo, 22 jours ; troisième voyage : du fort au lac, 20 jours ; quatrième voyage : du lac à Banalya, 82 jours ; cinquième voyage : de Banalya au lac, 107 jours ; total, 402 jours.

C'est-à-dire plus de treize mois de marches incessantes, dans un pays de forêts vierges, sans routes, ni sentiers, traînant à sa suite, à travers les four-

rés géants, par-dessus les rivières torrentueuses, plusieurs milliers de kilos de bagages, munitions et marchandises; à chaque moment harcelé par des sauvages belliqueux et craintifs; sans cesse inquiet pour l'alimentation des deux ou trois cents hommes dont il a charge, affrontant sans faiblesse, dans une atmosphère impure, la famine et les épidémies, et malgré les terribles épreuves subies et la mort mille fois contemplée face à face, malgré tout, malgré le climat, malgré les combats, malgré les épidémies, malgré la famine, allant, venant, revenant, pour retourner et pour aussitôt repartir...

Qui donc a dit que l'âge des paladins errants a fini?

Les époques passées ont eu Xénophon, Godefroid de Bouillon, Marco Polo, Colomb, Vasco, Magellan... Stanley, l'explorateur du XIXe siècle, est de cette race héroïque. Elle n'est pas éteinte.

Le 16 janvier 1889, la caravane arrivait à quelque distance du lac, au village des Gaviras. Des messagers envoyés à sa rencontre par le chef Kavalli remirent à Stanley un paquet de correspondances; c'étaient des lettres de Jephson et d'Emin. Le chef de l'expédition de *secours* les parcourut fiévreusement, dans la plus profonde stupéfaction...

Elles lui annonçaient les nouvelles les plus imprévues et les plus désastreuses : les troupes de la province équatoriale s'étaient révoltées le 18 août; Emin et Jephson étaient captifs; les Mâhdistes avaient fait un retour offensif, en octobre; ils avaient battu les troupes égyptiennes, pris Rejaf, Kiri, Labore, et attendaient des renforts pour poursuivre leur action.

La partie semblait perdue.

Stanley allait-il arriver au but, trop tard pour sauver Emin, absolument comme Wolseley était arrivé trop tard à Khartoum pour sauver Gordon?

CHAPITRE XVII

RÉVOLTE DES TROUPES ÉGYPTIENNES
CAPTIVITÉ D'ÉMIN ET DE JEPHSON
L'INVASION MAHDISTE

La situation dans la province équatoriale. — Première mutinerie des troupes. — Emin à *Msoua*. — *La révolte de la garnison* de Labore. — Arrestation et emprisonnement d'Emin et de Jephson. — Arrivée des Mâhdistes à Lado. — Les derviches ambassadeurs à Doufilé. — Le message d'Omar Saleh. — Prise de Réjaf. — Révolte des Bâri. — L'anarchie. — Deuxième combat de Réjaf. — Émin et Jephson libres. — Siège de Doufilé. — *Défaite des Mâhdistes*. — *Emin à Tunguru*.

Pour se rendre compte des événements militaires qui se sont passés dans la province de l'Équateur, depuis le moment où Stanley quitta le lac Albert, au mois de mai 1888, jusqu'au moment où il y revint, au mois de janvier de l'année suivante, il faut se demander quelle pouvait être vis-à-vis d'une troupe de mercenaires à demi barbares, forte de quinze cents hommes et armés de fusils, la position

d'un Européen, seul de sa race, voué par son tempérament et par ses études à la culture des sciences paisibles, dont les circonstances avaient fait un gouverneur militaire sans autre autorité que le prestige de sa couleur et de son grade officiel, et qui était privé depuis plus de quatre ans de toute communication protectrice et réconfortante avec le monde civilisé.

Petit à petit cette autorité s'affaiblit et s'affaiblirent aussi la force et la volonté de celui qui voyait s'écouler les années sans apporter aucune amélioration à une situation de jour en jour plus difficile, plus pénible, plus critique.

Il est possible que quelques répressions violentes, quelques coups de force, quelques exécutions capitales eussent eu raison des premières mutineries et en eussent évité le retour.

Mais pouvait-on demander au docteur Schnitzer, botaniste et médecin, pas plus qu'on ne l'eût réclamé au docteur Livingstone, le doux missionnaire, ce que l'on eût sans doute attendu de la rude énergie et de la décision rapide d'un Stanley, d'un Wissmann ou d'un Coquilhat?

La vérité était que, dans ces dernières années, le pacha ne possédait plus qu'un semblant d'autorité.

Lorsqu'il voulait que quelque chose d'important fût fait par ses hommes, soldats ou commis, il ne commandait plus, il en priait ses officiers ou ses fonctionnaires égyptiens ou soudanais. Ceux-ci étaient malheureusement presque tous de cette race fourbe et hypocrite qui avait suscité tant de déboires et de misères à Baker et à Gordon et qui finalement avait traîtreusement livré Khartoum et assassiné son illustre défenseur.

En réalité, la situation était extrêmement tendue, presque désespérée; un éclat était inévitable d'un moment à l'autre. L'annonce de l'arrivée de l'expédition de secours en activa la venue. Le bruit s'étant répandu parmi les troupes qu'une expédition armée arrivait du sud pour emmener par une route inconnue leur général, cent quatre-vingt-dix soldats du premier bataillon en garnison à Doufilé, instigués par leurs chefs, complotèrent de s'emparer de lui pour l'empêcher, s'il voulait quitter le pays, de prendre une autre route que celle du nord, la seule qu'ils connaissaient, celle par où ils étaient arrivés.

Informé de ce projet et cédant aux instances du fidèle major Awach et de quelques officiers du 2e bataillon, Emin quitta Wadelaï où il se trouvait pour aller à Msoua, l'un des postes du lac Al-

bert, où commandait un officier brave et intelligent, Shukri-Aya, promu à son grade à la suite des services signalés qu'il avait rendus lors de la campagne contre les Mâhdistes de Karam-Allah, en 1884. Lorsque le détachement du premier bataillon arriva à Wadelaï et lorsqu'il constata que les officiers du deuxième bataillon avaient favorisé le départ d'Emin, il y eut une première émeute et un commencement de guerre civile. Le commandant de Wadelaï fut saisi, garrotté, frappé à coups de courbache et les rebelles ne se retirèrent vers Doufilé qu'en emmenant des otages.

Ce fait prouve combien la situation était déjà grave, au moment où l'expédition de secours arrivait au lac. Emin semble l'avoir cachée à Stanley. Pourquoi?... Dans sa bonté, il avait espéré sans doute que l'arrivée des Européens apportant des nouvelles réconfortantes favoriserait le retour de l'ordre et assurerait la soumission de soldats un instant égarés.

« Le premier bataillon en garnison dans les stations du nord, avait-il dit à Stanley, s'est toujours énergiquement prononcé contre toute proposition de retraite vers le sud. Mais maintenant qu'il apprendra que vous êtes arrivé, que plusieurs soldats

vous connaissent pour vous avoir vu à la cour de Mtésa lorsqu'ils y furent avec M. Linant de Bellefond, en 1876, que d'autres vous connaissent personnellement, enfin qu'un plus grand nombre a entendu parler de vous, ils reviendront sans doute sur leur décision première. Ils seront, du reste, convaincus maintenant qu'il existe une autre route vers l'Égypte que celle du nord, puisque vous avez réussi à les rejoindre et que, par conséquent, vous saurez les emmener d'ici. »

Mais Emin avait compté sans la maladie morale dont était affecté un grand nombre d'Égyptiens de l'armée du Soudan : la trahison.

Vers le milieu du mois d'août, tandis que le pacha et M. Jephson descendaient le Nil de Doufilé à Réjaf, les troupes du premier bataillon étaient travaillées par un de leurs officiers, Abdul Vaal Effendi, qui les troublait en leur parlant de Stanley, lequel avait reçu, assurait-il, du gouvernement anglais la mission de conduire tous les Égyptiens et les Soudanais de la province, avec femmes et enfants, à Zanzibar, pour y être punis et réduits en esclavage par les chrétiens. De semblables paroles, dans ce pays d'ignorance et de fanatisme, firent l'effet d'une traînée de poudre ; la révolte éclata.

Le 18 août, c'est-à-dire le lendemain du jour où Stanley arrivait à Banalya, où campait l'arrière-garde sous la direction de M. Bonny, le pacha et M. Jephson furent arrêtés, conduits à Doufilé et emprisonnés.

Les chefs rebelles réunirent les autres officiers, tinrent un divan où tous ceux qui essayèrent de s'opposer au mouvement furent si fort insultés et maltraités, que dans l'intérêt de leur sécurité personnelle ils se virent forcés de donner leur adhésion aux faits accomplis. Le pacha fut destitué ainsi que les officiers connus pour lui être favorables. En somme, cette révolution n'était que le fait d'une demi-douzaine d'Égyptiens, auxquels se rallièrent successivement par la suite un certain nombre d'officiers et de fonctionnaires, la plupart par peur. Les soldats, à l'exception de ceux de la station de Labore où la rébellion éclata, n'y participèrent jamais, mais cédèrent peu à peu à leurs officiers. C'est à leur fidélité qu'Émin a dû la vie, car toujours ils déclarèrent qu'ils ne permettraient à personne de porter la main sur leur gouverneur et ils s'opposèrent à son transfert de Doufilé à Réjaf, la station extrême vers le nord.

Pendant le mois de septembre, la situation ne se modifia guère. M. Jephson avait été rendu à la liberté avec l'autorisation de circuler dans Doufilé;

mais le pacha restait aux fers où il s'attendait chaque jour à recevoir la nouvelle de sa condamnation capitale.

C'est sur ces entrefaites que, le 15 octobre, se répandit tout à coup la nouvelle, la stupéfiante nouvelle de l'apparition, à Lado, d'une armée mâhdiste forte d'environ quinze cents hommes sous le commandement d'Omar-Saleh. Les Mâhdistes étaient arrivés de Khartoum sur trois steamers et neuf barques et campaient sur l'emplacement de l'ancienne station abandonnée de Lado.

Quelques jours après, trois derviches se présentèrent à Doufilé, demandant à être reçus par le gouverneur de la province. Ils étaient porteurs d'un long message dont voici les passages principaux :

Omar-Saleh, général du Mâhdi, à Mohamed Emin, mudir de la province de l'Équateur,

Je te salue et te rappelle que tout dans ce monde est variable et n'a qu'une durée limitée.

Tout le Soudan est soumis au Mâhdi. Quiconque lui résiste, meurt. La région entière est sous la puissance des défenseurs du Dieu du Prophète. Toujours ceux-ci seront victorieux. C'est écrit dans le Coran.

Nous venons de débarquer ici avec une armée compo-

sée de vaillants défenseurs de la religion sainte. C'est le grand chef des Mahométans qui nous envoie. Jamais il n'a subi d'échec. Il est de ton devoir de te soumettre, toi et tes alliés. Les grands enseignements de la religion t'y forcent. La paix te sera assurée ici-bas et dans la vie future. Nous te garantissons le pardon du passé pour toi et les tiens, la protection pour tes enfants et tes biens.

C'est pris de compassion pour ton sort passé que le Mâhdi m'a envoyé avec une armée pour t'arracher à cette terre d'impies et te demander de te joindre à nous.

Quelle lueur d'espérance brille soudain pour toi! Soumets-toi avec joie à ces volontés saintes et bientôt tu seras revêtu de tous les honneurs sacrés. Combien ils te sembleront splendides et grandioses! Le Maître de l'univers t'inondera de ses grâces.

Que Dieu te bénisse et t'éclaire dans toutes tes actions. Salaam.

OMAR-SALEH.

Pour toute réponse, les officiers rebelles mirent à mort les trois derviches et se préparèrent à la résistance.

Quelques jours après, les Mâhdistes attaquèrent et prirent la station de Réjaf, tuant cinq officiers égyptiens et un grand nombre de soldats. Toutes les provisions et les munitions de la station tombèrent en leur pouvoir.

En même temps arriva la nouvelle que les indi-

gènes Bâri, qui supportaient difficilement le joug égyptien, s'étaient révoltés et joints aux envahisseurs.

Ce fut aussitôt dans les stations d'amont un sauve-qui-peut général. Les garnisons de Beden, de Kiri et de Mouggi s'enfuirent avec femmes, enfants et serviteurs à Labore, abandonnant leurs postes et tout ce qu'ils renfermaient. L'épouvante régna partout. Au commencement du mois de novembre, pour Emin et Jephson, toujours captifs de la rébellion, la situation devenait donc de plus en plus critique.

Le 7, M. Jephson écrivit à Stanley :

Doufilé, 7 novembre 1888.

Notre situation est extrêmement inquiétante, car depuis près de trois mois tout est ici chaos et confusion. Il n'y a plus de chef et chaque jour voit apparaître une demi-douzaine d'ordres contradictoires auxquels personne n'obéit. Les rebelles sont absolument incapables de gouverner les soldats.

Les officiers sont aujourd'hui très effrayés de ce qui s'est passé. Ils attendent avec impatience la nouvelle de votre retour au lac et ne demandent, la plupart, qu'à quitter le pays avec vous.

Malheureusement, pour ce qui nous concerne, le pacha et moi, nous sommes pris comme dans une souricière. Ils ne veulent ni nous laisser agir, ni nous laisser partir. Si

la rébellion ne s'était pas produite, le pacha aurait certes pu tenir les Mâhdistes en échec pendant un certain temps; mais dans les circonstances actuelles, il est impuissant.

A moins que vous n'arriviez promptement, je crains fort que vous n'arriviez trop tard, et notre sort sera celui des défenseurs de toutes les garnisons du Soudan.

Si nous ne réussissons pas à sortir du pays, veuillez me rappeler au souvenir de mes amis et croyez en moi.

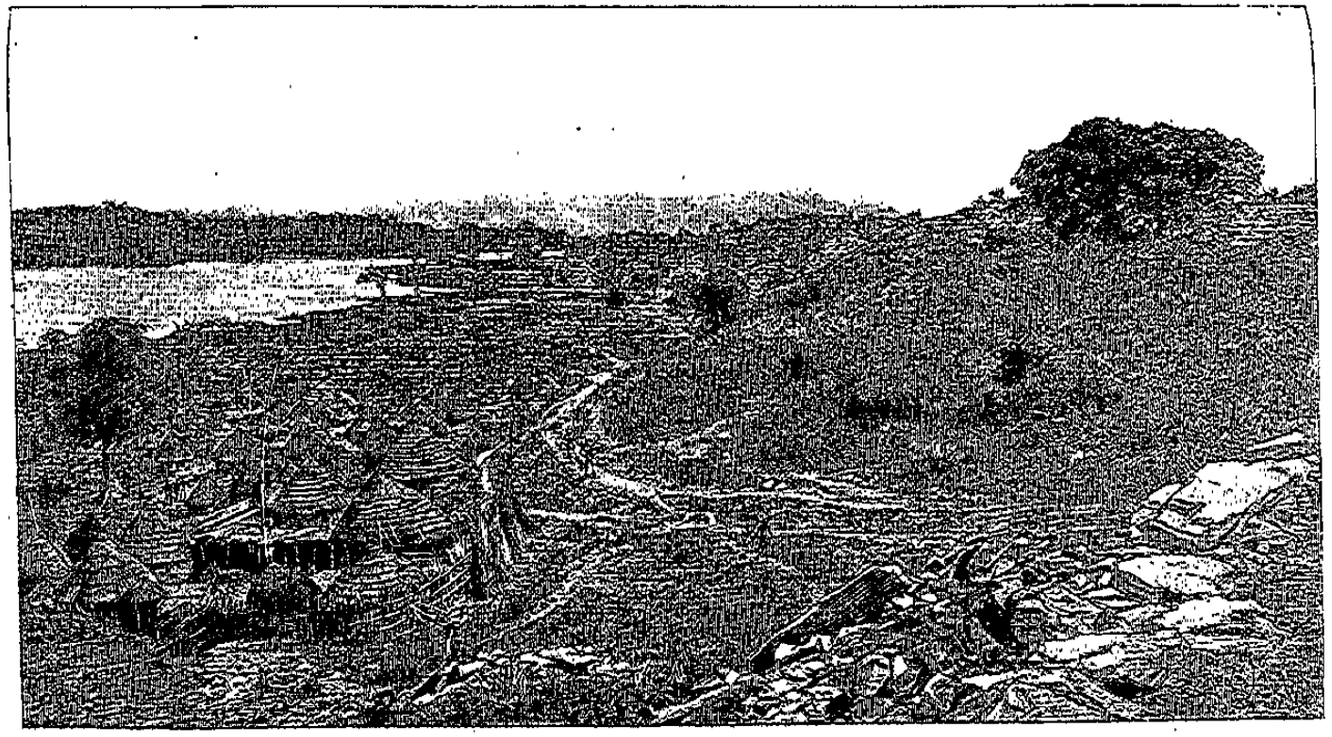
Votre tout dévoué,

A.-J. Mounteney Jephson.

Hélas ! le 7 novembre, au moment où M. Jephson écrivait cette lettre, Stanley et M. Bonny, arrivant de Banalya, avaient à peine dépassé le confluent de l'Ihourou. Il leur restait des centaines de kilomètres à franchir avant d'arriver au lac où ils ne devaient être rendus que plus de deux mois plus tard. Réellement la situation du gouverneur et de son compagnon était désespérée.

Le 15 novembre, elle s'aggrava encore. Les Égyptiens, ayant voulu reprendre Réjaf aux Mâhdistes, éprouvèrent un échec sanglant. Ils furent repoussés avec grande perte. Six des meneurs de la révolte restèrent sur le terrain.

Le résultat de cette nouvelle défaite amena une nouvelle et plus forte panique générale, qui eut pour résultat heureux la mise en liberté d'Emin.



VILLAGE MADI, PRÈS DE WADELAÏ.

D'après une photographie de M. R. Buchta.

Voici, à ce sujet, ce qu'écrit M. Jephson à Stanley :

Wadelaï, 24 novembre 1888.

Les soldats sont tous pris de panique ; ils protestent contre la déposition du pacha et déclarent qu'ils refuseront de combattre aussi longtemps que leur chef ne sera pas remis en liberté.

Les rebelles, privés du reste de quelques-uns de leurs chefs tués à Réjaf, se sont vus, en conséquence, obligés de délivrer le pacha. Nous fûmes alors, lui et moi, envoyés à Wadelaï où nous sommes libres d'agir selon nos convenances.

Notre danger, en ce qui concerne les Mâhdistes, s'est naturellement encore accru depuis cette dernière défaite ; mais, d'un autre côté, notre situation s'est améliorée, car nous sommes plus éloignés de leur quartier général et nous avons la latitude de nous retirer si cela nous convient.

Nous apprenons que les Mâhdistes ont renvoyé des steamers à Khartoum pour chercher des renforts. Ils ne sauraient, dans ce cas, être ici avant six semaines. S'ils reviennent en nombre, tout sera vite fini, car jamais nos soldats ne sauront leur résister. Ce sera une simple culbute.

Chacun attend donc avec impatience votre arrivée, car l'invasion et le succès des Mâhdistes épouvantent tout le monde.

M. J.

Les Mâhdistes, en effet, avançaient rapidement.

Après avoir établi leur quartier général à Réjaf, qu'avaient en vain essayé de reprendre les troupes égyptiennes, ils avaient successivement occupé Beden, Kiri, Mouggi, Labore et Chor-Ajou.

Le 25 novembre, ils se présentèrent devant Doufilé, qu'ils bloquèrent et assiégèrent pendant quatre jours. Mais cette station était en bon état de défense, gardée par une garnison de 500 hommes placés sous le commandement de Selim-bey, le lieutenant d'Emin, et qui se battirent avec courage. A la suite d'une sortie victorieuse, les assiégeants furent repoussés, laissant sur le champ de bataille 250 morts. Ils se replièrent sur Réjaf, où ils se fortifièrent en attendant des renforts demandés à Khartoum.

Ce nouveau fait d'armes, qui améliorait la situation des Égyptiens, n'améliorait pas, par contre, celle d'Emin, ainsi qu'il résulte d'une troisième lettre de M. Jephson à Stanley :

Tunguru, 18 décembre 1888.

Nous sommes maintenant à Tunguru, poste établi dans une île située à peu de distance de la rive occidentale de l'Albert Nyanza.

Le pacha est toujours dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit pour nous tirer d'affaire. Il existe toujours un

parti qui lui est hostile et ce parti est maintenant d'autant plus fort que les officiers ne sont plus sous le coup de l'attaque immédiate des Mâhdistes.

Aussitôt que vous serez arrivé à Kavalli, envoyez-moi une lettre ; j'irai vous retrouver.

Je me plais à espérer que vous arriverez avant que les Mâhdistes aient reçu du renfort de Khartoum, sinon nous sommes perdus.

M. J.

Mais, à la date de cette lettre, Stanley n'était pas encore au fort Bodo, où il n'arriva, ainsi que nous l'avons vu, que le 20 décembre.

On voit combien, à ce moment, ses graves pressentiments étaient justifiés et combien il avait raison d'attribuer l'absence et le silence d'Emin et de Jephson à d'inquiétants événements.

CHAPITRE XVIII

JONCTION DE STANLEY ET D'EMIN
L'ABANDON DU SOUDAN

Le camp de Kavalli. — Lettre de Stanley à M. Jephson. — Arrivée de M. Jephson. — Emin à Stanley. — La jonction des deux chefs. — L'évacuation des postes est décidée. — La concentration à Kavalli. — Conseil de guerre. — Les hésitations d'Emin et les scrupules de Casati. — Coup de main des Egyptiens contre le camp. — Préparatifs de départ.

A son arrivée au lac, le 16 janvier 1889, Stanley établit son camp, non pas à Nsabé, à la rive même, comme il l'avait fait lors du précédent voyage, mais sur un plateau qui domine la plaine, près du village du chef Kavalli.

Par ses procédés habiles, il ne tarda pas à conquérir l'amitié des indigènes, qui sont nombreux dans les environs; bientôt les relations amicales et le trafic furent actifs entre les natifs et les hommes de l'expédition.

Le surlendemain de son arrivée, Stanley écrivit à

M. Jephson pour lui annoncer son installation à Kavalli.

Kavalli, le 18 janvier 1889.

Mon cher Jephson,

A l'instant, j'envoie 30 soldats et 3 hommes de Kavalli au lac, avec des lettres ainsi que des instructions urgentes pour qu'un canot soit armé et le messager qui m'a apporté votre correspondance récompensé...

Venez. Soyez prudent, soyez prompt; ne perdez pas une heure de temps et amenez avec vous Binga et vos Soudanais...

Si le pacha veut venir, envoyez un courrier, dès votre arrivée à notre ancien camp sur le lac, pour nous annoncer le fait : j'enverrai un fort détachement pour l'escorter jusqu'au plateau et même, au besoin, pour l'y porter. Je suis trop épuisé moi-même après les 2,000 kilomètres de voyage que j'ai faits depuis que je vous ai quitté en mai dernier, pour redescendre jusqu'au lac. Le pacha doit avoir un peu de pitié de moi.

N'ayez aucune inquiétude ni crainte à notre sujet : rien d'hostile ne peut se faire à 20 kilomètres de nous sans que je le sache. Je me trouve, du reste, au cœur d'une population amie, et si j'embouchais la trompette de guerre, dans les quatre heures je pourrais disposer de 2.000 guerriers prêts à m'aider à repousser toute attaque. Et si cela devait être une guerre de ruses, eh bien, je suis prêt à m'y mesurer avec l'Arabe le plus fin qui existe.

J'ai lu vos lettres une demi-douzaine de fois et mon opinion sur vous varie à chaque lecture. Parfois, je

m'imagine que vous êtes moitié mâdhiste ou arabiste, puis éministe. J'en saurai plus long lorsque je vous verrai.

Maintenant ne soyez pas obstiné, mais obéissez ; avec l'aide bienveillante de Dieu, tout finira bien.

Je désire secourir le pacha de quelque façon que ce soit, mais il doit aussi m'aider et avoir foi en moi. S'il désire sortir d'embarras, je suis son plus dévoué serviteur et ami; mais, s'il hésite de nouveau, je retomberai dans la surprise et la perplexité. Je me fais fort de sauver une demi-douzaine de pachas, pourvu qu'ils consentent à être sauvés. J'irais à genoux pour implorer le pacha d'être raisonnable dans sa propre cause. Il est assez prudent en toutes choses, sauf, me semble-t-il, dans son propre intérêt...

Le comité a dit : « Portez à Émin-pacha ces diverses munitions. S'il désire se retirer, les munitions le mettront à même de le faire ; s'il préfère rester, elles lui seront utiles. » Le khédive a tenu le même langage en ajoutant : « Si le pacha et ses officiers désirent rester, ils le feront sous leur propre responsabilité. » Sir Evelyn Baring a dit la même chose en mots clairs et précis, et me voici, après un voyage de 6,500 kilomètres, avec la dernière chance de secours qui lui soit offerte. Qu'il la saisisse, puisqu'il est autorisé à le faire; je vais mettre toute mon intelligence et mon énergie à le tirer d'embarras. Mais plus d'hésitation : un oui ou un non positif... et en route pour rentrer chez nous. *A vous bien sincèrement.*

HENRY STANLEY.

Jephson arriva au camp de Kavalli le 6 février.

Le lendemain, Stanley écrivit à Emin. Dix jours après, un messager, envoyé de Nsabé, apporta une lettre du pacha, qui, dès que son contenu fut connu, provoqua dans tout le camp un indicible émoi.

En voici le texte :

Nsabé, 16 février 1889.

A Monsieur Henry Stanley,

Commandant l'expédition de secours.

En réponse à votre lettre du 7 courant, pour laquelle je vous prie de recevoir mes meilleurs remerciements, j'ai l'honneur de vous faire savoir qu'hier à trois heures de l'après-midi je suis arrivé ici avec mes deux vapeurs, apportant un premier contingent désireux de quitter cette contrée sous votre escorte. Aussitôt que j'aurai disposé des abris pour mes gens, les bateaux à vapeur partiront pour la station de Msoua afin d'y embarquer un autre détachement qui attend le transport.

J'ai avec moi une douzaine d'officiers qui sont impatients de vous voir et seulement quarante soldats. Ils sont venus sous mes ordres vous demander de leur accorder quelque temps pour amener leurs frères, ou du moins pour que je fasse de mon mieux pour les assister. Comme les circonstances sont plus ou moins modifiées, vous serez à même de leur faire accepter toutes les conditions que vous

jugerez à propos de leur imposer. Pour nous entendre à ce sujet, je vais avec mes officiers partir d'ici pour votre camp sur le plateau, après avoir établi un camp à la rive. Si vous m'envoyez des porteurs, je pourrai en utiliser quelques-uns.

J'ai l'espoir sincère que les grandes difficultés que vous avez rencontrées et les grands sacrifices faits par votre expédition sur la route pour venir à notre secours seront récompensés par un succès complet en mettant mon peuple en sûreté. Le coup de folie qui avait frappé cette contrée est passé et nous pouvons être sûrs de gens comme ceux qui m'accompagnent.

Le signor Casati me prie de vous présenter ses meilleurs remerciements pour votre bon souvenir.

Permettez-moi de vous réitérer l'expression de mes remerciements cordiaux pour tout ce que vous avez fait pour nous jusqu'à présent.

Croyez bien que je suis votre très dévoué.

Dr Émin.

En effet, les deux steamers le *Nyanza* et le *Khédive*, étaient à l'ancre à la rive, près de Nsabé, et, au bord de l'eau, leurs équipages dressaient un camp.

Le lendemain, Emin quitta son steamer, suivi du capitaine Casati, du pharmacien Vitu-Hassan et de sept officiers parmi lesquels Selim-bey, le défenseur

de Doufilé et le major Awach du 2me bataillon, tous en grande tenue militaire et envoyés en députation vers Stanley par les troupes de la province équatoriale. Le pacha et ses fidèles étaient suivis d'une escorte de 65 personnes, soldats et serviteurs. Toute la caravane gravit la rampe qui conduit au plateau et déboucha devant le camp où Stanley l'attendait.

La réception fut émouvante. Ce ne fut plus, comme au mois d'avril précédent, une rencontre dans laquelle on examina la question de savoir si l'on allait essayer de se maintenir sur le haut Nil ou si l'on allait se décider à la retraite. Cette fois, c'était, avouée par son vaillant et malheureux gouverneur, l'idée de l'abandon qui s'affirmait; c'était le premier signal de la retraite qui était donné.

Le 19, arriva de l'intérieur l'arrière-garde commandée par MM. Stairs, Nelson et le docteur Parke, que Stanley avait laissé deux mois auparavant chez Mazamboni et auquel il avait récemment envoyé un courrier pour lui enjoindre d'arriver à Kavalli sans retard, afin d'y concentrer tout son monde dans l'éventualité d'une attaque quelconque.

Tous les blancs des deux expéditions, au nombre de huit, ainsi que les principaux fidèles de l'état-

major d'Émin étant présents, un divan fut convoqué pour le lendemain afin de discuter des mesures à prendre.

L'abandon de la province y fut définitivement décidé. Il fut arrêté que les troupes d'évacuation disséminées dans les diversés stations, ainsi que leur famille, seraient informées de la décision prise et qu'un temps normal leur serait accordé pour rejoindre le camp de Nsabé, au bord du lac, où se ferait la concentration.

Le 25, les deux steamers étant revenus de Msoua avec un nouveau contingent de réfugiés, il fut remis à Emin un message de Wadelaï lui annonçant que les rebelles, un instant soumis, avaient, en l'absence de Selim-bey, relevé la tête, qu'une nouvelle émeute avait éclaté, que Selim avait été déposé et remplacé à la tête des troupes par un des principaux meneurs.

Cet événement, qui coupait court à toutes les espérances que pouvait encore avoir le pacha sur le rétablissement de son autorité, le décida à quitter son propre camp pour opérer sa jonction avec Stanley sur le plateau, et il fut alors également décidé qu'un mois étant suffisant pour permettre aux fidèles de rejoindre leur chef, le départ aurait

lieu six semaines plus tard, c'est-à-dire le 10 avril. Selim et les officiers quittèrent alors Kavalli pour aller prendre les dispositions relatives à l'évacuation.

Trente jours après le départ de Selim, un steamer apparut sur l'Albert-Nyanza, apportant à Emin une lettre du bey et une autre d'un officier rebelle faisant soumission « à l'envoyé du grand gouvernement égyptien » et demandant à Stanley de pouvoir regagner l'Egypte sous son escorte. Emin, en outre, avait été avisé que Selim avait déjà expédié un premier convoi de réfugiés à Tunguru, et qu'il dirigeait actuellement l'évacuation de Doufilé sur Wadelaï comme centre de ralliement.

Dans cet état de choses, le pacha, qui fit part de ces « encourageantes » nouvelles à Stanley, estimait qu'un délai de trois nouveaux mois était nécessaire pour la concentration complète des troupes autour de Kavalli et il pria le chef de bien vouloir prendre une décision dans ce sens.

Décidément Emin ne savait pas s'arracher à cette terre équatoriale dont il s'était fait une patrie nouvelle, où il venait de passer onze années et qui semblait, du reste, exercer sur tous les Européens

qui y avaient vécu une sorte de fascination fatale.

Il hésitait aussi à se séparer de soldats qui l'avaient fidèlement servi jusqu'au moment où un souffle de folie semblait avoir égaré leur raison. Il avait des scrupules, d'honorables scrupules, et se demandait si, en suivant Stanley, il ne manquait pas à la promesse faite à Gordon, son chef illustre et respecté, de combattre au Soudan jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la civilisation et le progrès.

Mais Stanley, lui, ne subissait guère en ce moment le prestige fascinateur d'un pays qui venait d'être pour lui aussi rude, où il avait cent fois failli perdre la vie, où il avait vu ses compagnons tomber autour de lui par centaines. Il appréciait, d'autre part, très exactement l'importance des événements qui venaient de se passer, et il se disait, avec raison, qu'une poignée d'Européens, quelque héroïques qu'ils fussent, en présence du gâchis qui régnait, ne pouvaient plus rien faire pour la civilisation à Wadelaï, qui, à ce moment peut-être, était au pouvoir de Mâhdistes menaçants, de soldats mutinés ou d'indigènes hostiles.

Enfin, il avait reçu pour mission d'arracher Emin au danger, et il estimait que le pacha avait le devoir de saisir cette chance de secours, de déli-

vrance qui s'offrait à lui. En homme pratique, il estimait que se sacrifier sans utilité, cela n'était pas sérieux.

Nous laisserons l'explorateur raconter lui-même les dernières difficultés qu'il eut à vaincre pour entraîner Emin et son fidèle Casati sur la route de la retraite, ainsi que les événements qui précédèrent celle-ci.

Je réunis mes officiers, dit Stanley : le lieutenant Stairs, le capitaine Nelson, le Dr Parke, MM. Jephson et Bonny, et leur fis part de ces nouvelles propositions.

Je leur fis observer, en leur demandant à chacun une réponse individuelle, que le parti fidèle à Selim-bey avait repris son ascendant, que les dix officiers rebelles et toutes leurs factions demandaient à retourner avec nous, que, le 16 mars, Shukri-Aya, chef de Msoua, avait été chargé d'apprendre à tous que l'ordre du départ serait définitivement donné le 10 avril. Or, huit jours après, nous apprenions que Shukri n'avait pas quitté Msoua et s'était borné à envoyer quelques femmes et enfants au camp d'Emin, alors que toute sa population pouvait s'y trouver en même temps. Trente jours auparavant, Selim était parti, promettant de revenir sous peu. Le pacha avait estimé que, pour l'évacuation, vingt jours devaient suffire. Nous leur en avions accordé quarante-quatre.

— Gentlemen, leur dis-je, en présence d'Emin qui assistait au conseil, après avoir considéré le temps qu'a

déjà pris Selim-bey rien que pour atteindre Tunguru avec un seizième des habitants dont il annonçait la prochaine évacuation, je suis parfaitement fixé, quant à moi, au sujet de la résolution à prendre; mais le pacha, sur l'annonce des « encourageantes nouvelles » que je vous communique, demande un nouveau délai. Je vous demande de répondre pour moi. Vous savez que nous avions pour instructions de délivrer Emin-pacha et de l'escorter, avec tous ceux qui exprimeraient le désir de le suivre, jusqu'en Égypte. Nous avons rencontré Emin sur les rives de l'Albert-Nyanza à la fin du mois d'avril 1888, il y a juste un an. Nous lui avons remis les letttes que lui adressaient le khédive et son gouvernement. Nous l'avons ravitaillé et nous lui avons demandé si nous aurions le plaisir de sa compagnie jusqu'à Zanzibar. Il nous répondit que sa décision dépendait de celle des siens. Ce fut notre premier désenchantement. Au lieu de nous trouver en présence de gens désireux de quitter l'Afrique, nous avons pu constater qu'à part quelques employés civils, personne n'avait ce désir. Le major Barttelot se trouvait en ce moment bien au loin, en arrière, et nous ne pouvions, dans ces conditions, attendre indéfiniment la décision du pacha, l'arme au bras, au bord du lac, cette décision ne devant vraisemblablement être prise qu'après plusieurs mois. Il semblait préférable, dans ces conditions, d'aller à la recherche et au secours de l'arrière-garde. D'ici là, la décision viendrait peut-être. Nous chargeâmes donc M. Jephson de communiquer notre message aux troupes d'Emin, et nous nous enfonçâmes de nouveau en arrière, dans la région des forêts, à la re-

cherche de Barttelot. Neuf mois après, nous étions de retour au lac Albert; mais, au lieu de trouver, concentrés dans un camp, des gens impatients de rentrer en Égypte, nous ne découvrîmes aucun campement. Nous apprîmes, au contraire, que le pacha et Jephson étaient prisonniers, que le pacha était en danger de mort, qu'on le menaçait de le lier sur un matelas et de le déporter au fond du pays des Makraka. Nous autres, on nous traita d'imposteurs. On soutenait que nos lettres officielles étaient des faux, complotés par les chiens de chrétiens Stanley et Casati, aidés par Mohamed Emin-pacha. Les rebelles se vantaient de m'induire en erreur par leurs paroles doucereuses, de s'emparer de tous nos approvisionnements et de nous envoyer mourir dans le vaste désert. Oubliez cette malveillance, mais retenez les faits avant de prendre une décision. Quand nous avons quitté l'Europe pour entreprendre cette expédition, nous nous attendions à être reçus ici à bras ouverts. Nous fûmes reçus avec indifférence. Nous en arrivâmes à douter que personne ne voulût partir. Mon représentant a été fait prisonnier, menacé de coups de fusil. Aucune violence ne lui a été épargnée. Le pacha a été déposé et détenu pendant trois mois. C'est la troisième révolte qui a éclaté dans la province. Finalement, nous avons attendu douze mois pour nous trouver actuellement en présence d'hommes sans armes, de femmes et d'enfants prêts à rentrer. Selim-bey et ses officiers nous ont demandé un délai. Nous le leur avons largement accordé. Le pacha a fixé lui-même au 10 avril le jour du départ, et voici qu'au lieu d'être tout près d'ici, Selim-bey n'a pas même

quitté Wadelaï. Enfin, Selim, outre les soldats fidèles, veut nous amener 10 officiers rebelles et 600 à 700 soldats mutinés. N'oubliez pas les trois révoltes que les officiers ont fomentées, leurs intentions coupables et avouées contre l'expédition, leurs complots répétés, les conspirations incessantes qu'ils ont ourdies et demandez-vous quelle peut bien être leur intention en se montrant tout à coup loyaux et obéissants soldats du khédive et « de son grand gouvernement ». Outre 31 caisses de munitions que nous avons données au pacha en mai 1888, les rebelles possèdent 21 caisses de munitions appartenant au gouvernement provincial. Ils sont assez fins pour savoir qu'en une heure de combat ces approvisionnements seraient consommés par leurs nombreux fusils. Seule une apparente soumission peut les sauver. En dépit de l'optimisme du pacha, il est permis à des étrangers comme nous de ne pas avoir confiance. Qui nous dit qu'après avoir été reçus par nous, ces hommes ne se lèveront pas une nuit pour s'emparer de nos munitions, nous privant ainsi du moyen de retourner à Zanzibar ? Considérant les extraordinaires révélations de Jephson et les circonstances qui ont amené ici le pacha, lui qu'on disait avoir plusieurs milliers de soldats, je vous demande : Serait-ce faire œuvre de charité que de rester ici plus longtemps que le 10 avril ?

A cette harangue, les uns après les autres, mes officiers répondirent : — Non.

— Pacha, dis-je alors, voici ma décision : nous nous mettrons en marche le 10 avril.

— En votre âme et conscience, messieurs, répondit le pacha, au cas où mes gens ne seraient pas *ici le 10 avril*, m'absoudrez-vous de les avoir abandonnés ?

— Oui, certainement oui, lui fut-il unanimement répondu.

Mais trois ou quatre jours après, ne voilà-t-il pas que le pacha, qui a la plus grande déférence pour les avis du capitaine Casati, m'informe que celui-ci n'était pas du tout fixé au sujet de la justification d'un pareil abandon.

Je me rendis alors chez le capitaine où je fus suivi par Emin. Casati m'objecta des arguments de droit, d'honneur, de devoirs qui, suivant lui, obligeaient *moralement* le pacha à rester dans sa province.

Je réfutai ces idées funestes par l'A B C du sens commun. Je dus comparer les obligations d'Emin vis-à-vis des siens à un contrat bilatéral. L'une des parties venant à manquer à ses engagements, l'autre est déliée des siens. Il était resté fièrement à son poste jusqu'au jour où son peuple l'avait déposé et rejeté. Son gouvernement l'avait informé qu'il abandonnait la province et lui envoyait une escorte pour lui permettre de revenir. Et lorsque le pacha informe son peuple de ses ordres souverains, ce peuple le jette en prison. Il n'y avait aucun déshonneur à obéir à l'inéluctable nécessité. Le pacha avait un double devoir à accomplir vis-à-vis de ses soldats. Or, depuis que ceux-ci avaient appris l'autorisation de se retirer accordée par le khédive, ils s'étaient révoltés. Le pacha était délié de ses devoirs envers eux et ne pouvait être moralement obligé à rester près d'un peuple qui ne voulait plus de lui.

Je ne crois pas que ni Emin-pacha ni Casati furent convaincus.

Le lendemain, je fus informé que l'alarme avait été donnée pendant la nuit précédente dans mon camp : les Égyptiens s'étaient avisés de l'attaquer, ils avaient envahi le quartier des Zanzibarites et cherché à s'emparer des fusils de ceux-ci. Ils avaient été repoussés.

Je savais qu'il y avait dans le camp du pacha des conspirations sourdes; que les mécontents y devenaient de jour en jour plus nombreux; que tout ce peuple avait une plus grande crainte de la marche que de l'hostilité des Mâhdistes ou des natifs; mais jamais je ne me serais imaginé qu'il aurait osé donner un libre cours à sa conduite déloyale dans mon propre camp.

Ceci me décida enfin à une action immédiate. J'allai trouver le pacha qui, en dépit des fâcheuses nouvelles reçues encore par un courrier venu de Wadelaï, hésitait toujours, et je le priai de réunir tous les officiers égyptiens au centre du camp.

Les trompettes de ralliement ayant sonné ; n'ayant pas été obéi assez rapidement à mon gré, je fis avancer à l'ordre une demi-compagnie de Zanzibarites et leur enjoignis de prendre des gourdins et de chasser à coups de bâton tous les Égyptiens de leurs huttes. Réveillés de leur apathie par cette énergique mesure, ils arrivèrent en foule dans l'enceinte, qui était entourée de soldats armés de fusils chargés. Je les interrogeai. Ils nièrent catégoriquement tout complot, toute tentative de violence. J'ordonnai alors que tous ceux qui désiraient nous accompagner à Zanzibar

se plaçassent d'un côté. Tous se rangèrent du même côté, sauf un domestique du pacha.

Le reste des gens d'Emin qui avaient dédaigné d'obéir aux ordres donnés furent empoignés dans leurs huttes, amenés dans l'enceinte où ils furent fouettés, mis aux fers et placés sous bonne garde.

— Pacha, dis-je alors, veuillez être assez bon de dire à ces Turcs que tous ces agissements et ces révoltes en honneur à Wadelaï et à Doufilé doivent cesser ici et qu'au moindre mouvement qu'ils tenteront encore, je serai obligé de les exterminer tous autant qu'ils sont.

Le pacha transmit mon discours, et tous les Turcs s'inclinèrent. Ils jurèrent qu'ils obéiraient religieusement à leur père.

Dès lors, le branle-bas fut donné et toutes les dispositions prises pour le prochain départ.

Environ 1,500 personnes étaient à ce moment réunies autour de Kavalli. Ce chiffre se décomposait comme suit :

Expédition de secours.....	550
Peuple d'Emin.....	600
Savoir : hommes, 220; femmes mariées, 84; femmes domestiques, 187; enfants au-dessus de deux ans, 74; enfants à la mamelle, 35.	
Porteurs indigènes.....	350
Total.....	1,500

CHAPITRE XIX

LA RETRAITE DES QUINZE CENTS
LES MONTS DE LA LUNE ET
LES SOURCES DU NIL

Le départ. — Maladie de Stanley. — Mutinerie. — En marche. — Escarmouches avec les Warasura. — Passage du Semliki. — L'affluent du lac Albert. — Dans la vallée. — Les monts de la Lune. — La chaîne et le pic du Ruwenzori. — Le génie géographique de Speke. — Escalades alpestres. — L'Ousongora. — La ville de Kative. — Le Mouta-Nzigé ou lac Albert-Edouard. — Les origines du Nil. — Le golfe Béatrice.

Il est dans l'histoire de l'antiquité une retraite entre toutes célèbre et glorieuse. C'est celle de ces dix mille Grecs qui, après la bataille de Cunaxa, gagnèrent, du fond de la Mésopotamie, le rivage du Pont-Euxin et, de là, leur pays, au milieu de difficultés et de périls de tout genre, sans vivres, sans guides, à travers des contrées sauvages et des nations hostiles, poursuivis et harcelés par les Perses d'Artaxercès.

Séparés de la mer, qu'ils désespéraient de jamais revoir, par environ 1,600 kilomètres de route terrestre, ils ne mirent que cent vingt jours à l'atteindre, grâce à leur sagesse et au courage de leurs généraux dont fut Xénophon, le voyageur-écrivain, qui, après avoir été l'un des héros de cette incomparable campagne, en devint l'immortel historien.

Nous voici au début de la relation sommaire d'un nouvel et rare exploit du même genre qui, dans l'histoire, ne sera pas moins fameux et qui, lui aussi, aura pour chantre celui-là même qui l'a accompli.

Ce ne sont pas dix mille hommes, il est vrai, que Stanley a eu à conduire au littoral de l'océan Indien; mais sa caravane comprenait des femmes, des enfants, des esclaves. Au lieu de forces disciplinées et héroïques, il a eu à diriger des Égyptiens fourbes et couards, des nègres craintifs, des Zanzibarites dévoués, mais indolents. Par contre, ce n'était pas à 1,600 kilomètres du port de délivrance qu'il se trouvait, c'était à plus de 2,000, c'est-à-dire à la distance qu'a dû, de Moscou, franchir Napoléon Ier pour rentrer en France, lors de la retraite de Russie.

Il était, de plus, au cœur du continent noir, sous

le soleil écrasant de l'Équateur, au seuil de la région mystérieuse qui voit naître le Nil et dont tant de siècles d'investigation n'avaient pas encore réussi à surprendre tous les secrets.

Eh bien, en même temps qu'il a fait pâlir les exploits des Dix mille par les siens propres, il a révélé à la science tout un pays inconnu, fait entrer dans le monde de l'histoire cent peuples nouveaux et apporté enfin la solution de la question séculaire de l'origine du « Père des fleuves ».

Le 10 avril 1889, le camp de Kavalli fut levé, et la caravane se dirigea vers Mazamboni, en une interminable file de soldats et de porteurs, de femmes, d'enfants, traînant à sa suite des bagages, des approvisionnements, des munitions, ainsi que tout ce qui avait pu être réuni en bétail

La retraite était commencée.

Le 12, on campa à Mazamboni. Le soir même de l'arrivée, Stanley tomba gravement malade et fut bientôt à deux doigts de la mort. Mais, comme à Manyanga, en 1881, le tempérament du malade et, cette fois, les soins dévoués de l'excelleut docteur Parke aidant, le mal fut vaincu et Stanley entra en convalescence.

Cet événement arrêta la marche de la caravane pendant vingt-huit jours, pendant lesquels plusieurs mutineries éclatèrent dans le camp. Il y avait longtemps que les soldats d'Emin n'avaient plus fait acte de rébellion. Une seule de ces mutineries fut sérieuse. Elle eut pour instigateur un esclave affranchi. Stanley le fit arrêter, juger sur l'heure et exécuter. A partir de ce moment, la discipline ne fut plus troublée.

Le 8 mai, la colonne se remit en marche, se dirigeant vers le sud, longeant la région des forêts, que Stanley n'aurait pas osé affronter avec une telle caravane, les Égyptiens ne paraissant avoir que des notions fort vagues sur les exigences d'une caravane en marche.

Il y avait, en outre, la question des ravitaillements qui empêchait de tenter, avec une expédition de 1,500 personnes, le passage à travers un pays où, à certaines places, les précédentes caravanes, fortes seulement de 200 ou 300 personnes, avaient failli périr par la famine. Mais, contrairement à ce que l'on a prétendu, Stanley n'en continuait pas moins à être très satisfait d'avoir pris, pour aller au secours d'Emin, la voie de l'Arouhouimi

plutôt que celle de Zanzibar, par le pays des Massaï, que lui avait si vivement recommandée le voyageur Tompson.

Voici, à ce sujet, quelques lignes très catégoriques de l'explorateur, extraites d'une lettre adressée à sir William Mackinnon :

Emin m'a dit qu'il est fort heureux que je ne sois pas allé à lui par le pays des Massaï et celui des Langgo. Si nous étions parvenus à nous faire jour à travers les belliqueux Massaï, il n'est pas douteux qu'au delà, dans le Langgo, qui est un grand désert sans eau, le manque absolu de vivres et d'eau eût eu raison de l'expédition.

A présent que je connais l'Arouhouimi, je suis convaincu que nous n'aurions pu choisir une meilleure route.

Tout le pays qui s'étend au sud jusqu'au Mouta-Nzigé reconnaît depuis peu la suzeraineté de Kabaréga, le farouche potentat de l'Ounyoro, qui a poussé une pointe hardie de ce côté, jusque sur la rive gauche du Semliki, et y a jeté des bandes de maraudeurs qui mettent la contrée dans un perpétuel état de trouble et de dévastation.

A moins de faire un détour énorme par la région des forêts, Stanley n'aurait pu avancer sans faire parler la poudre. En effet, les belliqueux Wanyoro,

qui, dans le pays, sont appelés Warasura, massés près du village de Buhobo, essayèrent de s'opposer au passage de la caravane. Ils furent culbutés et s'enfuirent dans toutes les directions.

Deux jours après, au moment du passage de la rivière Semliki, ils firent de nouveau entendre leur cri de guerre sur les flancs de la colonne, à laquelle ils envoyèrent quelques volées de flèches bien dirigées. Les fusils parlèrent encore et les sauvages disparurent dans la savane.

Désormais la route était libre.

Stanley était maintenant à l'entrée de la région des merveilles. La vallée du Semliki s'ouvrait devant lui, s'étendant à l'infini dans la direction du sud-ouest. Au milieu, se dirigeant tantôt vers le nord-est, tantôt vers le nord-ouest, coulait la rivière, large de 75 à 90 mètres, profonde de 2 à 5, avec un courant rapide portant à l'extrémité sud du lac Albert un volume d'eau assez considérable.

A droite et à gauche s'étendaient des plaines fertiles, parsemées de villages, avec des bosquets de bananiers et d'acacias, des champs bien cultivés, de magnifiques pâturages. Elles sont limitées, à l'ouest et à l'est, par des terrasses superposées ayant de 300 à 900 mètres au-dessus du fond de la vallée, et

couronnées par de vastes plaines qui, vers l'occident, s'abaissent en pentes insensibles vers le Congo et, au nord-est, vont rejoindre les plateaux de l'Ounyoro.

La partie centrale de cette dernière région accumule ainsi terrasses sur terrasses, et, en un massif gigantesque, au relief puissant, élève ses sommets jusqu'à plus de 4,000 mètres d'altitude, et se termine à 5,500 par une cime neigeuse, le *Ruwenzori*, appelé par les indigènes le *Roi des Nuages*.

Les écrivains grecs savaient que, par delà les sables du désert, s'étendait tout un système de mers intérieures reliées entre elles par des rivières, lesquelles, réunies, formaient le Nil. Ils disaient également que par delà ces mers se dressaient, à de grandes hauteurs, une chaîne de montagnes fameuses auxquelles ils donnaient le nom de *monts de la Lune*.

Ces monts de la Lune, que les premiers découvreurs de l'Afrique orientale avaient cru reconnaître dans le Kénia et le Kilima-Njaro, ces deux autres gigantesques pics neigeux de l'Afrique équatoriale, le capitaine Speke, avec cette clairvoyance étonnante dont il a donné tant de preuves pendant

sa trop courte carrière africaine, les avait placés sur sa carte entre les lacs Albert et Tanganîka. Recueillant en route et utilisant avec une rare sagacité les renseignements des indigènes, il était arrivé à annoncer la présence, au nord-ouest de la route qu'il avait suivie, d'un lac — le Mouta-Nzigé — dominé par un puissant massif montagneux, lequel, d'après lui, n'était autre que les monts de la Lune des anciens.

Son indication et son hypothèse provoquèrent, il y a quelque vingt ans, de longues discussions scientifiques. Elles furent vivement attaquées, notamment par le compagnon du voyageur, le capitaine Burton; puis elles tombèrent dans l'oubli.

L'observation directe devait dire finalement combien Speke avait entrevu juste. Aujourd'hui, en effet, Stanley vient de faire apparaître les monts de la Lune dans la lumière de nos connaissances positives, et cela à la place même où Speke les avait placés sur la carte de l'Afrique centrale, rendant ainsi un éclatant hommage au génie géographique de son illustre devancier.

Les monts de la Lune, si longtemps cachés derrière le voile qui nous dérobait le cœur de l'Afrique à peine entrevus, des pieds européens ont voulu

fouler leurs neiges vierges, des yeux européens ont voulu pénétrer leurs mystères.

Presque tous les officiers de l'expédition eurent le vif désir de se distinguer comme grimpeurs de ces Alpes africaines. Le lieutenant Stairs poussa le plus haut.

Le 6 juin, de grand matin, il quitta le camp de l'expédition établi au pied de la chaîne de montagnes et accompagné de 40 Zanzibarites, il commença l'escalade.

Pendant les 300 premiers mètres, l'ascension se poursuivit à travers les hautes herbes. A 8 h. 30, le thermomètre marquait 24° centigrades. La nature changea d'aspect. On voyait de toutes parts le dracœna, le palmier moab et la fougère arborescente de toute dimension.

A 10 h. 20, après une montée pénible, les alpinistes atteignirent la limite des établissements indigènes. Le thermomètre marquait 29°. Au delà commencèrent les forêts de bambous, qui se montrèrent de plus en plus épaisses au fur et à mesure que l'on avançait. L'air devint plus froid, plus pur, plus vif. Après une marche ascensionnelle d'environ deux heures, le thermomètre tomba à 21°. Il était une heure.

En face des excursionnistes se dressait, en pente uniforme, un premier pic dominant le point où ils étaient arrivés d'environ 350 mètres. Son escalade fut des plus pénibles. Ses flancs étaient couverts tantôt de bruyères arborescentes toutes de 5 à 6 mètres de hauteur, tantôt d'un épais et spongieux tapis de mousse humide et glissante, parsemée de lichens et de violettes.

A quatre heures, on s'arrêta pour camper à une altitude de 2,550 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les Zanzibarites, qui étaient peu vêtus, commençaient à souffrir assez vivement du froid. A l'heure du coucher, le thermomètre marqua 15°.

Le lendemain, l'ascension fut reprise et continuée jusqu'à dix heures. A ce moment, le lieutenant Stairs fut arrêté par un immense ravin dont le fond était tapissé de bois épais. A ce moment aussi, pour la première fois, le pic neigeux se montra aux yeux des alpinistes. Il semblait être distant de 2 milles et demi ; le lieutenant Stairs estima qu'un jour et demi au moins eût été nécessaire pour atteindre la zone des neiges. En présence du manque de temps, de vivres et aussi d'habillements épais, le retour fut décidé. L'expédition avait atteint l'altitude de 3,250 mètres.

Le même jour, à trois heures de l'après-midi, le lieutenant Stairs et ses hommes rejoignaient l'expédition. Le voyageur est convaincu que la chaîne du Ruwenzori est formée par des volcans éteints. L'extrême sommet du pic, qui doit être à l'altitude d'environ 5,550 mètres, affecte la forme bien apparente d'un cratère.

Il fallut à l'expédition dix-neuf jours de marche pour atteindre l'extrémité méridionale de la chaîne. Le 26 juin, la tête de la colonne quittait l'Awambo, ainsi que l'on désigne la vallée où coule le Semliki, et débouchait dans les plaines de l'Ousongora, aujourd'hui presque désertes, mais où de nombreux vestiges témoignent de l'existence d'une ancienne population fort dense, aujourd'hui décimée par la guerre.

Les pillards Warasura, qui poussent leurs expéditions jusque-là, s'y montrèrent en armes. Mais la lutte pour le passage n'y fut plus nécessaire : la réputation d'invincible précédait la colonne, et à l'apparition de celle-ci les Warasura furent chassés par leur propre panique.

Au premier jour de juillet, l'expédition faisait son entrée dans la ville de Kative, célèbre dans toute la

région par ses salines, qui fournissent de sel non seulement l'Ousongora, mais aussi l'Oukonjou, le Toro, l'Ankori, le Mpororo, le Rouanda, ainsi que les pays inconnus situés au couchant.

Près de Kative, à l'ouest, Stanley trouva la solution définitive de la question des sources du Nil. Le Semliki, dont il venait de remonter pendant près d'un mois la rive droite, n'est autre que l'émissaire, l'effluent, le canal naturel par lequel s'écoule dans le lac Albert le trop-plein d'un autre lac, connu sur les cartes sous le nom de *Mouta-Nzigé,* dont Stanley entrevit de loin la nappe brillante, lors de son exploration de 1876, et qu'il vient de baptiser du nom de prince de Galles : le *lac Albert-Édouard.*

Ce lac supérieur du système occidental du Nil est loin d'égaler en dimension le lac Victoria, ou même le lac Albert. Il est petit, comparé à ceux-ci. Il n'en a pas moins environ 80 kilomètres de longueur. Son altitude est de 975 mètres, soit à peu près 300 mètres au-dessus de l'Albert. Le Semliki s'écoule jusqu'à l'Albert, en formant une série de chutes et de rapides.

Désormais donc, grâce à Stanley, le système du

haut Nil peut être nettement défini. Le Mouta-Nzigé est le réservoir de toutes les eaux qui, à l'ouest, par le Semliki, vont rejoindre l'Albert, de même que le Victoria est le réservoir de toutes celles qui, à l'est, vont rejoindre le même lac par le Somerset.

Ainsi que l'avaient annoncé les géographes grecs, le Nil a donc ses sources dans deux mers intérieures. Le Mouta-Nzigé est le *palus occidentalis*, le Victoria, le *palus orientalis*. Les deux branches supérieures qui en découlent, le Semliki et le Somerset, confondent leurs eaux dans un troisième réservoir, le lac Albert, et quittent ensemble celui-ci sous le nom de Bab-el-Djebel, d'abord, et de Bar-el-Abiad ensuite, c'est-à-dire le Nil blanc.

Speke, en 1859, puis en 1861, apporta la plus importante partie de la solution du problème par la découverte du lac Victoria; Baker la compléta par la découverte du lac Albert, en 1863; Stanley vient de l'achever par la constatation de la communication du Mouta-Nzigé avec l'Albert, par le Semliki.

L'expédition contourna le Mouta-Nzigé par le nord, à travers l'Ousongora, le Toro, l'Ouhaiyama et l'Ounyampaka, que Stanley avait déjà visité

en 1876, et dont le chef Rimzi, ennemi de l'Ounyoro, le reçut avec joie, le bénissant d'avoir délivré le pays des bandes dévastatrices de Kabaréga. Depuis le départ de Kavalli, c'était la première réception amicale.

L'explorateur vante la beauté des différentes tribus qu'il a visitées dans ces pays de montagnes. Il décrit les naturels de l'Ousongora comme appartenant à une race qui ne diffère pas sensiblement des plus beaux types humains observés dans l'Ouganda. Les naturels du Toro, également, semblent un mélange ethnique des types les plus élevés de la race nègre.

Quelques jours après, la colonne, quittant les bords du lac, au point où ils s'infléchissent vers le sud-ouest, déboucha sur les plateaux de l'Ankori. Depuis Kavalli, elle avait parcouru 900 kilomètres. Il lui en restait plus de mille à franchir avant d'atteindre Zanzibar. Ses misères n'étaient pas terminées. De nouvelles difficultés restaient à vaincre.

CHAPITRE XX

VERS ZANZIBAR
THALASSA!... THALASSA!...

L'Ankori et le Karagoué. — Le pays de la fièvre. — Effrayante mortalité. — Le lac Windermere et Kafourro. — Nouvelle découverte géographique. — L'expansion du lac Victoria. — Arrivée à Msalala. — Les premières nouvelles d'Europe. — Nouveaux combats. — A Mpouapoua. — Au-devant de l'expédition. — Etapes brûlées. — L'arrivée à Bagamoyo. — Apothéose.

Le pays qui s'étend entre les lacs Albert-Édouard et Victoria est, au point de vue du pittoresque, comme à celui des populations qui l'habitent, l'un des plus intéressants de l'Afrique centrale.

Orographiquement, il est constitué par une succession de larges plateaux ayant une altitude moyenne de 1,200 à 1,500 mètres et dominés par une chaîne de pics et de cônes qui, au nord, se rattache à la chaîne du Ruwenzori et qui, dans le Kibanga, l'Ankori, le Mpororo et le Rouanda, con-

tinue à marquer la limite des eaux qui, à l'occident, vont à l'Albert-Édouard et, à l'orient, rejoignent le Victoria. Les expressions alpestres les plus élevées de cette chaîne sont les monts Gordon Bennett et Lawson, au nord, et le massif des monts Mfoumbiro qui se dresse au centre et qui tous mesurent environ de 3,000 à 4,000 mètres d'élévation.

A l'ouest de la chaîne s'étendent les plaines de l'Ankori; au sud-est, celles du Karagoué. Dans les deux pays, la race est belle, hospitalière. Ce sont des peuples pasteurs. Nombre d'indigènes ont des traits dont la régularité, la beauté et la finesse ne le cèdent en rien à ceux des Européens.

L'Ankori est tellement balayé par les vents froids que l'expédition tout entière en fut exténuée. Comme jamais auparavant la fièvre s'abattit sur la colonne. Jusqu'à 150 cas se déclarèrent en un seul jour. Des vétérans de l'Afrique comme Emin et Casati eurent des prostrations coup sur coup. Des noirs de diverses tribus tombaient le long de la route pour *cuver* leurs accès. Les Égyptiens furent décimés : les fatigues de la marche rapide, les ulcères, les attaques de dysenterie et de fièvre les faisaient se coucher, enveloppés de leur couverture; à moins d'être aperçus et ramassés par l'arrière-garde, sou-

vent ils étaient abandonnés, au milieu d'indigènes hospitaliers, mais dont ils ignoraient la langue.

L'expédition perdit ainsi, pendant le seul mois de juillet, cent quarante et une personnes !

Le 1er août, l'expédition franchit la rivière Kagéra qui amène au Victoria les eaux de tout un chapelet de petits lacs. Quatre jours après, elle arrivait à Kafourro, à quelque distance du plus connu de ces lacs, le Windermere, ainsi nommé par le capitaine Grant, le compagnon de Speke, à cause de sa ressemblance avec celui des lacs du Cumberland qui porte ce nom.

Kafourro est une localité connue : un établissement arabe y existe depuis plus de trente ans; Speke et Grant y séjournèrent pendant plusieurs jours en 1861; Stanley y passa un mois en 1877. Les trois explorateurs y furent retenus par l'hospitalité du bon roi Roumanika, le souverain du Karagoué. Cette fois encore la caravane reçut le meilleur accueil. Pendant toute sa marche la courtoisie des chefs se manifesta et les provisions abondèrent.

Le Karagoué est un beau pays. Les gras pâturages, nourrissant de nombreux troupeaux, alternent avec des hauteurs mamelonnées, plantées d'arbres magnifiques, de riches cultures, et couronnées d'é-

pais fourrés d'acacias. Dans tout le pays, les rhinocéros noirs et blancs abondent ainsi que les troupeaux d'antilopes bubales.

Dans l'Ousinja qui succède au Karagoué, Stanley fit une découverte géographique fort inattendue. Il suivait l'ancienne route de Speke et de Grant en 1861, et, confiant en sa carte, il se croyait à une grande distance de la rive sud-ouest du lac Victoria, lorsque, faisant un crochet vers le nord-est pour gagner Msalala, il vit tout à coup se développer au loin l'immense nappe du Nyanza.

Un coup d'œil jeté sur le lac, tel que celui-ci est dessiné sur toutes les cartes, montre le littoral de l'Ousinja prenant la direction nord-ouest. Or ce prétendu littoral n'est qu'une succession d'îles montagneuses s'enchevêtrant les unes dans les autres de telle façon que lorsque Stanley fit, en 1876, le périple du lac, il crut que ces îles constituaient la côte. Il n'en est rien. Au delà de ces îles, vers le sud-ouest, le lac s'étend encore profondément, gagnant en superficie près de six milles carrés.

Ainsi la colonne allait de pays nouveau en pays nouveau, faisant sur sa route d'incessantes découvertes, là même où son chef ne croyait plus qu'il y

eût du neuf à apprendre, jusqu'au moment où, à travers le tendre feuillage des bananiers, tout à coup, le 28 août, elle aperçut, s'élevant au-dessus du chaume d'un bâtiment, la croix chrétienne. Elle était à la mission anglaise de Msalala, chez le révérend Mackay, le missionnaire de l'Ouganda. Elle avait enfin atteint le faubourg de la civilisation bénie!

Les voyageurs demeurèrent vingt jours à Msalala, prenant un repos bien mérité, organisant le transport des approvisionnements qui, par les soins de l'« Emin-pacha Relief Expedition », y étaient réunis depuis un an et demi, parcourant la correspondance qui leur était adressée, et qui aurait dû leur être envoyée *via* l'Ouganda et l'Ounyoro, si ces deux pays n'avaient pas été fermés aux Européens. Depuis le mois de janvier 1888, Emin et Casati étaient privés de nouvelles d'Europe. Stanley n'en avait plus eu depuis le mois de juin 1887.

C'est de Msalala qu'un courrier rapide fut envoyé, avec la correspondance, à la côte, où il arriva le 2 novembre, et fut aussitôt télégraphiquement résumé à l'Europe.

Le 16 septembre, la caravane, réconfortée, reprit

la marche pour la dernière grande étape, par la route ordinaire des caravanes, à travers l'Ousougouma et l'Ihourou, vers Mpouapoua. Stanley, qui, déjà à deux reprises, avait suivi la plus grande partie de cet itinéraire, se croyait désormais à l'abri des misères et des tribulations. Il se trompait, et il était dit que cette fois, comme en 1878, lors de sa traversée du continent mystérieux, les difficultés ne cesseraient qu'au moment de toucher au port.

Dans chacune de mes expéditions antérieures, écrit-il, j'ai vu les difficultés décroître au fur et à mesure que je me rapprochais de la la côte. Je n'en puis dire autant cette fois.

Notre longue file de malades témoigne d'une situation toute différente. Jusqu'à ce que j'aie pu embarquer tous ces malheureux à bord d'un steamer, il n'y aura pas de repos pour moi.

Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'après avoir porté un certain nombre de ces malades le long d'un parcours de plus de 400 lieues, en combattant à droite, à gauche, pour les protéger contre les farouches Warasoura; après les avoir fait franchir montagne sur montagne, déployant constamment le maximum de l'énergie humaine, nous en voyons beaucoup d'entre eux mourir quelques jours avant d'arriver au port...

Au sud du lac Victoria, nous avons passé quatre journées les plus émouvantes que nous eussions eues à traverser

pendant tout le cours du voyage; car pendant ces quatre jours nous avons eu à combattre sans un moment de répit, si ce n'est pendant la nuit. Pour repousser ces indigènes, qui semblaient surtout manifester d'inexplicables préjugés à l'égard des Égyptiens, nous avons été obligés de leur infliger de grandes pertes.

Le 11 novembre, Mpouapoua fut atteint, 55 jours après avoir quitté Msalala, 188 jours après avoir quitté Kavalli.

La caravane y arrivait avec son personnel blanc, augmenté de deux membres : les pères Girault et Schinze, des missions d'Alger; mais, par contre, que de vides dans le personnel égyptien, zanzibarite et indigène!

La colonne, qui, au moment de son départ du lac Albert, comptait environ 1,500 membres, n'en avait plus, en arrivant à Mpouapoua, que 750. Les autres étaient restés en chemin, disant, par leur nombre, — avec quelle douloureuse éloquence! — les difficultés rencontrées, les souffrances endurées, le drame qui s'était déroulé le long de ce gigantesque itinéraire, pendant 240 jours!

Depuis neuf jours, on connaissait à Zanzibar l'approche de l'expédition. Immédiatement des con-

vois de ravitaillement y avaient été formés, puis envoyés de Bagamoyo à sa rencontre par les soins du major Wissmann, le commissaire impérial allemand, et par ceux de M. Stevens, le correspondant du *New-York-Herald*.

C'est le 30 qu'eut lieu, à Msoua, la rencontre avec ces ambassadeurs de la civilisation et du confort européens. Qu'ils furent les bienvenus, avec leurs félicitations, leurs bonnes nouvelles et leurs friandises ! Ils annonçaient la côte, le repos dans une chambre, la fin des inquiétudes et des tourments, le but si longtemps poursuivi, atteint — définitivement atteint.

Je me sens allégé, écrit Stanley de Msoua ; *j'éprouve en ce moment la même sensation qu'un ouvrier rentrant chez lui le samedi soir, son labeur accompli, son salaire dans sa poche, et tout joyeux de penser que c'est demain dimanche, jour de repos.*

Cinq marches seulement le séparaient de ce jour béni. Le 2 décembre, il passait à Mbugani ; le 3, à Kibijo ; le 4, il franchissait le noir Kingani, et, enfin, le 5, *Thalassa, Thalassa*. Entre le feuillage des jardins de Bagamoyo, les Zanzibarites, marchant un train d'enfer, haletants, émotionnés,

virent tout à coup un scintillement qui leur remplit les yeux et le cœur.... C'était l'océan, c'était le pays, c'était le salut !

Alors, à Bagamoyo, ce fut une apothéose comme dans ce siècle jamais expédition de découvertes, jamais explorateur ne s'en vit décerner au retour.

La ville s'était pavoisée, des arcs de triomphe avaient été dressés en travers des avenues. Toute la colonie européenne et les Arabes notables de Zanzibar étaient accourus en fête. Les troupes allemandes, rangées en bataille, étaient sous les armes et, à leur tête, se tenait cette autre célébrité de l'exploration africaine, qui, comme Stanley, avait traversé deux fois l'Afrique, qui, comme lui aussi, avait collaboré à la grande œuvre du roi des Belges, le major Wissmann. Enfin, les consuls des puissances étaient accourus, apportant aux arrivants de flatteuses dépêches que des souverains, des ministres, des municipalités, des sociétés scientifiques, venaient de leur adresser d'Europe.

Et, lorsqu'ils apparurent sur les chevaux que le commissaire allemand avait envoyés à leur rencontre, en haillons, les traits abîmés par la fatigue et la peine, couverts de poussière glorieusement ramassée pendant un trajet de huit mois, alors les

palmes s'agitèrent, les clairons sonnèrent, les troupes et les canonnières à l'ancre dans le port tirèrent des salves.

Salut d'honneur noblement gagné, car après trois années l'expédition revenait à Zanzibar, ramenant en triomphe les deux hommes vaillants qu'au prix d'efforts surhumains et d'indicibles souffrances, elle était allée arracher au cœur de l'Afrique barbare.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DÉDICACE. 1

INTRODUCTION 1

CHAPITRE Ier. — *Histoire de la conquête du Soudan d'Égypte* 13

CHAPITRE II. — La révolte du Mâhdi. — Gordon pacha. — Le siège de Khartoum et l'expédition anglaise. 37

CHAPITRE III. — Les provinces du Bahr-el-Ghazâl et de l'Équateur. — Lupton-bey et Emin-bey. 61

CHAPITRE IV. — Les explorateurs Junker et Casati chez les Niam-Niam et les Momboutou 87

CHAPITRE V. — Les prisonniers du Soudan 105

CHAPITRE VI. — Le voyage de retour du Dr Junker de Wadelaï à Zanzibar. 129

CHAPITRE VII. — Organisation et départ de l'expédition de secours. — Tippo-Tip 151

CHAPITRE VIII. — *L'expédition dans le bas Congo.* . . 177

CHAPITRE IX. — Dans la région des chutes. 199

CHAPITRE X. — Au Stanley-pool 231

CHAPITRE XI. — Sur le haut Congo 257

CHAPITRE XII. — Au camp d'Yambouya. 273

Pages.

CHAPITRE XIII. — Quinze mois d'incertitude. — Tué, bloqué ou prisonnier? — Le pacha blanc. 281

CHAPITRE XIV. — A travers l'inconnu. — Du camp d'Yambouya au lac Albert 301

CHAPITRE XV. — Au pays des nains. — Rencontre de Stanley et d'Emin. 327

CHAPITRE XVI. — Au secours de l'arrière-garde. — L'assassinat du major Barttelot. — Affamés dans la forêt 349

CHAPITRE XVII. — Révolte des troupes égyptiennes. — Captivité d'Emin et de Jephson. — L'invasion mâhdiste 369

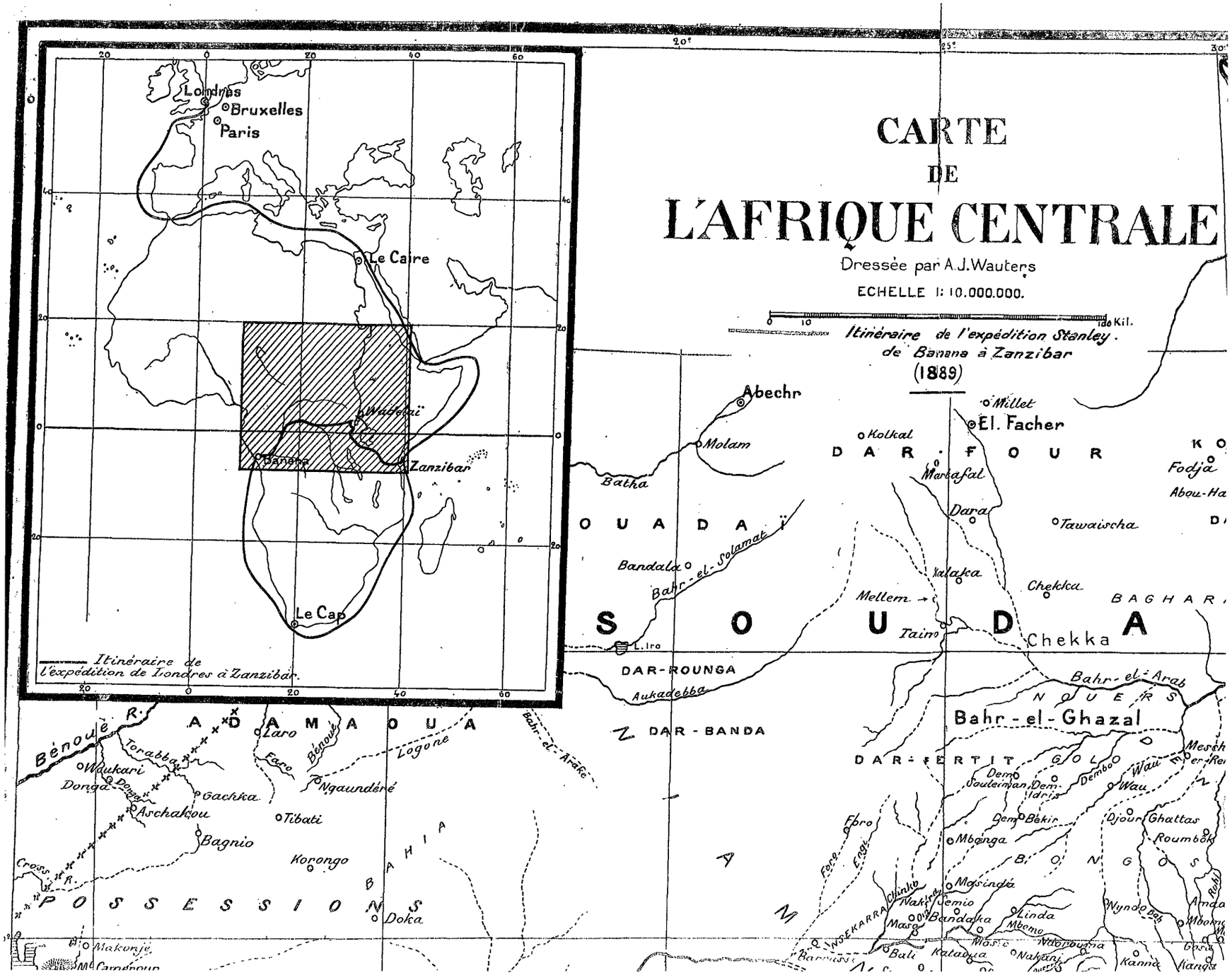
CHAPITRE XVIII. — Jonction de Stanley et d'Emin. — L'abandon du Soudan 383

CHAPITRE XIX. — La retraite des quinze cents. — Les monts de la Lune et les sources du Nil 399

CHAPITRE XX. — Vers Zanzibar. — Thalassa!... Thalassa!... 413

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.


CARTE
DE
L'AFRIQUE CENTRALE
Dressée par A.J.Wauters
ECHELLE 1: 10.000.000.
Itinéraire de l'expédition Stanley de Banana à Zanzibar
(1889)
Londres
Bruxelles
Paris
Le Caire
Wadelaï
Banana
Zanzibar
Le Cap
Itinéraire de l'expédition de Londres à Zanzibar.
Abechr
Molam
Batha
Kolkal
Millet
El. Facher
DAR-FOUR
Marbafal
Dara
Tawaischa
Fodja
Abou-Ha
OUADAÏ
Bandala
Bahr-el-Solamat
Kalaka
Chekka
Mellem
Taim
Chekka
BAGHAR
SOUDA
L. Iro
DAR-ROUNGA
Aukadebba
Bahr-el-Arab
NOUERS
Bahr-el-Ghazal
DAR-BANDA
DAR-FERTIT
GOLDEN
Dem Souleiman
Dem Idris
Dembo
Wau
Dem Bekir
Djour
Ghattas
Roumbok
Mbonga
BONGOS
Masinda
Semio
Bandaka
Linda
Mbomo
Nyndo
Bali
Kataoua
Nakanj
Kanna
Foro
Engi
Chinko
INSEKARRA
Barrussi
ADAMAOUA
Bénoué R.
Torabba
Laro
Faro
Bénoué
Logone
Bahr-el-Arake
Waukari
Donga
Gachka
Ngaundéré
Aschakou
Tibati
Bagnio
Korongo
BAHIA
Cross R.
POSSESSIONS
Doka
Makonje
Mt Cameroun

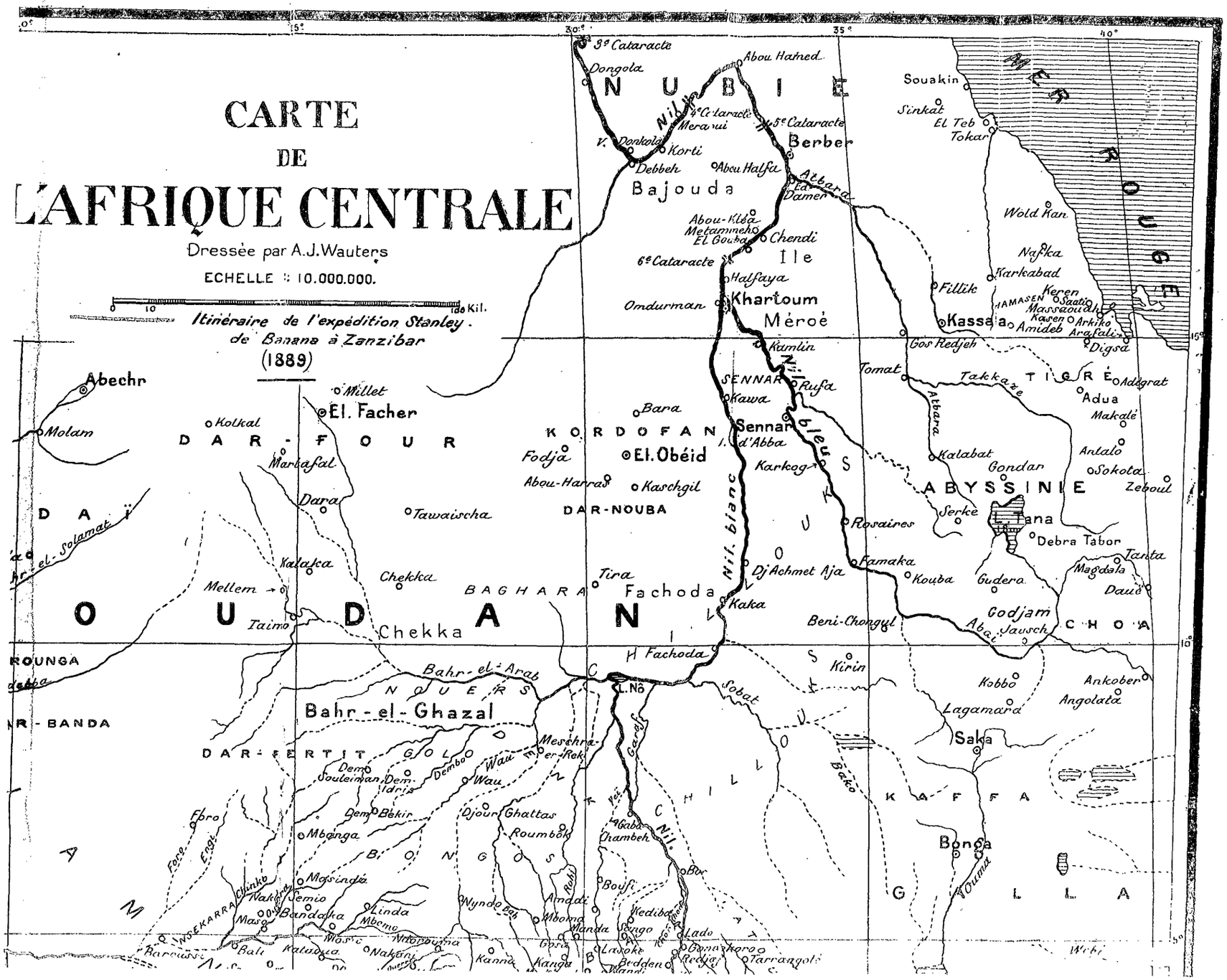
CARTE
DE
L'AFRIQUE CENTRALE

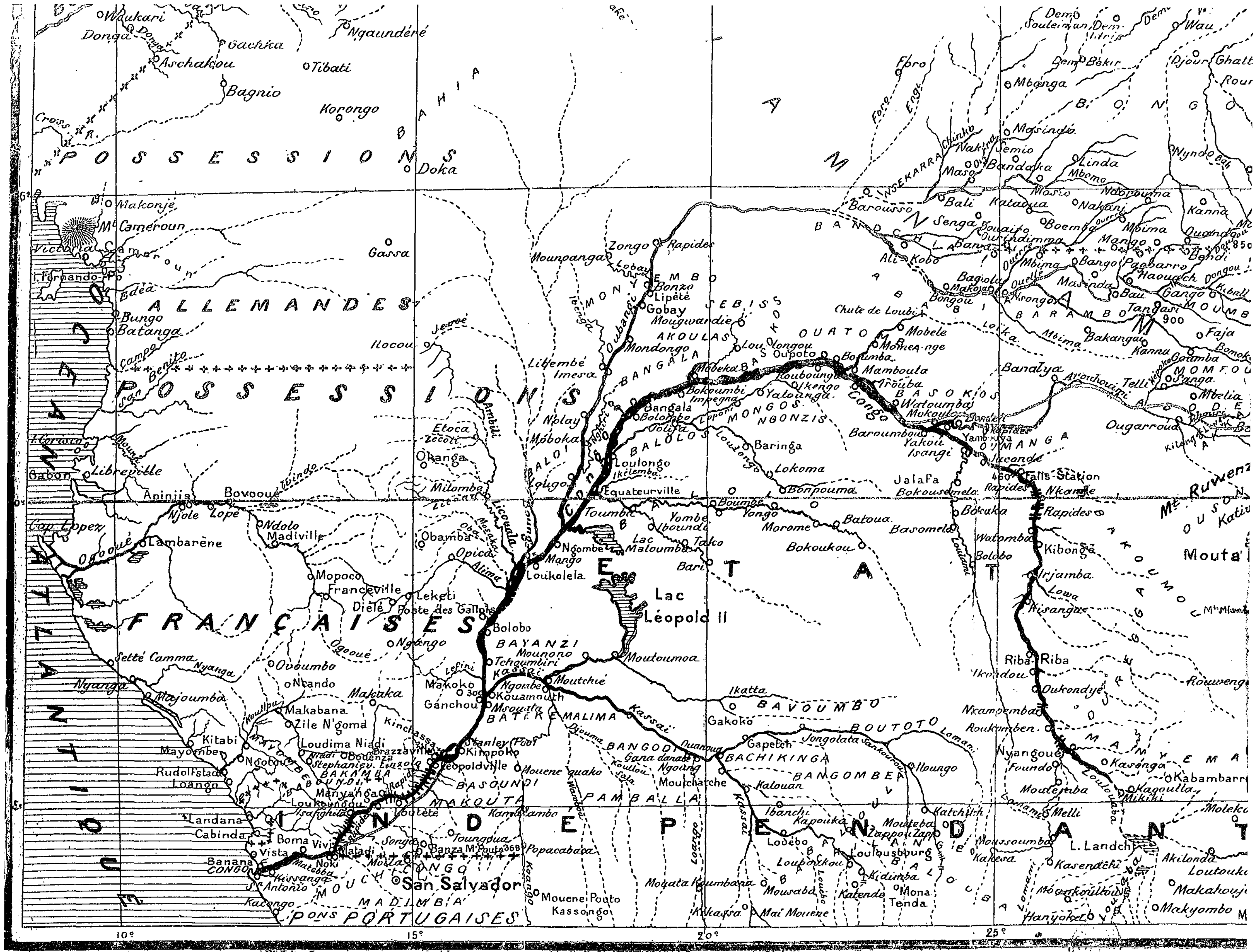
Dressée par A.J.Wauters

ECHELLE : 10.000.000.

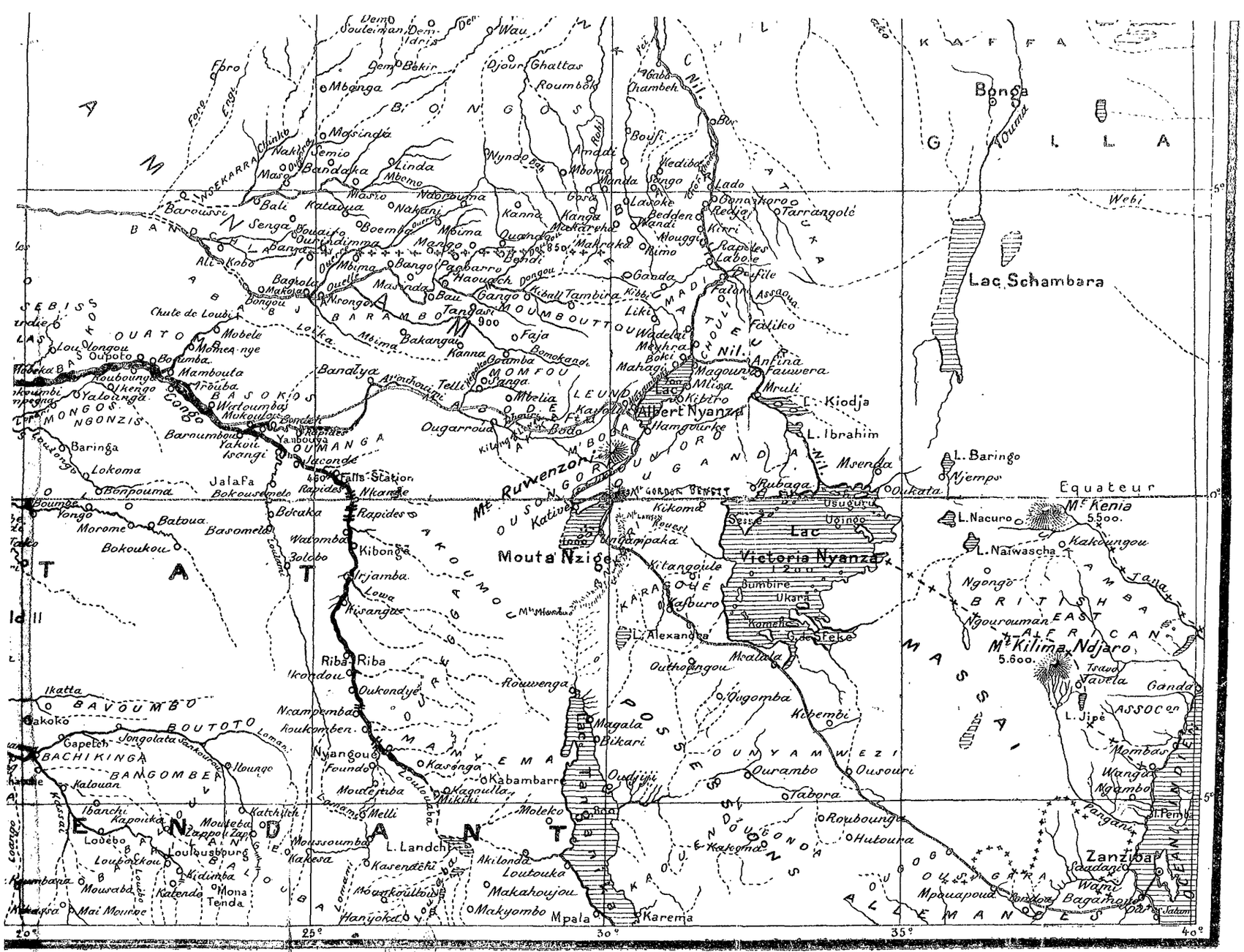
0 10 100 Kil.

Itinéraire de l'expédition Stanley. de Banana à Zanzibar (1889)





P. Bineteau. dél.


Albert Nyanza
Victoria Nyanza
Lac Schambara
Mt Ruwenzori
Mt Kenia
5.500
Mt Kilima Ndjaro
5.600
Mouta Nzige
Equateur
Nil
Webi
Zanzibar
OCEAN INDIEN
BRITISH EAST AFRICAN
ASSOCon
Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît